

80
R4368

290.9

Div

B 76

The University of Chicago
Libraries





HISTOIRE DES RELIGIONS

J. BRICOUT

L'Histoire des Religions
et
la Foi Chrétienne

À propos de l' « Orpheus » de M. Salomon Reinach

BLOUD & C^{ie}

S. et R. 571-572

L'Histoire des Religions

et

la Foi chrétienne

DANS LA MÊME COLLECTION

- BAUDRILLART (André), Agrégé de l'Université. — **La Religion romaine.** (343)..... 1 vol.
- BROS (A.). — **La Survivance de l'âme chez les peuples non civilisés.** (546)..... 1 vol.
- CARRA DE VAUX (baron), Professeur à l'Institut Catholique de Paris. — **Petites Religions d'Amérique. Les Cures divines. Le spiritisme** (181)..... 1 vol.
- CARON (P.), Ancien missionnaire au Japon. — **Confucius, sa vie et sa doctrine.** (174)..... 1 vol.
- DOTTIN (Georges), Professeur à l'Université de Rennes. — **La Religion des Celtes.** (285)..... 1 vol.
- GODARD (Charles), Docteur ès lettres. — **Le Brahmanisme.** (126)..... 1 vol.
- **Le Fakirisme.** (127)..... 1 vol.
- **Les Croyances chinoises et japonaises** (156). 1 vol.
- GONDAL (I.-L.). — **Mahomet et son œuvre.** (13). 1 vol.
- LA VALLÉE-POUSSIN (Louis de). — **Le Védisme** (526-527) 2 vol..... 1 fr. 20
- **Le Brahmanisme** (552-553), 2 vol..... 1 fr. 20
- PETIT (P.), Supérieur des Augustins de l'Assomption à Constantinople. — **Confréries musulmanes. — Discipline. — Hiérarchie. — Histoire.** (70)..... 1 vol.
- SAUBIN (Ant.). — **La Synagogue moderne.** (32). 1 vol.
- **Le Talmud et la Synagogue moderne.** (44). 1 vol.
- BUREL (J.). — **Isis et les Isiaques.** 1 vol..... 1 franc.
- BROGLIE. (Abbé de). — **Monothéisme, Hénothéisme, Polythéisme.** 2 vol..... 1 fr. 20
-

HISTOIRE DES RELIGIONS

L'Histoire des Religions

et

la Foi chrétienne

A propos de l' « Orpheus » de M. Salomon Reinach

PAR

J. BRICOUT

Directeur de la *Revue du Clergé français*.



PARIS
LIBRAIRIE BLOUD & C^{ie}

7, PLACE SAINT-SULPICE, 7

1 ET 3, RUE FÉROU. — 6, RUE DU CANIVET

1912

Reproduction et traduction interdites.

BL 80
R 43 B 8
Nihil Obstat

Parisii, die 23^a januarii 1910.

HASKELL

H. LESÈTRE.

IMPRIMATUR

Parisii, die 23^a januarii 1910.

H. ODELIN,

vic. gen.

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

A LA LIBRAIRIE BLOUD :

La Vérité du Catholicisme. Grand in-16, 310 pages, 1910.
3 fr. 50

A LA LIBRAIRIE LETOUZEY ET ANÉ :

Ce qu'on enseigne aux enfants dans nos écoles publiques. Exposé et réfutation. In-12, xii-354 pages, 1910.
3 fr. 50

A LA LIBRAIRIE LETHIELLEUX :

Jeanne d'Arc, d'après M. Anatole France. Exposé et réfutation. In-16, 128 pages, 1909..... 0 fr. 60

Les Merveilles de Lourdes. In-16, 128 pages, 1910.
0 fr. 60

270.9

390408

PRÉFACE

Parmi « les difficultés de croire » qui arrêtent nos contemporains sur le chemin de la foi, Brunetière signalait avec raison celle que suscite trop souvent l'*histoire des religions* (1). De plus en plus, en effet, c'est sur le terrain de la science comparée des croyances et des cultes que les ennemis du catholicisme portent leurs efforts. Ils savent bien que les ressemblances des religions sont de nature à ébranler la foi du grand nombre, et ils sont fort habiles à exagérer ces similitudes comme à dissimuler ou à amoindrir les différences qui font du christianisme une religion vraiment « unique ».

Il est donc plus nécessaire que jamais de montrer que l'Église n'a rien à craindre, bien plus, qu'elle a beaucoup à espérer de ces sciences nouvelles. Sa doctrine et son histoire, rapprochées de la doctrine et de l'histoire des autres religions, apparaîtront tellement supérieures, que les esprits réfléchis et impartiaux ne pourront s'empêcher de reconnaître dans cette transcendance une marque de sa divinité.

(1) Cf. J. BRICOUT, *La vérité du catholicisme*, Paris, Bloud, 1910, chap. I, « Les difficultés de croire ».

Pour que ces études délicates se fassent sans danger et même avec profit, il importe d'exposer loyalement les difficultés multiples qu'on y rencontre, puis d'en indiquer la solution avec précision et clarté. C'est ce que l'on a essayé de faire dans cet opuscule.

Il a été écrit à propos de l'*Orpheus* de M. Salomon Reinach (1). Mais, comme *Orpheus* résume et condense toutes les objections que soulève la science des religions comparées, en mettre à nu les perfides habiletés et en réfuter les pernicieuses erreurs, c'est faire œuvre générale et durable. A ce compte, si toutefois elles ont quelque valeur, les pages qui suivent pourront être lues avec intérêt, demain comme aujourd'hui, par tous ceux que ces graves problèmes préoccupent si justement.

(1) Paris, Alcide Picard, 1909.

L'Histoire des Religions

et

la Foi chrétienne

CHAPITRE PREMIER

Les raisons de se défier.

L'histoire des religions ne date, à vrai dire, que d'hier : Max Müller, à qui, généralement, l'on attribue l'honneur d'en avoir fondé l'édifice (1), est mort en 1900, et M. E. Tylor, qui, avec quelques autres, pourrait lui disputer cette gloire, vient, en septembre 1908, de présider le Congrès international d'Oxford. C'est que les progrès des sciences philosophiques et ethnographiques, les fouilles, si importantes, si heureuses, qui ont remis au jour les civilisations antiques, les intéressantes trouvailles de la préhistoire, les explorations savantes dont des pays fort peu connus jusqu'ici ont été l'objet, que sais-je encore ? l'invention de la photographie qui a permis de

(1) Dans les premières éditions d'*Orpheus*, M. Salomon Reinach écrivait, p. 36 : « Les vrais fondateurs de la science des religions, Mannhardt, Robertson Smith, Max Müller, sont morts il y a quelques années à peine. » Cette phrase a disparu de la sixième édition. C'est cette sixième édition, fort peu remaniée, du reste, que nous citerons au cours de notre travail.

relever, de précieux et multiples documents, toutes ces découvertes, qui ont provoqué et favorisé les investigations des historiens, les comparaisons et les réflexions des penseurs, remontent à un demi-siècle à peine.

Mais déjà la nouvelle science — serait-ce en partie à cause même de sa jeunesse? — réussit à attirer et à retenir l'attention, non seulement des érudits, des chercheurs et des philosophes, non seulement des professeurs d'université, mais aussi du public qui commence à s'y intéresser. La question religieuse est, un peu partout, à l'ordre du jour, et l'on voudrait savoir ce qu'il faut penser des graves problèmes qu'elle soulève. L'histoire des religions n'aurait-elle pas son mot, mot décisif peut-être, à dire dans le débat? Les ennemis de l'Église catholique, qui le croient, qui le prétendent, s'efforcent, en conséquence, de la vulgariser, de la mettre à la portée de tous.

Il y a quatre ans, en 1906, MM. Aulard, Havet, Seignobos, d'autres maîtres de l'Université de Paris, d'autres savants bien connus, signaient une pétition, émanée du « Groupe d'études et de propagande rationaliste » et adressée au Parlement, dans laquelle on réclamait pour « les démolitions nécessaires » l'organisation d'un enseignement d'histoire des religions dans les collèges ou lycées et les écoles primaires non moins que dans les facultés. Le but, nettement avoué, est de dévoiler « les affirmations simplistes d'un clergé ignorant et crédule », de combattre « l'erreur et le mensonge » et de montrer « sous leur vrai jour l'histoire des religions et celle de la papauté », en considérant les religions « non comme des

doctrines émanées d'une autorité surnaturelle devant laquelle on s'incline, mais comme des institutions humaines, comme des ensembles de pratiques et de conceptions inséparables de l'histoire de la civilisation, comme un chapitre de l'évolution des sociétés. » L'année suivante, le convent maçonnique faisait sienne une aussi heureuse idée. Devons-nous donc nous attendre à voir voter, dans un bref délai peut-être, la loi qui instituera en France l'enseignement universel et obligatoire de l'histoire des religions ?

L'*Orpheus* de M. Salomon Reinach serait-il le manuel désiré, attendu à cet effet, nécessaire pour mener la campagne qu'on prépare ?

On avait bien le manuel du professeur Tiele, de Leyde, traduit en français par M. Vernes; mais il est si vieux déjà et si peu littéraire ! Quant aux savants manuels de Conrad von Orelli et de Chantepie de la Saussaye — ce dernier a été récemment traduit en français par MM. H. Hubert et I. Lévy, — ils sont trop considérables. Tous, du reste, laissent de côté le christianisme.

Il fallait un nouveau manuel, complet, assez court, intéressant : M. Salomon Reinach s'est mis à l'œuvre, et voici qu'il offre son *Orpheus* au grand public comme l'ouvrage que celui-ci cherchait.

« Pour la première fois, » écrit-il, est présenté un tableau d'ensemble des religions, considérées comme des phénomènes naturels et non autrement. » Et l'auteur a « la prétention et l'espoir de trouver autant de lectrices que de lecteurs ». Les mamans, affirme-t-il, peuvent donner son livre à leurs filles, « pour peu que la lumière de l'histoire

ne les effraie pas » : il s'est, en effet, « imposé une certaine réserve, surtout dans l'exposé des anciennes religions orientales (1) . » *Orpheus*, au surplus, a si bonne façon, il est gentiment relié, il est imprimé sur papier de luxe. Ça et là, dans les derniers chapitres notamment, il aurait pu sans doute être moins chargé, moins encombré de détails assez superflus; quelques claires voies, quelques grandes routes auraient dû y être ménagées, l'esprit du lecteur s'y serait senti plus à l'aise et s'y serait plus facilement orienté. Mais, dans l'ensemble, *Orpheus* est clair, et il possède bon nombre des qualités qui assurent le succès d'un livre.

Orphée, qui a donné son nom à l'ouvrage, n'a pas été seulement l'« interprète des dieux » et le « théologien par excellence; » il a été encore — du moins aux yeux des anciens, car, remarque M. Reinach, « bien entendu, il n'a jamais existé » — un poète et un musicien : « ce fils d'Apollon et d'une Muse » n'a-t-il pas charmé « les animaux aux sons de sa lyre » ? En le choisissant pour « patron » (2) de son petit livre, M. Reinach ne s'engageait-il pas à satisfaire les amateurs de belle

(1) *Orpheus*, p. IX-X, *passim*. — Le R. P. LAGRANGE (*Revue biblique*, 1910, p. 140) écrit à propos de la « réserve » de M. Reinach « Je ne reprocherai point à M. Reinach d'avoir passé sous silence les turpitudes du paganisme. Il y a aujourd'hui assez de pornographie pour l'émancipation de la pensée. C'est précisément l'honneur du christianisme qu'on ne puisse plus décrire ces choses, et l'on s'étonne que M. Reinach songe à le faire « pour les mamans » (p. x). — Oh ! nos mères chrétiennes ! — Pourtant si l'on prétend mettre en présence, en prenant le public pour juge, les païens et les chrétiens dans une sorte de diptyque, il n'est point juste de voiler les hontes des uns et d'accentuer les torts des autres. Encore, de cette façon, la question serait mal posée. Ce sont les religions qu'il faut comparer. De l'histoire il résulte que les païens de l'Empire valaient pour la plupart mieux que leurs religions, — je ne crois pas que M. Reinach conteste ce point, — tandis que le christianisme est une religion si haute qu'il ne peut que rarement entraîner les hommes vers les sommets... »

(2) *Ibid.*, p. VII-VIII, *passim*.

littérature, les esprits friands d'une science non moins agréable d'aspect que substantielle et bien informée ? L'auteur d'*Orpheus* ne passe pas seulement pour un érudit, un savant, c'est un artiste, un délicat admirateur de la Grèce antique, et il est nourri de Voltaire, à l'« incomparable talent de narrateur » duquel nous devons, s'il faut l'en croire, « la plus lisible, la plus spirituelle, la moins pédante des histoires générales (1). » Des Grecs et de Voltaire il a la légèreté, l'esprit, le trait vif. A l'occasion, une allusion littéraire, une heureuse citation de quelque poète vient soulager, récréer, détendre l'esprit du lecteur. Comment — à moins d'être plus insensible que les « animaux » eux-mêmes — résister à cet habile disciple d'Orphée et ne pas se laisser charmer par lui ?

Le public, qui connaît M. Salomon Reinach, qui le sait conservateur du musée de Saint-Germain, professeur à l'École du Louvre, membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, qui n'a pas dû sans doute mais qui a entendu louer ses savants ouvrages, son *Apollo*, ses trois volumes : *Cultes, mythes et religions*, est persuadé à l'avance qu'il trouvera profit et agrément dans la lecture de son nouveau livre. Quelle chance de pouvoir, à si bon compte, très aisément, très vite, se mettre au courant d'une science dont on parle et qui est presque à la mode !

En faut-il davantage pour expliquer le succès qu'*Orpheus* a si rapidement obtenu en France et à l'étranger (2) ?

(1) *Orpheus*, p. ix-x.

(2) On en prépare, paraît-il, des éditions en anglais, en allemand, en italien, en espagnol, en russe, peut-être même en japonais...



Malheureusement, les croyants, à quelque religion qu'ils appartiennent, ne peuvent que déplore un pareil succès. On dit qu'ils en seront stimulés à mieux faire, à étudier de plus près les graves questions qui se posent, à mettre plus de zèle intelligent dans leur apostolat : je le veux bien. Il n'en est pas moins vrai que l'impression laissée par *Orpheus* sera désastreuse pour beaucoup d'âmes et qu'il nous sera difficile de la dissiper entièrement chez toutes.

L'Église catholique, conclurent bon nombre des lecteurs de M. Reinach, est une odieuse machine de compression qu'un clergé peu scrupuleux manie habilement pour dominer et s'enrichir.

« Une Église établie, disait Channing, est le tombeau de l'intelligence » (1) : c'est vrai surtout de l'Église romaine. Sa mauvaise foi est manifeste en certains cas. En veut-on quelques exemples ? Les Septante, dans leur traduction du texte fameux d'Isaïe, VII, 14, ont rendu à tort le mot *almah* par *vierge*. Dès le II^e siècle, les Juifs s'aperçurent du contre-sens « et le signalèrent aux Grecs ; mais l'Église a sciemment préféré mal comprendre ce passage et elle persévère depuis plus de quinze siècles dans cette évidente erreur » (2). De même, « la Congrégation de l'Index, le 13 janvier 1897, défendit, avec l'approbation de Léon XIII, de révoquer en doute l'authenticité du texte « des trois témoins célestes » (3). Elle a montré par là

(1) Cité dans *Orpheus*, p. 534.

(2) *Orpheus*, p. 291.

(3) I Joan., v, 7.

une ignorance voulue qui tombe sous le coup de la parole de saint Grégoire : « Dieu n'a pas besoin de nos mensonges » (1).

M. Reinach ne pense pas que la religion ait été inventée par les prêtres ; mais il les montre enclins à exploiter la sottise et la crédulité humaines. La poésie des Védas est « compliquée et obscure à dessein, parce que les prêtres, qui vivaient de l'autel, entendaient s'en réserver le monopole » (2). Les prêtres d'Éleusis étaient des « charlatans » (3). « La religion officielle, écrit M. Reinach à propos de la mort de Socrate, était une affaire de bon rapport ; les temples et les prêtres vivaient des sacrifices ; les paysans, sûrs de vendre leurs bestiaux aux sacrificateurs, y trouvaient leur compte... Les hommes ne pardonnent pas aux doctrines qui mettent en péril leurs intérêts, mais ils ne les attaquent pas en avançant ce motif : ils en cherchent et en découvrent aisément d'autres. Nous voyons Jésus aux prises avec les marchands du temple de Jérusalem, saint Paul poursuivi par ceux qui vendaient des objets de piété à Éphèse, les chrétiens de Bithynie dénoncés au gouverneur romain, Pline le Jeune, parce qu'il y avait *mévente* des bestiaux, enfin Zola, de nos jours, objet de la haine implacable des moines pour avoir parlé sans respect du commerce de Lourdes. Quelque chose d'analogue dut se passer à Athènes. Socrate fut une victime des prêtres « d'affaires » (4). Mahomet recourt

(1) *Orpheus*, p. 352. — Je ne sais si cette parole se retrouve dans saint Grégoire ; mais elle se trouve déjà dans la Vulgate (Job, xiii, 7) : « *Numquid Deus indicet vestro mendacio ?* »

(2) *Ibid.*, p. 78.

(3) *Ibid.*, p. 130.

(4) *Ibid.*, p. 134.

sans scrupule aux fraudes pieuses ; pareillement, le prophète Jérémie, le pseudo-Daniel, le rédacteur définitif du quatrième Évangile et de l'Apocalypse. Saint Paul qualifiait « ses adversaires de menteurs, de chiens, de suppôts du diable et de faussaires. Ces passages, observe M. Reinach, sont à noter à la fin d'un chapitre où, examinant les livres sacrés de l'Église, nous avons presque partout rencontré des faux (1). » Il souligne avec un malin plaisir la « fausseté insigne » de la Donation de Constantin, reconnue seulement à la Renaissance, « alors que [le document] avait déjà produit tous les effets que l'on en pouvait attendre (2) ». Les Fausses Décrétales sont « une série de faux impudents » ; or, « *jamais* (3) encore la papauté n'a reconnu qu'elle s'était, pendant mille ans, servi de faux documents à son profit (4). » La « fraude » de La Salette a été démasquée ; l'évêque de Grenoble n'en crie pas moins au miracle, en 1847 (5). Que d'autres fraudes pieuses pourraient être citées, fraudes commises pour le triomphe de la bonne cause, la gloire d'un saint préféré, et surtout par intérêt !

L'Église toujours intéressée ! M. Reinach aurait dû nous montrer que c'est encore par amour de l'argent que Pie X a interdit les associations culturelles en France et préféré la liberté de l'Église aux biens dont elle avait besoin pour sa subsis-

(1) *Orpheus*, p. 357. — Au sujet de la dernière ligne de cette citation, le P. LAGRANGE, *loc. cit.*, p. 37, note que « le public prendra cela à la lettre, tandis que les gens instruits savent toutes les nuances que comporte l'emploi de la pseudo-épigraphie, d'ailleurs assez rare dans l'Écriture ».

(2) *Ibid.*, p. 401.

(3) C'est M. Reinach qui souligne.

(4) *Orpheus*, p. 401, 402.

(5) *Ibid.*, p. 564.

tance. N'est-il pas assez « ingénieux » (1) pour découvrir un mobile intéressé au geste si fier du Souverain Pontife ?

C'est par intérêt, plus encore peut-être que par ignorance et fanatisme, que l'Église catholique fait la guerre à la science, qu'elle condamne Galilée, qu'elle défend de lire la Bible, qu'elle proscriit les hérésies. Le « bon sens de l'Église », qui « toujours a su tenir le juste milieu entre le mysticisme et le rationalisme », « ne fut, en somme, que l'entente de ses intérêts temporels. Mystiques et incroyants ont également la prétention de se passer d'elle, de ses reliques, de ses images, de sa magie ; ce sont de mauvais contribuables. Or, l'Église est une grande administration fort chère ; il lui faut beaucoup d'argent (2). » La même note revient fréquemment dans *Orpheus*. Comment voulez-vous que le lecteur ne finisse pas par l'entendre ?

M. Reinach n'insiste pas moins sur l'intolérance de l'Église et sur l'absurdité de son dogme ou de son culte.

Sa haine de l'Inquisition est telle qu'il traite certains inquisiteurs canonisés par l'Église de « scélérats homicides » (3), au risque de laisser croire au lecteur irréfléchi qu'ils n'ont été que de vulgaires assassins. « Je ne pense pas, déclare-t-il dans sa préface (4), que la persécution des Bacchanales par le sénat romain, que celle du

(1) M. S. Reinach, nous le savons, n'aime pas toujours ce mot (*Revue de l'histoire des religions*, 1908, t. LVIII, p. 8) ; mais cette expression seule rend bien ma pensée...

(2) *Orpheus*, p. 426-427. — Tout, pour l'Église, n'est « que le souci du petit commerce » ! (LAGRANGE, *loc. cit.*, p. 37.)

(3) *Ibid.*, p. 420.

(4) *Ibid.*, p. x-xi.

christianisme naissant par les empereurs, que les fureurs de l'Inquisition, que la Saint-Barthélemy et les dragonnades doivent être relatées avec froideur, comme des épisodes insignifiants de l'histoire. J'exècre ces meurtres juridiques, fruits maudits de l'esprit d'oppression et du fanatisme ; je l'ai laissé voir. » M. Reinach est en droit d'« exéquer » l'intolérance de l'Église ; mais pourquoi en admet-il lui-même le principe, tandis qu'il approuve et la défense de ses propres idées par la force des lois et la dispersion des congrégations religieuses ? « *Peut-être*, écrit-il, eût-il fallu excepter de cette mesure, *certaines* congrégations inoffensives ou même utiles (1). » *Peut-être, certaines* : ces mots que nous soulignons sont suggestifs. Sûrement, au moyen âge, M. Reinach, s'il fût né de parents catholiques et non israélites, eût fait un inquisiteur, il eût été du nombre des « scélérats homicides » ou de ces « enragés » (2) qu'il maudit. Soyez donc logique et conséquent avec vous-même, mon bon Monsieur ! Il n'y a pas que les violences matérielles qui soient de l'intolérance, et l'on a tort d'écrire de l'empereur Julien l'Apostat qu'il fut « le plus doux des hommes », parce qu'il « se contenta d'écarter les chrétiens de l'enseignement » (3). Si l'on est libéral, qu'on le soit pour tout de bon et même au détriment de ses opinions ! Et puis, si M. Reinach « exècre » l'intolérance, l'emploi de la violence, chez les catholiques, pourquoi ne l'« exècre »-il pas toujours chez les autres ? Calvin, ou le

(1) *Orpheus*, p. 554.

(2) *Ibid.*, p. XI.

(3) *Ibid.*, p. 376.

Conseil de Genève, a fait brûler Michel Servet : Calvin n'était pourtant pas, assure M. Reinach, « le monstre d'intolérance qu'on a dit » ; après tout, c'est l'Église catholique qu'il faut accuser ici : « Ce crime genevois doit être jugé comme ceux de la Terreur ; ce fut un fruit de l'éducation intolérante donnée par l'Église romaine à l'Europe (1). » C'est encore l'Église qui est responsable du « scandale dit des *fiches* » : il est si difficile de « rompre avec les procédés où le cléricalisme se complaît (2) ! »

« Dans sa haine du fanatisme, écrit M. Reinach, Voltaire devient lui-même intolérant (3). » Ne serait-ce pas aussi le cas de l'auteur d'*Orpheus* ? Il n'est pas de ceux qui ont parlé ou « qui parlent, aujourd'hui encore, d'en finir, comme par une mesure de police, avec les religions » : il a trop « médité sur les conditions du progrès intellectuel » et « sur la force des survivances qui lui font obstacle » (4). Il répudie également le « dogmatisme à rebours », celui des libres penseurs d'estaminet » (5). C'est fort bien. Mais, pourquoi appelle-t-il de ses vœux la suppression de la liberté d'enseignement ? pourquoi demande-t-il que l'État rende partout obligatoire l'enseignement des religions tel qu'il le conçoit ? Il n'est qu'un faux libéral, et il a fort mauvaise grâce, vraiment, à s'indigner contre l'intolérance de l'Église.

Quant aux croyances et au culte catholiques,

(1) *Orpheus*, p. 465, 466.

(2) *Ibid.*, p. 573.

(3) *Ibid.*, p. 519.

(4) *Ibid.*, p. 35.

(5) *Ibid.*, p. 591.

M. Reinach déverse sur eux à flots abondants le persiflage, la raillerie et jusqu'à l'insulte grossière. Son indignation ne se contient plus, elle éclate. Serait-il, lui aussi, possédé de cette « haine théologique » (1) qu'il se complaît à signaler ? Il reproche amèrement à Louis Veuillot et aux polémistes ultramontains leur « grossièreté » : « une fois enrégimentés dans ce parti, s'écrie-t-il, les laïcs même cultivés adoptent le vocabulaire des moines ligueurs, mentent et injurient à plaisir (2) ». Que de libres penseurs, hélas ! sont à loger à la même enseigne ! Je ne veux pas dire que M. Reinach « mente à plaisir » ; mais j'ai le regret de constater que, lui, pourtant si fin, de ton assez mesuré d'ordinaire, est parfois « grossier » avec nous.

La théologie de saint Paul, la théologie chrétienne est fondée « sur deux idées archaïques qui étaient déjà condamnées, par les Athéniens éclairés, au iv^e siècle avant notre ère » : l'idée de l'expiation et celle de la substitution des victimes. « L'une et l'autre sont à la fois païennes et juives ; elles appartiennent au vieux fonds des erreurs humaines (3). » Qu'en termes galants cela est dit ! Mais il y a mieux. Le Syllabus, le dogme de l'infailibilité pontificale sont contraires au « bon sens » et blessent « la raison non moins que les enseignements du passé (4) » : nous voici du même coup qualifiés d'ignorants et de fous ! Mais il y a mieux encore. A qui serait dû l'établissement de la Fête-Dieu ? A « une religieuse de Liège,

(1) *Orpheus*, p. 357, 374, 384.

(2) *Ibid.*, p. 547.

(3) *Ibid.*, p. 348-349.

(4) *Ibid.*, p. 544.

nommée Moncornillon (1), qui s'imaginait voir toutes les nuits un trou à la lune. Elle eut ensuite une révélation qui lui apprit que la lune signifiait l'Église et le trou une fête qui manquait (2). » C'est Voltaire qu'on cite. De même, lorsqu'on raconte l'origine de la fête des morts : un bon ermite crut voir ou entendre des diables qui ne cessaient de crier et de hurler contre saint Odilon, abbé de Cluny, leur ennemi mortel. « Les « prières de saint Odilon, disaient-ils, et celles « de ses moines, nous enlèvent toujours quelque « âme. » Ce rapport ayant été fait à Odilon, il institua dans son couvent de Cluny la fête des morts. L'Église adopta bientôt cette solennité (3). »

« L'Église romaine honore d'ailleurs quantité de saints et de saintes, comme saint René, sainte Philomène, sainte Reine, sainte Couronne, dont le tort est de n'avoir jamais existé (4)... » Il faut se borner : je ne ferai donc que mentionner les pages, insultantes au premier chef, où M. Reinach ridiculise nos dévotions les plus populaires : culte de la Vierge et des saints, saint Antoine de Padoue et saint Joseph entre autres, culte du Sacré-Cœur de Jésus, Lourdes et La Salette. Les gros mots tombent ici drus comme grêle : « aberrations sentimentales ou puériles, » « *cordicolisme*, » « son confesseur jésuite, le P. La Colombière, exploita les dires de cette folle (5), »

(1) Sainte Julienne de Rétinne était religieuse au monastère du *Mont-Cornillon*. M. Reinach, après Voltaire, prendrait-il le Pirée pour un homme ?

(2) *Orpheus*, p. 423.

(3) *Ibid.*, p. 425.

(4) *Ibid.*, p. 420.

(5) Ailleurs, *ibid.*, p. 415, M. Reinach parle en termes aussi aimables de Raymond de Capoue — et non, comme il écrit, Pierre de Capoue : « Pierre de Capoue, le confesseur de Catherine [de Sienne]

« idolâtrie », « matérialisme mystique des jésuites », « conception de primitifs », c'est-à-dire de sauvages, « crédulité sans bornes de l'esprit humain », « exploitation commerciale de la foi », « formes basses de la foi », « bigote », « fraude », « ce qui évidemment n'avait pas le sens commun », « commerce religieux », « errements du matérialisme païen » (1). Rien que cela, en quatre pages, et j'en passe !

M. Reinach ne ménage pas les gros mots aux francs-maçons eux-mêmes : « La franc-maçonnerie, écrit-il quelque part, a été compliquée et pervertie, au XVIII^e siècle, par toutes sortes de simagrées et d'impostures (2) ; » il est très dur aussi pour les religions non chrétiennes et leurs livres sacrés : « galimatias », « charlatanisme », « sornettes », « inepties », « idées baroques », ces termes, et bien d'autres, aussi aimables, aussi distingués, reviennent sans cesse sous sa plume. On dirait d'un féroce « théologien » d'autrefois qualifiant et pourfendant les théories de ses adversaires (3) ; ou mieux, on croirait lire ce mal élevé d'Allemand qui porte le nom d'Hæckel. Jamais cependant il n'est aussi intarissable d'épithètes injurieuses que lorsqu'il parle de l'Église catholique.

Tant de fiel entre-t-il dans l'âme d'un dévot ?

avait vu la plupart de ses miracles. « J'ai été témoin, dit-il, qu'elle fut transformée en homme, avec une petite barbe au menton, et cette figure, en laquelle elle fut subitement changée, était celle de Jésus-Christ même. » Voilà un témoin digne de créance... »

(1) *Orpheus*, p. 562-567.

(2) *Ibid.*, p. 572.

(3) Il est vrai que M. Reinach (*Revue de l'histoire des religions*, loc. cit.) aime qu'on parle net et franc, même quand il s'agit de ses opinions à lui :

J'appelle un chat un chat, et Rolet un fripon. .

M. Reinach sait que, en France surtout, le ridicule nuit plus que tout le reste; il note, avec Voltaire, que Pascal « fit plus » que rendre odieux les jésuites, « il les rendit ridicules » (1). Et c'est pourquoi, s'il s'indigne contre nous, il nous ridiculise plus volontiers encore.

Dieu ! que les catholiques sont bêtes et que l'Église romaine est méprisable ! La plupart des lecteurs d'*Orpheus* fermeront le livre sur cette impression.

Leur impression sur le christianisme en général et sur les religions, quelles qu'elles soient, ne sera guère meilleure. Presque tous les livres sacrés des chrétiens, on le sait déjà, sont des « faux » (2); leur morale, la morale de Jésus, la morale des Évangiles est vraiment admirable, mais saint Paul y a superposé une « âpre doctrine... qui suscitera dix-huit siècles de disputes stériles et pèse encore sur l'humanité comme un cauchemar » (3). Nous verrons, plus tard, en détail, ce que M. Reinach écrit sur les origines et l'histoire du christianisme et aussi ce qu'il pense des religions, ces « produits... de l'imagination des hommes et de leur raison encore dans l'enfance » (4), dont il s'agit de « libérer l'esprit humain » (5).

Il n'y a que l'irréligion, la libre pensée qui soit conforme au bon sens et à la raison : telle est bien la conviction de M. Reinach, et il est malheureusement probable que bon nombre de ses lecteurs penseront comme lui.

(1) *Orpheus*, p. 501.

(2) *Ibid.*, p. 357.

(3) *Ibid.*, p. 342.

(4) *Ibid.*, p. ix.

(5) *Ibid.*, p. 36.

Ils l'en croiront d'autant plus aisément qu'il est plus tranchant sur les points essentiels, lui qui parfois, en des questions de détail, n'hésite pas à confesser son ignorance ou son incertitude. « De tout cela, écrit-il à propos des religions de l'Égypte, est résultée une confusion à peu près inextricable... Encore est-on loin d'y voir clair, même aujourd'hui (1). » — « Quand Diodore (XX, 14) raconte que les Carthaginois, en 310, placèrent, sur les bras d'une idole en bronze, deux cents enfants nobles qui furent précipités de là dans un brasier, qui nous garantit qu'il a suivi un bon auteur, ou que cet auteur a bien compris ce qu'on lui rapportait ? Neuf fois sur dix, ou plutôt toujours, les rites cruels d'un peuple ou d'une secte religieuse ne sont attestés que par ses ennemis (2). » — « Il est possible que l'Apocalypse soit de la même main que le quatrième Évangile et les trois épîtres dites johanniques (3). » — « La fausseté des lettres d'Ignace a été affirmée, mais non prouvée ; il n'est pas du tout impossible que l'épiscopat ait été organisé dès l'an 100 en pays grec (4). » Cette note sagement dubitative se rencontre assez souvent dans *Orpheus*. Le lecteur n'en est que plus fortement impressionné par les affirmations très catégoriques de M. Reinach, et celles-ci ne manquent jamais quand il s'agit de montrer, d'étaler l'absurdité des religions et la malfaisance de l'Église.

C'est, je veux bien le croire, la conviction de

(1) *Orpheus*, p. 40.

(2) *Ibid.*, p. 61-62. — Cf. p. 77, 133, 177, 305, etc.

(3) *Ibid.*, p. 352.

(4) *Ibid.*, p. 354.

M. Reinach qui guide sa plume et lui dicte ses canons et ses anathèmes ; mais n'y aurait-il pas là aussi un procédé habile pour frapper davantage l'esprit du lecteur ? Il est certain, en tout cas, que le « dogmatisme » général de M. Reinach, précisément parce qu'il voisine de-ci de-là avec une réserve d'allure toute scientifique, est de nature à inspirer confiance.

Il en faut dire autant des éloges qu'il décerne parfois au christianisme ou à l'Église catholique. Les deux tiers d'*Orpheus*, ou à peu près, sont consacrés au judaïsme et au christianisme : c'est que « l'histoire du christianisme se confond, un peu, depuis deux mille ans, avec l'histoire universelle (1) ». — Le christianisme, écrit-il ailleurs, est « non seulement un *grand établissement*, mais l'élan spirituel le plus puissant qui ait transformé les âmes et continue à évoluer en elles (2) ». — « La société du moyen âge doit beaucoup à l'Église. Le nier, c'est faire un miracle de sa durée (3). » — « Un des bienfaits du christianisme organisé en Église a été de canaliser le mysticisme et les superstitions auxquelles il donne lieu ; partout où la religion officielle s'est affaiblie, la magie privée et le charlatanisme ont pris le dessus (4). » N'est-il pas vrai que pareille bonne grâce à rendre justice à ses adversaires est souverainement habile ?

J'embrasse mon rival, mais c'est pour l'étouffer.

En signalant parfois la grandeur, l'influence, la raison d'être provisoire de l'Église et des reli-

(1) *Orpheus*, p. ix.

(2) *Ibid.*, p. 341.

(3) *Ibid.*, p. 393.

(4) *Ibid.*, p. 567.

gions, M. Reinach n'en a que plus d'autorité et de crédit pour souligner à toute occasion leur folie, leur nuisance et, en fin de compte, la nécessité de s'en débarrasser au plus tôt.

M. Reinach est très malin ! On voit qu'il a été à bonne école et qu'il a profité de leçons de Voltaire.

*
* *

Presque tous ceux qui liront *Orpheus* se feront prendre aux pièges, aux procédés habiles que je viens de décrire. Pourtant, s'ils étaient sages, — mais que la sagesse est chose rare ! — ils devraient se défier.

Laissons les inexactitudes ou les fantaisies doctrinales de M. Reinach sur l'origine de la croyance au Purgatoire (1), l'*adoration* dont Marie est l'objet (2), le but du baptême qui serait de « noyer » les mauvais esprits (3), la « Trinité jésuitique », J M J (Jésus, Marie, Joseph) (4), le prétendu « cercle vicieux » qui serait à la base de l'édifice catholique (5), etc. M. Reinach n'a rien écrit, je crois, qui vaille l'affirmation stupéfiante du protestant J. Monod : « La Vierge [dans l'Église catholique] est l'objet d'une adoration spéciale, appelée *Adoration perpétuelle* (6) ! » Il gagnerait pourtant à étudier de plus près, sinon la *Théologie de Clermont* qu'il mentionne à la fin de sa préface (7), du moins quelque catéchisme diocésain à l'usage des enfants de la première

(1) *Orpheus*, p. 386.

(2) *Ibid.*, p. 418.

(3) *Ibid.*, p. 368.

(4) *Ibid.*, p. 383, 562.

(5) *Ibid.*, p. 581.

(6) *Encyclopédie des sciences religieuses*, de LICHTENBERGER, art. *Adoration*.

(7) *Orpheus*, p. xi, note.

Communion. Tout ce qu'il y lirait ne serait pas de son goût ; mais sa « science » théologique y trouverait profit.

Laissons aussi les lacunes de sa bibliographie. Elle est, en général, assez complète et assez impartiale. Chose rare dans le monde des libres penseurs, M. Reinach mentionne, en effet, les ouvrages des savants catholiques, Duchesne, Lagrange, Dhorme, Vincent, Batiffol (1), Vacandard, Vigouroux, Mangenot, Cabrol et bien d'autres, la *Revue du Clergé français*, la *Revue biblique*, etc. Mais pourquoi ne pas signaler la *Religion des primitifs* de Mgr Le Roy, à côté de la *Religion des peuples non civilisés*, de M. l'abbé Bros ? Le livre du savant évêque missionnaire ne lui est pas inconnu, cependant. Pourquoi cet exclusivisme ?

Laissons enfin la disproportion choquante de ses développements. Pourquoi, par exemple, insister avec tant de complaisance sur la mystification Léo Taxil, ou même sur le jansénisme, le quiétisme, l'affaire Dreyfus, ou les jésuites, et signaler à peine, en deux ou trois lignes, les crimes de la Terreur et la dénonciation du Concordat ? M. Reinach parle de nos manuels d'histoire en termes peu flatteurs. A propos des *Camisards*, il dit : « Pendant toute la durée du xix^e siècle, l'enseignement officiel, sévèrement contrôlé par l'Église romaine, a jeté un voile sur ces crimes comme sur tant d'autres, auxquels les manuels

(1) M. Reinach aurait pu, dans sa sixième édition, mentionner l'ouvrage récent de Mgr BATIFFOL : *L'Église naissante et le catholicisme*, Paris, 1909. — On s'étonne aussi de ne pas rencontrer, dans sa bibliographie, certains ouvrages, bien connus, de M. TURMEL, par exemple : *Histoire de la théologie positive*, *Histoire du dogme de la papauté*. Ces livres qui, je crois, ne sont pas mentionnés une seule fois, sont, quoi qu'il faille penser de certaines pages, bien autrement importants que tel volume ou tel article de journal signalés par M. Reinach.

d'histoire donnaient à peine quelques lignes, alors que plusieurs générations ont appris dans ces livres à s'apitoyer sur les victimes de la Terreur (1). » M. Reinach agit-il différemment ? Ce n'est pas chez lui, certes, que les générations futures iront « s'apitoyer » sur les massacrés, les noyés ou les guillotins de la Révolution. « Bien moins molestés que les protestants après la Révocation, ils [les prêtres *insermentés*] furent cependant persécutés comme eux. Tant il est vrai qu'à l'école de la persécution on ne peut apprendre la tolérance (2). » Un point, c'est tout : c'est trop peu, vraiment !

Laissons tout cela, si significatif que cela puisse être pour un lecteur réfléchi. Bornons-nous aussi à rappeler le ton ordinaire d'*Orpheus*, le ton un peu trop dégagé avec lequel son auteur s'exprime en des matières si graves, le dédain, le persiflage dont il est coutumier, les épithètes grossières et injurieuses, l'indignation véhémement dont il accable les gens et les doctrines qui lui déplaisent.

Que de motifs déjà de se mettre en garde !

Mais il en est d'autres, non moins importants, plus importants peut-être, et sur lesquels il convient d'insister un peu davantage.

M. Reinach est un apôtre de la libre pensée la plus radicale, la plus irréligieuse. Évolutionniste athée, il prêche sa foi à tout venant. « Grâce à la philologie, à l'anthropologie, à l'ethnographie, écrivait-il récemment, nous sommes aujourd'hui à même de soulever le voile qui cache encore à la plupart des hommes l'origine et la signification

(1) *Orpheus*, p. 493.

(2) *Ibid.*, p. 522.

intime de leurs croyances, sans recourir à des hypothèses aussi saugrenues que celle d'un Dupuis, aussi plates et inadéquates que celles d'un Voltaire. *Si nous pouvons cela, nous le devons* (1). Profondément pénétré de cette vérité, je m'adresse aux juifs comme aux chrétiens, aux athées ignorants comme aux croyants doctes, pour leur annoncer la bonne nouvelle des religions dévoilées (2). » *Orpheus* est l'évangile des siècles nouveaux.

Dédié « à la mémoire de tous les martyrs » du passé, il est fait pour ces âges plus heureux que Lucain a prophétisés : *Veniet felicior ætas* (3). On croirait entendre saint Paul ; M. Reinach, lui aussi, pense que « la plénitude des temps est venue ». « Je prie, écrit-il gravement à la fin de sa préface, qu'on ne me soupçonne pas de badiner sur des choses sérieuses. Je sens profondément la responsabilité morale que j'assume... Je le fais parce que je crois que les temps sont révolus et que, sur ce domaine comme sur tous les autres, la raison laïque doit revendiquer ses droits (4). » « Je prie qu'on ne me soupçonne pas de badiner »... Allons ! soit. Mais n'empêche que, de temps en temps, trop souvent, M. Reinach badine bien un peu tout de même : il est vrai que c'est pour mieux atteindre son but et assurer le triomphe de la vérité libératrice. « Ce sont là, dit-il de l'histoire des religions, des études très fécondes... qui se proposent non seulement d'élever et d'instruire, mais de libérer

(1) C'est M. Reinach qui souligne.

(2) Salomon REINACH, *Cultes, mythes et religions*, t. II, Introd., p. XVIII.

(3) Ces mots de Lucain, VIII, 869, servent d'épigraphe à *Orpheus*.

(4) *Orpheus*, p. x.

l'esprit humain (1). » Il termine son ouvrage par ces lignes expressives : « Non seulement en France, mais dans le monde entier, le salut de l'humanité pensante doit être cherché dans l'enseignement, et s'il est un devoir que l'enseignement secondaire et post-scolaire ait à remplir, c'est d'apprendre aux adolescents, aux futurs pères de famille, en quoi consistent les religions, quand et comme quoi elles ont répondu à un besoin universel, quels services indéniables elles ont rendus, mais aussi ce que les générations passées ont souffert de l'ignorance et du fanatisme, sur quelles fraudes littéraires s'est établie, au moyen âge, la domination de l'Église, enfin quelles perspectives consolantes ouvrent à l'esprit humain le règne de la raison et l'affranchissement de la pensée. J'ai voulu contribuer par ce petit livre à l'enseignement d'une science si nécessaire. Ceux qui l'auront lu ne seront pas désarmés devant la vieille et lourde artillerie de l'apologétique, et quand, d'autre part, M. Homais prétendra les éclairer au nom de Voltaire, ils sauront répondre que la science du xix^e siècle leur a révélé, sur l'essence des religions et leur histoire, des vérités que Voltaire ignorait encore (2). » Lorsqu'on a une thèse à défendre et qu'on est si passionné, on est exposé, comme naturellement et par un parti pris inconscient, à ne voir, à ne mettre en relief que ce qui la sert : il n'y a pas que « la vieille et lourde artillerie de l'apologétique » à qui on puisse reprocher cette façon de faire, la libre pensée militante et fanatique en est pour le moins aussi coupable.

(1) *Orpheus*, 36.

(2) *Ibid.*, p. 591-592.

Je me défie donc de M. Reinach parce qu'il a une cause à défendre, et je m'en défie d'autant plus que je me demande si un apôtre de la libre pensée, fût-il doublé d'un érudit consciencieux et d'un écrivain de grand talent ou d'un habile artiste, est capable de saisir l'âme des religions. « Pour comprendre et pour enseigner l'histoire des religions, disait tout dernièrement M. Loisy, il n'est pas requis d'y voir la grande folie de l'humanité (1) » : je le crois bien, je crois même qu'il est requis d'y voir le contraire. Or, pour M. Reinach, la religion n'est guère autre chose qu'une folie. Dès lors, comment veut-on qu'un homme qui ne sait point par expérience ce qu'est le sentiment religieux, le sentiment chrétien, qui ne voit que sottise dans nos croyances et nos pratiques, qui cherche à en dégoûter ses contemporains, en sente le côté profondément humain, l'élévation morale et l'éternelle raison d'être ? Autant demander à un aveugle-né de dissenter sur les couleurs.

Ajoutez à cela qu'on est trop volontiers systématique en histoire des religions et que M. Reinach, en particulier, se laisse extraordinairement dominer par l'esprit de système. Bon gré mal gré, il faut que les faits, les documents déposent en faveur de ses idées — et quelles idées ! « Il est certain, écrivait-il en 1905, que tout ce qui est réel est rationnel. On peut donc, très légitimement, user de la déduction et de la logique pour reconstruire l'état d'une société qu'on connaît seulement par quelques faits généraux ou par des survi-

(1) Alfred Loisy, *Leçon d'ouverture du cours d'histoire des religions au Collège de France*, p. 25-26, Paris, 1909.

vances. C'est ce qui s'appelle de la paléontologie sociale (1). » La déduction peut être utile en pareille matière, soit ; mais chacun devine combien il est facile d'en abuser. Et c'est ce qui est arrivé à M. Reinach, autant qu'à tout autre. Sa confiance dans le système des *tabous* et des *totems* — nous y reviendrons — est vraiment stupéfiante : on dirait que c'est chose absolument démontrée. Écoutons-le : « Partout où les éléments du mythe ou du rite comportent un animal ou un végétal sacré, un dieu ou un héros déchiré ou sacrifié, une mascarade de fidèles, une prohibition alimentaire, le devoir de l'exégète informé est de chercher le mot de l'énigme dans l'arsenal des *tabous* et des *totems*. Agir autrement après les résultats acquis, c'est tourner le dos à l'évidence, je dirais presque à la probité scientifique (2). » M. Toutain, qui a qualité pour dire son mot en cette affaire, a beau répliquer : « Dans l'état actuel de nos connaissances, faire du totémisme le fondement d'une exégèse mythologique et religieuse, c'est méconnaître les règles les plus élémentaires de la méthode historique (3). » M. Reinach n'en persiste pas moins à enfourcher son « dada » — le mot est de lui : « Il est *possible* (4), disait-il au Congrès d'Oxford, que les futures recherches et une appréciation plus compréhensive des travaux accumulés dans les premières années de ce siècle, amènent à cette conclusion, déjà pressentie par plus d'un spécialiste, que l'orphisme, aussi bien

(1) Salomon REINACH, *Cultes, mythes et religions*, t. I, p. 84.

(2) *Ibid.*, p. 7.

(3) TOUTAIN, *Études de mythologie et d'histoire des religions antiques*, p. 80, Paris, 1908.

(4) C'est nous qui soulignons.

que le totémisme, sont devenus un dada, oui, un dada, qu'on a trop monté (1) (*an overridden hobby too*). Ayant conscience d'avoir été moi-même un de ces cavaliers... je ne me sens pourtant pas disposé à faire mon apologie ni à chanter la palinodie (2). » Non, jusqu'ici M. Reinach n'a pas « chanté la palinodie » : à son avis, sans doute, ce qui est *possible* n'est pas réel encore. En tous cas, pour le moment M. Reinach ne songe pas à remiser son « dada ».

On ne s'entend pas, entre historiens également consciencieux et indépendants, sur l'interprétation des faits : plusieurs explications, très divergentes, presque contradictoires, en sont proposées ; on ne s'entend même pas tout à fait sur le sens des mots qu'on emploie : *animisme*, *totémisme*, etc. ; bien plus, de très larges provinces de l'histoire primitive des religions sont encore obscures et presque totalement inconnues ; que dis-je ? les documents positifs font défaut et feront sans doute toujours défaut sur des points essentiels de cette histoire : et l'on vient trancher toutes les questions, questions peut-être insolubles, avec un aplomb imperturbable (3) ! Se moque-t-on de nous ? ou bien, l'esprit de système aveugle-t-il les esprits

(1) Un « dada fourbu »...

(2) Cité dans les *Etudes* des PP. Jésuites, 5 décembre 1908, p. 639. — Voir *Transactions of the third International Congress for the History of Religions*, Oxford, 1908, t. II, p. 118.

(3) On devrait toujours, qu'il s'agisse de l'histoire primitive des religions ou de l'anthropologie préhistorique, être très discret, très réservé. Que n'a-t-on dit, par exemple, sur tel crâne fossile de Néanderthal ou de Java ! Or, voici que M. Boule — un spécialiste qui n'est pas suspect de cléricisme — en vient, lui aussi, à douter des affirmations de Schaafhausen, Huxley et Schwalbe. La capacité crânienne de l'homme de Néanderthal serait de 1.600 centimètres cubes au lieu de 1.200 qu'on lui attribuait ! — Voir, sur ce sujet, L. WINTREBERT, *Le crâne fossile de La Chapelle-aux-Saints* », dans la *Revue du Clergé français*, 1^{er} juin 1909, t. LVIII, p. 593 sq.

les mieux doués et les plus raffinés au point de les rabaisser au niveau de ces simples « primaires » qui ne doutent de rien pour la bonne raison qu'ils ignorent tout ?

Avais-je tort de prétendre que le lecteur de M. Salomon Reinach ferait acte de sagesse en se défiant de son talent d'exposition et de ses affirmations tranchantes ?

Dieu merci ! Il est encore des gens réfléchis, qui savent discuter, critiquer, dominer l'impression générale qu'un ouvrage, habilement composé, produit sur eux. Pour ceux-là, *Orpheus* sera inoffensif. S'il réussit à les ébranler tant soit peu, ils auront vite fait de se rasséréner.

J'espère, au surplus, que l'étude critique du fond même de l'ouvrage, à laquelle nous allons nous livrer maintenant, les y aidera, ne fût-ce que dans une part assez modeste.

CHAPITRE II

Religions non chrétiennes.

Assurément, je ne puis, en un bref opuscule, songer à suivre M. Reinach chapitre par chapitre pour discuter chacune des assertions qu'il énonce. Je voudrais donc, à propos des six premiers chapitres d'*Orpheus*, n'insister que sur un point — point particulièrement grave que l'auteur, du reste, ne perd jamais de vue.

Est-il vrai qu'il y a dans toutes les religions —

il n'est question, pour le moment, que des religions non chrétiennes — un fond de sauvagerie primitive facilement reconnaissable ? M. Reinach l'affirme : les faits lui donnent-ils tort ou raison ?

*
* *

Les non civilisés sont plus que jamais à la mode parmi les historiens des religions. Les sauvages de l'Afrique, de l'Océanie, de l'Amérique sont étudiés dans de savants ouvrages et figurent à la première place dans de graves revues.

M. Salomon Reinach en est, lui aussi, fort préoccupé. Dans *Orpheus*, il parle d'eux constamment, à propos et même hors de propos ; on dirait qu'il en est obsédé. Toutefois, ce n'est que dans le chapitre V qu'il étudie *ex professo* les sauvages encore existants. On peut estimer qu'il le fait alors trop sommairement : huit pages à peine, n'est-ce pas un peu maigre pour des personnages dont on prétend retrouver les conceptions et les pratiques à l'origine et dans l'histoire de toutes les religions ?

Pour comprendre ce qui va suivre, il faut, avant tout, connaître le sens que M. Reinach prête aux mots communément employés en pareille matière.

Animisme. — « Au point de vue de l'histoire des religions, — c'est M. Goblet d'Alviella qui parle (1), — le terme « animisme » est employé pour désigner la croyance à l'existence d'êtres spirituels (2), qui tantôt sont attachés à des corps

(1) *Encyclopedia of religions and ethics*, art. *Animism*. London, 1908.

(2) *Spirituels*, relativement : les « esprits » et les « âmes », pour les sauvages, sont seulement moins matériels que les corps.

dont ils constituent la personnalité réelle (âme), tantôt sont seulement en connexion avec différents corps (esprits). On peut dès lors distinguer trois formes d'animisme : 1° la croyance à la manifestation des âmes humaines ou animales après la mort (nécrolâtrie) ; 2° la croyance à l'existence d'esprits indépendants (spiritisme) ; 3° la croyance à l'existence d'esprits liés de façon permanente ou périodique à certains corps ou objets (naturisme). » L'animiste peuple le monde, et particulièrement les êtres et les objets qui l'entourent, d'une vie et de sentiments semblables aux siens (1).

Fétiche. — Objet qui contient ou peut contenir un esprit ou être en communication avec lui. « Le fétiche du nègre ne vaut pas par lui-même, mais par l'esprit qui est censé y résider ; le fétichisme n'est qu'un cas particulier, un développement de l'animisme (2). »

Tabou. — Interdiction fondée uniquement sur la crainte des esprits. « Le caractère distinctif d'un tabou, c'est que l'interdiction n'est pas motivée et que la sanction prévue, en cas de violation du tabou, n'est pas une pénalité édictée par la loi civile, mais une calamité, telle que la mort ou la cécité, qui frappe l'individu coupable (3). »

Totémisme. — « Définir le totémisme est très difficile. On peut dire, quitte à préciser ensuite, que c'est une sorte de culte rendu aux animaux et aux végétaux, considérés comme alliés et apparentés à l'homme. » Le *totem* est « l'animal, le végétal ou, plus rarement, le minéral ou le corps

(1) Cf. *Orpheus*, p. 8.

(2) *Ibid.*, p. 16.

(3) *Ibid.*, p. 4-5.

céleste en qui le clan reconnaît un protecteur, un ancêtre et un signe de ralliement (1). »

Magie. — La magie est « la stratégie de l'animisme (2) », c'est-à-dire l'art de contraindre les forces spirituelles, les esprits, qui nous environnent.

Mythologie. — « La mythologie est un ensemble d'histoires controuvées — non pas inventées, mais combinées et enjolivées à plaisir — dont les personnages échappent au contrôle de toute histoire positive (3). »

Le mot *fétiche* vient du portugais *feitico*, amulette, talisman, qui dérive du latin *factitius*, fait à la main ; *tabou* est un mot polynésien qui signifie ce qui est soustrait à l'usage courant ; le mot *totem*, plus exactement *otam* (marque ou enseigne), vient des Amérindiens ou Indiens du nord de l'Amérique.

Nous sommes, maintenant, à même de comprendre ce que M. Reinach écrit des sauvages actuels.

Chez les Africains méridionaux (Cafres, Hottentots et Boschimans), « les ancêtres des hommes sont réputés des arbres ou des animaux ; c'est surtout sous forme animale que les morts se montrent aux vivants. Le culte des morts comporte des offrandes. La mort rend tabou... Il y a des sorciers qui forment des confréries et sont en même temps devins et médecins. Le fétichisme n'existe pas(4). » Chez les nègres du groupe Soudanais (occidental),

(1) *Orpheus*, p. 20, 23.

(2) *Ibid.*, p. 32.

(3) *Ibid.*, p. 2.

(4) *Ibid.*, 226. p.

au contraire, domine le fétichisme... Le culte des fétiches a pour prêtres des magiciens ou féticheurs, qui sacrifient, rendent des oracles, instruisent les procès..., font « la pluie et le beau temps », guérissent les malades... Le culte des ancêtres comportait, chez les Dahoméens et les Achantis, et comporterait encore, dans la région du Bas-Niger, « d'horribles hécatombes humaines, offertes à l'esprit des chefs défunts ». Quant aux nègres du groupe Bantou (oriental), ils « sont divisés en clans totémiques; les membres d'un clan ne peuvent ni tuer leur totem, ni épouser une fille de leur clan. Le totémisme se rencontre aussi dans l'Afrique orientale britannique et à Madagascar, avec un système de magie développée (1). »

Passons en Océanie. « Un totémisme, comparable à celui des Indiens du nord de l'Amérique, mais présentant des caractères particuliers, a été étudié chez les Aruntas du centre de l'Australie. Ces noirs dessinent des animaux et les imitent dans leurs danses pour les attirer; ils mangent rituellement leur totem, dont ils s'abstiennent à l'ordinaire; ils croient que les âmes de leurs ancêtres résident dans des palettes en bois ornées qu'ils cachent avec soin au fond des forêts (2). » « Les tabous sont l'essence de la religion en Polynésie et en Mélanésie... Les dessins représentent souvent des animaux totem. La croyance à l'unité d'origine des animaux et des hommes se manifeste encore dans les récits de métamorphoses...

(1) *Orpheus*, p. 226-227.

(2) *Ibid.*, p. 228.

Les Polynésiens croient à un dieu créateur (1) et racontent des légendes sur l'origine du monde, pêché dans la mer ou sorti d'un œuf (2). » « Une idée presque philosophique, celle du *mana*, vient compléter, en Mélanésie, la notion si répandue du tabou. Le *mana* est la condition de la magie ; c'est la puissance latente dans une personne, dans une chose, même dans un mot du langage. Celui qui sait réveiller cette énergie et la faire servir à ses fins est un habile homme (3). »

L'Amérique, enfin. « Si le tabou s'est conservé mieux qu'ailleurs en Polynésie, l'Amérique du Nord est le pays privilégié du totémisme. Tout lecteur de Cooper et d'Aymard sait que les tribus de Peaux-Rouges portent volontiers des noms d'animaux, que les chefs s'enorgueillissent de noms semblables et en arborent les insignes dans leur costume. Le monde des esprits a lui-même un chef : c'est le *Grand Manitou*, incorporé d'ordinaire dans un animal. Le Grand Manitou a créé le monde au prix d'une lutte contre l'eau... Quant aux hommes, on admet volontiers qu'ils sont nés des arbres... Au Pérou, une tradition les faisait sortir des pierres et des rochers (4). » « Avant la conquête espagnole, le Mexique et le Pérou étaient parvenus à une culture élevée... Bien qu'honorant aussi des dieux sous forme animale, oiseaux et serpents, ils en adoraient déjà sous forme humaine... Ce qui frappa surtout les conquérants fut une cérémonie analogue à leur communion.

(1) Le mot « créateur » ne doit pas être entendu ici au sens absolu, au sens strict que lui donnent les théologiens.

(2) *Orpheus*, p. 228-229.

(3) *Ibid.*, p. 229.

(4) *Ibid.*, p. 230-231.

Au moment de la fête d'hiver, on fabriquait une image en pâte du dieu ; puis il était mis à mort en effigie et la pâte distribuée aux assistants qui la mangeaient. On sacrifiait aussi de jeunes nobles, choisis un an à l'avance, c'est-à-dire qu'on les assimilait au dieu par des rites avant de les mettre à mort. » Au Pérou, « l'Inca régnant incarnait l'astre du jour ; c'était le pape du royaume solaire... Ce qui subsistait de totémisme, au xvi^e siècle, était subordonné à la religion du Soleil (1). » « Parmi les tribus encore à demi barbares du Mexique, de l'Amérique Centrale, du Brésil, etc., les voyageurs, tant anciens que modernes, ont observé des usages et des croyances qui relèvent du totémisme et de la magie », plus ou moins compliqués de fétichisme (2).

On le voit, pour M. Salomon Reinach, presque toute la religion des non civilisés d'aujourd'hui se réduit à des conceptions et à des pratiques animistes, à des tabous, à des totems, à du fétichisme et à de la magie.

Chez les Mongols et les Finnois, en Chine, au Japon, comme dans l'Inde ou au Thibet, ces mêmes conceptions et ces mêmes pratiques se retrouvent, là même où ont pénétré les idées des réformateurs indigènes (Bouddha, Confucius, etc.) ou des religions étrangères (christianisme, islamisme) : l'âme populaire en est partout imprégnée.

Bien plus, à en croire M. Reinach, les religions anciennes, les religions mortes, que nous ne connaissons que par de rares produits industriels,

(1) *Orpheus*, p. 231-232.

(2) *Ibid.*, p. 232-233.

textes ou monuments, historiques ou préhistoriques, ou encore par les survivances, dans les temps moins reculés, d'usages religieux, de rites remontant au passé le plus lointain, toutes ont été, à un moment donné, semblables aux religions des peuples sauvages que nous pouvons observer.

« La religion de l'Arabie avant Mahomet est un animisme polythéiste qui évolue vers le monothéisme sans effacer ses étapes antérieures (1). »

« A l'époque du mammouth et du renne, quinze ou vingt mille ans avant notre ère, la Gaule avait déjà des artistes qui, dans le Périgord et la région des Pyrénées, sculptaient et gravaient des figures d'animaux, les peignaient sur les parois de leurs cavernes habitées. Ces animaux ne sont pas quelconques : ils sont comestibles, ils sont désirables ; les fauves font défaut. Parfois on a figuré l'animal percé de flèches, en prévision d'une chasse heureuse, ou plutôt dans l'idée que la réalité se conformerait à l'image... Il est très probable que ces animaux étaient les totems des différents clans (2). » « Les cultes primitifs de la Gaule, comme ceux de tous les autres pays, étaient d'origine animiste et totémiste ; l'anthropomorphisme ne s'y est développé que tard (3). » Les tabous n'y étaient pas inconnus.

Ce qui est vrai des Gaulois l'est également des Germains et des Slaves.

Pareillement, des Grecs et des Romains d'autrefois. « Gardons-nous de juger la religion grecque, dans son ensemble, d'après les poètes et les phi-

(1) *Orpheus*, p. 235.

(2) *Ibid.*, p. 162-163.

(3) *Ibid.*, p. 166.

losophes des siècles littéraires. Elle n'a pas... débuté par l'anthropomorphisme, et si l'art et le rationalisme l'ont profondément pénétrée, elle a commencé par être une religion sans images et sans sourire, une vraie religion de primitifs. Lorsqu'on explore le fonds le plus ancien des religions grecques, à la lumière des survivances et des vieux rites, on est tout étonné de voir que ce fonds est identique à celui de toutes les religions, même les plus sauvages. Seulement, là où l'Australien s'arrête, le Grec n'a fait que passer. Les facteurs de la religion et de la mythologie sont, ici, comme ailleurs, l'animisme, le totémisme et la magie (1). » L'animisme italien ne diffère de celui des Grecs que « par l'absence de toute imagination... La Rome primitive eut des fétiches au lieu d'idoles. » Dans les « animaux d'augure » de l'époque classique et les « animaux des enseignes », il n'y a assurément « que des survivances du totémisme, mais il n'est pas possible d'en contester l'origine... Le mot latin *sacer* correspond exactement à *tabou*, car il signifie à la fois *sacré* et *impur*... Le vieux Caton, si hostile aux innovations, nous a laissé une foule de formules magiques dont l'agriculture et la médecine faisaient emploi et croyaient tirer profit (2). »

L'Inde, on le pense bien, ne fait pas exception. « Toutes les superstitions, écrit M. Reinach, ont régné et règnent en Inde », animisme, totémisme, magie. « Ce sont là des caractères communs à toutes les civilisations primitives. Mais il existe, en Inde, deux conceptions populaires, se ratta-

(1) *Orpheus*, p. 116-117.

(2) *Ibid.*, p. 142-147, *passim*.

chant l'une à l'autre par un lien logique, qu'on ne trouve aussi développées nulle part ailleurs. Ce sont celles de la *migration des âmes* et de l'*ascétisme libérateur*. » Encore faut-il noter que l'idée de la *migration des âmes*, qui répond à la métempsychose des Pythagoriciens grecs, est, « comme le totémisme », « le produit d'une exagération de l'instinct social » et de croyances animistes (1). Le bouddhisme n'a été que « l'avènement, dans l'histoire religieuse de l'Inde, de la croyance populaire à la transmigration » et « le groupe confus de sectes que l'on appelle l'*indouisme* marque celui du polythéisme et de la magie populaire, des croyances peu évoluées des indigènes, superficiellement convertis au brahmanisme (2) ». Les Iraniens, les Perses, qui sont de même origine que les Indous, ont également connu l'animisme, le totémisme, les tabous, la magie : tout cela est reconnaissable dans l'Avesta, où, pourtant, se manifestent des tendances morales et scientifiques.

Mêmes conceptions et mêmes pratiques chez les Syriens et les Phéniciens, chez les Babyloniens et les Assyriens ; enfin chez les Égyptiens, dont nous pouvons étudier les religions dans des textes et des monuments qui s'échelonnent sur une durée de quarante siècles.

Partout, la sauvagerie primitive se survit ou s'étale ! M. Reinach le croit fermement et il le dit avec une assurance qui souffre à peine la contradiction.

(1) *Orpheus*, p. 71-72.

(2) *Ibid.*, p. 87.

*
* *

Quand même cela serait, quand il serait vrai que toutes les religions, mortes ou vivantes — il est entendu que je laisse de côté, pour le moment, le judaïsme ou le christianisme, — ont passé par la phase de sauvagerie que l'on décrit, quand même nos sauvages actuels seraient d'authentiques spécimens de ce que tous ou presque tous les hommes ont été dans des temps très lointains, que s'ensuivrait-il ?

Les catholiques ne sont pas obligés de croire que la Révélation primitive s'est toujours maintenue intacte, « puisque, comme le remarque le P. Lagrange, l'Écriture qui nous l'enseigne ajoute qu'elle a été oblitérée (1) » et que les ancêtres directs des Hébreux eux-mêmes étaient polythéistes (2).

D'autre part, on n'a pas prouvé et jamais on ne prouvera que les sauvages actuels représentent les tout premiers hommes (3). Accordons, si l'on veut, qu'ils sont presque de tout point comparables aux hommes préhistoriques dont quelques traces nous sont parvenues ; mais cet homme préhistorique n'est pas nécessairement le premier

(1) LAGRANGE, *Études sur les religions sémitiques*, p. 1, Paris, 1903.

(2) Cf. Josué, XXIV, 2.

(3) M. George FOUCART, *De la méthode comparative dans l'histoire des religions*, Paris, 1909, ne voit dans les sauvages que des pseudo-primitifs, des peuples atrophiés ou dégénérés, des « avortons intellectuels ». De même, M. Marcel HÉBERT, *Revue d'histoire et de littérature religieuses*, 1910, p. 84, écrit à props des études de Mgr Le Roy et du P. Schmidt : « Il faut reconnaître... que les sauvages actuels ne nous renseignent que bien imparfaitement sur ce qui s'est passé aux origines mêmes de l'humanité. Il existe une telle distance entre l'idée élevée que les Négrilles se font de leur dieu et la place restreinte que ce dieu occupe dans leur vie, qu'il est difficile de ne pas voir là (comme en Australie) un cas d'évolution régressive. Avouons donc que ces « primitifs » ne sont que *relative-ment* primitifs (p. 382). »

père de l'humanité, l'homme tel que Dieu l'a créé, tel que Dieu l'a instruit et formé : il peut y avoir et nous savons, nous, qu'il y a loin, très loin, de l'un à l'autre.

Dira-t-on que ces sauvages et ces préhistoriques n'ont rien d'humain, rien de raisonnable, rien de moral, et que leur religion n'a pas gardé la croyance en Dieu absolument nécessaire à l'homme pour être sauvé ? On se tromperait ; car enfin, même dans l'animisme et le tabou, il y a quelque chose de Dieu, du Dieu vivant et Providence, et quelque chose de l'obligation morale et du devoir. Les sauvages ne sont pas des bêtes, et Dieu, le Père commun de la grande famille humaine, dispose, en dehors des voies ordinaires, de mille moyens de salut : soyons sûrs que, voulant sauver tous les hommes, il les a abondamment utilisés.

J'ai dit que jusque dans l'animisme et le tabou il se rencontrait quelque élément de la vraie religion et de la vraie morale.

L'animiste ne croit-il pas que, derrière les phénomènes sensibles, il est en dernier lieu quelque force invisible, distincte du monde matériel et lui donnant la forme, l'existence et l'activité, force spirituelle, intelligente, avec laquelle l'homme est en relation de société (1) ? N'est-ce pas le vrai Dieu que l'animiste atteint ainsi, de quelque manière, même sans pouvoir le nommer ni le concevoir distinctement et explicitement ? — Du reste, nous établirons tout à l'heure que le vrai Dieu, le Dieu unique n'est pas aussi étranger à la

(1) Cf. Mgr LE ROY, *La religion des primitifs*, Paris, 1909, p. 35.

claire conscience des sauvages qu'on veut bien l'affirmer.

Est-il certain, au surplus, que l'animisme s'étende à toutes choses, comme on se plaît à le dire? Tous les sauvages croient aux esprits, ils en voient ou en supposent là même où il n'y en a pas; mais croient-ils vraiment que tout est animé, même ce qu'ils n'ont jamais vu remuer ou se mouvoir spontanément? Croire qu'un rocher ou qu'un caillou peut, le cas échéant, devenir l'habitat momentané ou le moyen d'action temporaire d'un esprit, est-ce bien de l'animisme? Est-il prouvé que les enfants croient sérieusement que tout est vivant, conscient, autour d'eux? Ne seraient-ils pas très surpris de voir leur poupée ou leur fusil se mettre en mouvement d'eux-mêmes et leur tenir conversation? « Partout où il y a mouvement, écrivait Benjamin Constant, le sauvage croit qu'il y a vie : la pierre qui roule, lui semble ou le fuir ou le poursuivre... De même, partout où il y a vie, il suppose une action ou une intention qui le concerne... Le sauvage raisonne comme l'enfant (1). »

« Partout où il y a mouvement, » un mouvement dont il ne voit pas la cause, soit; mais il n'y a pas mouvement partout, et certains mouvements sont dus à des causes visibles. — En définitive, l'animisme, tel qu'on nous le présente, pourrait bien n'être qu'un rêve...

N'est-il point vrai aussi que le tabou n'est pas uniquement ce que M. Reinach prétend? Les règles de vie de l'humanité ont d'abord été inspi-

(1) BENJAMIN CONSTANT, *De la Religion*, t. I, p. 155-156, Paris, 1826.

rées par des motifs religieux plutôt que rationnels — la religion était tout pour les hommes primitifs ; mais il n'en résulte pas qu'il n'y faille voir que superstitions et folles terreurs.

La notion de tabou, d'impureté, de *choses à fuir*, et la notion de sainteté, de sacré, c'est-à-dire de *choses à respecter*, qui constituent les deux pôles de la religion, ont un aspect commun : la crainte de pouvoirs surnaturels, mais ce sont cependant deux notions tout à fait hétérogènes. On évite l'impureté dans l'intérêt de sa conservation personnelle ou de son groupe, on évite le sacré plutôt par respect pour le caractère auguste du divin. Dans le premier cas on est mû par la peur ; dans le second, lors même qu'un châtement serait redouté, on le considérerait encore comme juste et légitime, car il se présenterait comme la profanation d'une chose qui méritait toute sorte d'égards. « Il ne faut point offenser le divin puisqu'il est par définition plus grand et plus puissant que nous. Or il est partout, on risque de le rencontrer partout, et à l'aborder imprudemment on risque de lui déplaire... En avançant partout où il porte ses pas, l'homme aperçoit des objets beaux et utiles qu'il n'a point créés et qui ne sont point sous sa dépendance ; ils sont donc sous la dépendance d'un Autre. Ce sont les eaux qui fécondent, les arbres qui portent des fruits... Comment se servir de tout cela, en prendre possession sans heurter l'Inconnu, qui veille sans doute avec jalousie sur son domaine?... Il est impossible que cette conclusion pratique ne soit pas primitive. C'est l'idée propre de la sainteté ayant son origine dans la crainte du divin considéré comme le maître présent partout (1). »

Mgr Le Roy rapporte que les Nègres n'osent toucher aux animaux tués à la chasse, aux fruits qui poussent dans les forêts, sans en avoir offert une partie au Maître

(1) LAGRANGE, *op. cit.*, p. 154 sq.

de la nature. Sans doute c'est surtout la crainte des châtiments de Nzambi qui les arrête, mais ne perçoit-on pas aussi le sentiment qu'ils seraient mérités, parce qu'il convient de respecter le souverain domaine de l'Auteur des choses? Chez les Ba-vili du Congo, le meurtre, le vol, l'adultère, le faux témoignage sont mis au nombre des péchés que Dieu punit par la sécheresse et la stérilité. Ce n'est donc pas seulement la terreur qui mène le sauvage, mais aussi le sentiment d'un *ordre de choses qui mérite d'être respecté*, et dont son Dieu sait se montrer le vengeur et le justicier. Le Noir, paraît-il, est très sensible à une injustice, mais il ne se révolte pas contre une punition méritée. Il n'est pas impossible que le tabou des relations conjugales durant la grossesse soit en principe motivé par le souci de respecter la vie du petit être que la mère porte dans son sein. Les ordalies, ou épreuves par les poisons, par exemple, pour découvrir les coupables, témoignent aussi d'une certaine confiance dans la justice des esprits, puisqu'on espère que les breuvages, chargés en leur nom de pouvoirs magiques terribles, réserveront leurs effets mortels pour les criminels : ces esprits apparaissent donc ici comme les gardiens du droit et de la morale et non seulement comme des puissances à redouter ou à flatter.

M. S. Reinach estime que le tabou du sang, l'interdit de tuer le compagnon de clan, fut d'abord motivé uniquement par la crainte, vraisemblablement de l'esprit du mort chassé avec violence de son corps. N'est-ce pas une interprétation visiblement trop étroite? Il y a ici autre chose que l'appréhension d'une vengeance possible, il y a la sympathie et la pitié, il y a même, entrevu, le sentiment de la justice et du droit. Si abjecte que, pour le besoin de la thèse rationaliste, on suppose l'humanité primitive, ne serait-il pas monstrueux de se figurer que les mères respectèrent la vie de leurs enfants uniquement par je ne sais quelle superstitieuse épouvante? L'homme devait aimer son compagnon de clan, qui venait de mên-

mes ancêtres, dont il avait partagé les joies et les dangers, dont il avait reçu en diverses occurrences secours et protection. Le tuer, n'aurait-ce pas été faire violence à son cœur, à ses souvenirs communs ? Hors les cas de jalousie ou de colère, il devait éprouver une vive répugnance pour le meurtre. Comment le Primitif n'aurait-il pas senti, si confusément qu'on voudra, que priver de la vie son compagnon, c'était lui ravir le bien le plus cher au monde, porter atteinte à un droit primordial ? Il serait arbitraire de ne voir dans le tabou du sang que la crainte pure et simple d'une vengeance possible.

N'impliquerait-elle pas plutôt la reconnaissance, à demi avouée, du droit de l'esprit du défunt à se venger et, corrélativement, de son droit de vivre ?

Si haut que remonte l'histoire, nous trouvons l'humanité en possession de règles qui indiquent un certain sentiment de l'ordre et de la valeur des choses ; il existe entre les êtres une hiérarchie de mérite et d'excellence. L'homme admire la force, la puissance, le courage, la sagesse, la beauté, l'honneur comme des biens en soi ; il chérit ses enfants, il aime ses camarades habituels. L'idée d'une certaine proportion entre la valeur de l'individu et ses droits apparaît : c'est déjà le germe du véritable sentiment de la justice (1).

Pascal n'avait pas tort, lorsque, parlant des applications de la morale, il a écrit le mot bien connu : « Vérité en deçà des Pyrénées, erreur au delà ! » Mais ces variations, ces contradictions même, n'empêchent pas le sentiment de l'obligation morale d'être universel. C'est que le sentiment du devoir peut être très aveugle en même temps que très fort, l'obligation morale très mal entendue en même temps que vivement sentie. On peut

(1) A. BROS et O. HABERT, « Chronique d'histoire des religions », dans la *Revue du Clergé français* 15 juin 1909, t. LVIII, p. 724-726.

fort bien avoir la raison et se tromper en raisonnant.

Il se pourrait que M. Reinach fût un peu myope ou même borgne, qu'il n'ait point vu tout ce qui est ou que ce qui est vraiment il l'ait mal vu. Son animisme et ses tabous ne sont pas, selon toute vraisemblance, absolument conformes à la réalité. N'est-ce pas le cas encore pour ses totems ?

Il a bien l'air de croire que le totémisme est universel, lui aussi, chez les sauvages actuels. Or, rien n'est moins prouvé : ainsi, il n'est pas sûr que les Esquimaux le connaissent. Quant à son existence chez tous les peuples anciens, elle est pour le moins fort problématique. Au jugement de presque tous les historiens des religions, les métamorphoses, les mythes et les légendes qu'on invoque et dont on sait trop « ingénieusement » tirer parti, peuvent recevoir une interprétation différente ; de même, la croyance à la migration des âmes ou à la métempsychose ; de même, les animaux d'augure et les animaux d'enseignes.

Voici, par exemple, la légende d'Actéon. « Actéon, écrit M. Reinach, est un grand cerf sacrifié par des femmes, qui se disent la grande biche et les petites biches ; on en fit le chasseur imprudent qui, pour avoir aperçu Artémis au bain, est transformé en cerf par la déesse et dévoré par ses chiens. Les chiens sont un *euphémisme* ; dans la légende primitive, ce sont les fidèles du cerf sacré qui le déchirent et le mangent à belles dents (1). » Admettons, puisqu'on y tient, qu'Actéon soit bien, en effet, à l'origine un animal sacrifié, comme

(1) *Orpheus*, p. 123-124.

Penthée, comme Dionysos Zagreus et beaucoup d'autres. Qu'en résulte-t-il ?

Conclure de là à d'anciens totems — nous citons encore MM. Bros et Habert — a paru très aventureux, dans l'état présent des études, à des spécialistes comme MM. Van Gennep, Hubert et Mauss (1). Ces auteurs estiment avec raison, semble-t-il, que la conception du totémisme de M. S. Reinach est beaucoup trop élastique. Ne trouve-t-il pas en effet que les enfants « sont totémistes sans le savoir » parce qu'ils se complaisent aux fables où les animaux jouent un rôle humain ? ce qui est de l'anthropomorphisme et non du totémisme. D'après les ethnographes, au contraire, le totémisme serait une espèce très particulière du culte animalistique. Il impliquerait : 1° croyance à la parenté d'un clan, ou groupe de familles à souche commune, avec une espèce animale ou végétale ; 2° des rites corrélatifs d'agrégation au groupe totémique à un âge déterminé, des interdictions alimentaires au moins à l'état ordinaire et l'exogamie ou la défense d'épouser un membre du clan. Or l'auteur d'*Orpheus*, malgré un grand déploiement d'érudition, n'a pas établi que les fidèles des divers dieux-animaux sacrifiés fissent partie de cette famille agrandie qu'on appelle le *clan*, ni qu'ils fussent en conséquence sujets à des réglementations matrimoniales. MM. Hubert et Mauss interprètent donc autrement les immolations d'animaux sacrés (2).

« Je pourrais, écrit M. Reinach après avoir parlé d'Actéon, d'Orphée, de Penthée, de Zagreus, d'Hippolyte, de Phaéthon, de Prométhée, je pourrais multiplier ces exemples ; ceux que j'ai cités suffisent à indiquer la méthode, qui s'applique, dans bien des cas, avec une surprise

(1) Cf. *Revue du Clergé français*, 1^{er} avril 1909, t. LVIII, p. 78.

(2) A. BROS et O. HABERT, *loc. cit.*, p. 727-728.

nante facilité (1) ». Cette trop « surprenante facilité » prouve-t-elle autre chose que l' « ingéniosité » hardie de l'auteur d'*Orpheus*, que rien n'arrête et qui toujours sait imaginer le moyen bon ou mauvais, de se tirer d'affaire ?

Peut-être M. Reinach serait-il sage, sinon de remiser tout à fait son « dada », du moins de le monter un peu plus rarement. Ce « dada », j'en demande pardon à son cavalier, me rappelle, je ne sais trop pourquoi, la Rossinante de don Quichotte...

A lire *Orpheus*, enfin, on croirait que le vrai Dieu est absolument inconnu des sauvages actuels, de tous ou presque tous, comme il aurait été inconnu, du reste, des anciens Égyptiens, des anciens Grecs et Romains, etc. Encore une fois, est-ce bien sûr ? « La religion des Africains méridionaux, écrit M. Reinach, paraît fort pauvre, faute peut-être d'avoir été assez étudiée (2) ». Que cette réserve est sage ! On voudrait la rencontrer plus souvent chez l'auteur d'*Orpheus*... « Faute peut-être d'avoir été assez étudiée. » N'en peut-on dire autant de beaucoup d'autres religions ? Mgr Le Roy, qui a vécu pendant vingt ans au milieu des Négrilles et des Bantous, n'hésite pas à reprocher aux historiens des religions leur manque de compétence en ce qui concerne les « primitifs » qu'il a observés. Pour lui, tout en reconnaissant que leur culte va plutôt aux esprits et aux mânes, à ceux surtout qu'on redoute, il affirme bien haut qu'ils connaissent et adorent un Dieu suprême, le Dieu unique, créateur ou

(1) *Orpheus*, p. 126.

(2) *Ibid.*, p. 226.

organisateur du monde, maître souverain, providence, un Dieu vraiment moral. On peut, sans doute, se demander si les croyances de beaucoup de ces peuplades sont originelles ou si elles n'ont pas été plus ou moins pénétrées d'influences chrétiennes et sémitiques; on peut encore se demander si, toujours, l'action des esprits et des mânes est entièrement subordonnée à la volonté du Dieu souverain : il n'en reste pas moins qu'un certain monothéisme n'est pas étranger à ces pauvres nègres de l'Afrique, — et c'est ce dont, à lire M. Reinach, on ne se douterait en aucune façon. A le lire, on croirait que toute leur religion se réduit à l'animisme fétichiste et au totémisme, aux tabous et à la magie. C'est incomplet et c'est faux.

Mgr Le Roy, qui accuse d'incompétence la plupart des historiens des religions, leur reproche également leur partialité. Ils ont une thèse, l'évolutionnisme athée, à prouver : coûte que coûte, il faut paraître le prouver, dût-on, pour cela, « solliciter les textes » et sacrifier les faits embarrassants. Un savant, dont l'autorité est difficilement contestable, A. Lang, écrivait : « Pendant que l'anthropologie fixait obstinément ses regards sur des totems, des momies vénérées, des esprits adorés et des fétiches soigneusement conservés, elle n'a nulle part, que l'on sache, fait des recherches sur les idées religieuses plus élevées et plus pures des sauvages. On a passé par-dessus, avec un mot qui les attribuait à la crédulité des missionnaires ou à des influences chrétiennes (1). » Il écrivait encore :

(1) A. LANG, *The making of Religion*, p. 256 (cité dans Mgr Le Roy, *op. cit.*, p. 25).

« Pourquoi M. Frazer ne cite-t-il et ne réfute-t-il pas les rapports de témoins si funestes à sa théorie, pendant qu'il les utilise pour d'autres endroits? Je ne puis pas comprendre cette méthode. Quand un historien a une théorie, il cherche aussi les faits qui pourraient lui être contraires; le chimiste et le biologiste, de même, ne manquent pas de mentionner les cas défavorables à leur système. » Et A. Lang disait fort honnêtement : « Avant tout, notre science doit être scientifique. Elle ne saurait fermer les yeux devant les faits, uniquement parce que les faits ne cadrent pas avec ses hypothèses sur la nature des choses ou de la religion : elle doit faire valoir aussi bien les faits qui vont à l'appui des théories, que ceux qui les contredisent. Et non seulement il ne lui est pas permis de fermer les yeux devant cette évidence, mais elle doit la rechercher avec soin, elle doit aller en quête de ce que Bacon appelle les *instanciæ contradictoriæ* : car, s'il y en a, la théorie qui n'en tient pas compte, est vaine (1). »

Quand donc, en histoire des religions comme ailleurs, tous apporteront-ils la conscience, l'honnêteté dont parle Lang? Moins de théories, s'il vous plaît; avant tout, des faits bien observés et tous les faits observés. Une théorie qui ne repose pas sur les faits, est vaine ou, tout au moins, purement hypothétique; une théorie qui exclut les faits qui la gênent ou la contredisent et ne tient compte que d'une partie de la réalité, est fausse.

(1) A. LANG, *Magic and Religion*, p. 4, 56-57 (cité dans Mgr LE ROY, *op. cit.*, p. 25-26).

Vaines, fausses : n'est-ce pas ainsi que doivent nous apparaître la plupart des idées de M. Reinach en ce qui concerne les religions non chrétiennes et le fond de sauvagerie primitive qui se retrouverait en toutes ?

Vaines, fausses : nous allons voir que ces mêmes qualificatifs conviennent aux affirmations d'*Orpheus* sur le judaïsme et le christianisme.

CHAPITRE III

Judaïsme et Christianisme.

La première question que se pose l'historien d'Israël et du christianisme est celle-ci : Qu'en savons-nous au juste ? ou plutôt : Qu'en pouvons-nous savoir ? — Il s'agit, bien entendu, du judaïsme antérieur à Jésus-Christ et des origines chrétiennes.

Cette question préalable, fondamentale, l'auteur d'*Orpheus* l'examine assez longuement dans les chapitres VII et VIII. Ce qu'il en dit est-il fondé ?

Naturellement, M. Salomon Reinach ne croit pas à l'inspiration de la Bible. Il cite, à ce propos, le mot récent de M. Loisy : « Si Dieu lui-même a écrit la Bible, il faudrait le supposer menteur ou ignorant (1) », et il se moque des *concordistes* (2) : « La science indépendante n'oppose

(1) Alfred Loisy, *Simplex reflexions sur le décret du Saint-Officio « Lamentabili sane exitu » et sur l'encyclique « Pascendi dominici gregis »*, p. 228. Ceffonds, 1908.

(2) On appelle ici *concordistes* les savants chrétiens qui cherchent à montrer l'accord de la Bible avec les diverses sciences.

plus au concordisme que le dédain (1). » Qu'un certain concordisme, celui de l'abbé Moigno par exemple, ne soit pas acceptable, d'accord ; que la Bible, ne soit pas, à notre point de vue, parfaite de tout point et qu'un réel progrès de l'idée de Dieu y soit reconnaissable, soit encore ! Mais, s'ensuit-il qu'il y ait des erreurs, des contradictions, des absurdités dans ce que l'auteur sacré a voulu proprement enseigner ? Atténue-t-on les textes ou use-t-on de sophismes et de subterfuges pour penser que la Bible, selon le mot bien connu, ne nous apprend pas comment va le ciel, mais comment on va au ciel ; pour prétendre, avec bon nombre de savants catholiques, que Dieu n'a pas voulu révéler du premier coup la pleine vérité, même en matière religieuse, et qu'il a, quand la chose pouvait se faire sans inconvénient, parlé aux hommes le langage de leur temps ?

Ailleurs, on croit trouver, dans les ressemblances entre le Code d'Hammurabi et le code mosaïque (2) ou dans la seule découverte des documents élohiste et jahvéiste de la Genèse (3), de nouvelles raisons d'écarter la théorie de l'inspiration. Comme si tout cela n'était pas conciliable ! On prouve simplement, en parlant de la sorte, qu'on ignore l'enseignement de l'Église sur ces matières.

M. Reinach qui nie l'autorité divine de la Bible, restreint singulièrement son autorité humaine. Il se garde bien de tomber dans les excès « absurdes » (4) de quelques critiques d'extrême-gauche ;

(1) *Orpheus*, p. 253, 254. Cf. p. 575, 579.

(2) *Ibid.*, p. 49.

(3) *Ibid.*, p. 256-257.

(4) *Ibid.*, p. 275.

mais, dans l'ensemble, il admet les conclusions accréditées auprès de la plupart des exégètes indépendants, qu'il s'agisse de l'Hexateuque (1), d'Isaïe ou des Évangiles. L'origine mosaïque du Pentateuque est rejetée par « les savants sérieux (2) » depuis le ^{xvii}e siècle. « Le *second Isaïe* parle aux Juifs exilés en Babylonie ; Jérusalem et les autres villes sont en ruines ; mais le prophète annonce l'arrivée de Cyrus, qui prendra Babylone et délivrera les Juifs. Comme on ne peut voir là qu'une prophétie après l'événement, le second Isaïe ne peut être antérieur à 538 (3). » « Aucun Évangile n'est l'œuvre d'un témoin oculaire ; il suffit de les lire pour s'en convaincre (4). »

De fait, la composition et l'origine des Livres saints soulèvent d'assez gros problèmes, où la critique a son mot à dire. Mais le dernier mot n'est pas dit encore, et l'on conçoit fort bien que, aussi longtemps que ces questions obscures, complexes, ne seront pas tirées au clair, l'Église se tienne sur la réserve et demande à ses fils de garder les vieilles positions de l'apologétique ou de la science chrétienne. Il est facile à M. Reinach de plaisanter sur les décisions de la Commission biblique (5). Il nous serait facile, à nous, de mettre à nu la faiblesse des prétendues démonstrations de la critique rationaliste. Mais il vaut mieux faire crédit aux chercheurs et encourager leurs efforts. Qu'ils cherchent donc, qu'ils dissipent les

(1) L'Hexateuque, c'est-à-dire le Pentateuque (Genèse, Exode, Nombres, Lévitique, Deutéronome) et Josué.

(2) *Orpheus*, p. 253.

(3) *Ibid.*, p. 287.

(4) *Ibid.*, p. 318.

(5) Qu'il lise sans parti pris les articles de M. LESÈTRE, « La Commission biblique », dans la *Revue du Clergé français*, 15 décembre 1909, t. LX, p. 641 sq., et 1^{er} février 1910, t. LXI, p. 257 sq.

obscurités, qu'ils imaginent des théories fondées sur les faits, explicatives de tous les faits : nous sommes prêts à accueillir avec sympathie, avec reconnaissance, leurs conclusions. Très certainement, quelle que soit la vérité sur la composition et l'origine du Pentateuque, d'Isaïe, des Évangiles, cette vérité ne contredira pas la vérité du catholicisme. La valeur historique des Livres saints — considérés dans leur ensemble — ne dépend pas, en effet, de ces curieux et intéressants problèmes de critique littéraire. Quoi qu'il en soit de l'interprétation à donner à certains documents, l'autorité humaine de la Bible est assez grande, assez solidement garantie pour qu'on puisse fonder sur elle l'apologétique traditionnelle ; pour qu'on puisse prouver par elle la valeur éternelle des arguments de la prophétie et du miracle, l'institution formelle de l'Église par le Christ, la révélation divine des dogmes chrétiens, l'institution divine des sacrements (1).

Seulement, il ne faudrait pas qu'on nous présentât comme un argument décisif l'impossibilité du miracle. Nous croyons en un Dieu personnel, un Dieu libre et providence, et nous ne trouvons pas qu'il répugne à la saine raison d'admettre que ce Dieu, pour des motifs inspirés par sa sagesse ou par sa bonté infinies, intervienne en ce monde qui est son œuvre et qui lui reste soumis. On peut affirmer la possibilité du miracle et ne nier aucunement les lois de la nature : il suffit que ces lois

(1) Voir, dans la *Revue du Clergé français*, la série des articles écrits, en réponse au défi de M. Loisy, sur « la vérité du catholicisme », 1^{er} octobre, 1^{er} novembre, 1^{er} décembre 1908, 1^{er} janvier, 1^{er} février, 1^{er} et 15 mars 1909. Cf. J. BRICOUT, *La vérité du catholicisme*, Paris, Bloud, 1910, ch. vi, « Le catholicisme et l'histoire. »

ne créent pas un *fatum*, un destin supérieur à Dieu lui-même. Que M. Reinach n'espère donc pas nous convaincre par des phrases de ce genre : « Comme on ne peut voir là qu'une prophétie après l'événement (1)... » ; — « Toute histoire, à ses débuts, se pare de légendes ; celle du christianisme ne fait pas exception. Les Églises veulent que les légendes du christianisme naissant soient de l'histoire pure ; ce serait le plus surprenant des miracles (2) » ; — « Aucun Évangile n'est l'œuvre d'un témoin oculaire ; il suffit de les lire pour s'en convaincre (3) », tant, sans doute, ils renferment de miracles ; — « L'idée que ces frères et sœurs [de Jésus] étaient des cousins, ou des enfants d'un premier mariage de Joseph, est une subtilité de théologiens (4) », etc. Renan, qui admit cette idée, était-il, lui aussi, un « théologien » ? Aussi bien que M. Reinach, nous avons lu les Évangiles, et nous n'y avons pas vu, à la simple lecture, que sûrement aucun n'était « l'œuvre d'un témoin oculaire » — tout au contraire. Qu'à l'origine du christianisme il y ait « le plus surprenant des miracles », c'est bien notre pensée, il ne s'ensuit point nécessairement que ce miracle n'ait pas eu lieu. Si la fameuse prophétie sur Cyrus est du prophète Isaïe, nous l'accepterons comme telle : il n'est pas impossible, selon nous, qu'il y ait de véritables prophéties, des prophéties *avant* les événements.

Le miracle ne nous fait pas peur au point de nous empêcher de voir ce qui est. Après tout,

(1) *Orpheus*, p. 287.

(2) *Ibid.*, p. 315.

(3) *Ibid.*, p. 318.

(4) *Ibid.*, p. 329.

quoi qu'il en soit de certains faits extraordinaires racontés dans la Bible ou ailleurs, le grand fait de la vraie religion se développant d'une façon si normale depuis les origines d'Israël et du monde jusqu'à nos jours ne constitue-t-il pas le plus étonnant des miracles ? M. Reinach connaît-il ailleurs quelque chose de comparable ? et la meilleure explication n'en reste-t-elle pas l'explication traditionnelle par l'intervention répétée de Dieu ? Qu'il y ait donc des miracles dans la Bible, nous n'en sommes pas surpris ; en tout cas, le caractère miraculeux d'un livre ou d'un fragment de livre ne suffit pas à en prouver le caractère légendaire.

Les Évangiles, étudiés ainsi sans parti pris contre le miracle, ne laissent pas au critique l'impression de néant, de vide historique, que nous dit l'auteur d'*Orpheus* (1).

Il écrit : « Les Évangiles... sont des documents inutilisables pour l'histoire de la vie réelle de Jésus (2). » « On ne fait pas de l'histoire vraie avec des mythes, pas plus que du pain avec le pollen des fleurs. Le Jésus historique est proprement insaisissable, ce qui ne veut pas dire qu'il n'ait pas existé, mais simplement que nous ne pouvons rien affirmer à son sujet (3). » Nous ne savons même pas comment il est mort. Il faut citer ici M. Reinach, ne fût-ce que pour donner au lecteur une idée de la façon, singulièrement cavalière, dont il traite ces graves sujets :

Savait-on du moins comment Jésus était mort ? Les

(1) On le verra, une fois de plus, par le savant ouvrage que Mgr Batiffol va publier sur *Orpheus et l'Évangile*.

(2) *Orpheus*, p. 328.

(3) *Ibid.*, p. 332. Cf. p. 577 : « Le Christ tel qu'il a pu exister et enseigner nous est inaccessible. »

récits du jugement et de la passion de Jésus dans les Évangiles inspirent d'abord confiance par leur précision ; mais cette impression ne résiste pas à l'examen. D'abord, ces récits sont tendancieux ; ils cherchent à disculper Pilate et à charger les Juifs, ce qui se comprend à une époque où l'Église, tournant le dos à la Synagogue, faisait appel aux païens, mais ne peut répondre à la vérité historique. Le Pilate des Évangiles, qui se laisse conduire par la foule, lui donne le choix entre deux condamnés, Barabas et Jésus, se lave les mains du sang qu'il va faire verser, etc., est un personnage romanesque qui n'a rien du vrai Pilate, du gouverneur « à la russe » que Josèphe nous a fait connaître avec précision. En second lieu la date de la mort de Jésus, veille de Pâque ou jour de Pâque, est inadmissible ; cette fixation avait pour but évident de rappeler le sacrifice expiatoire de l'agneau pascal. Enfin et surtout, les circonstances de la passion ressemblent, d'une manière tout à fait suspecte, à des rites usités fort antérieurement dans certaines fêtes. A celle dite des *Sacaea*, en Babylonie et en Perse, on promenait en triomphe un condamné habillé en roi ; à la fin de la fête, il était dépouillé de ses beaux vêtements, flagellé, pendu ou crucifié. Nous savons par Philon que la populace d'Alexandrie qualifiait de *Karabas* un de ces rois improvisés, qu'on accablait d'honneurs dérisoires pour le maltraiter ensuite. Mais *Karabas* n'a de sens ni en araméen, ni en grec : il faut restituer *Barabas*, qui signifie, en araméen, « le fils du père ». Dans les Évangiles, nous voyons Jésus qualifié de roi des juifs, coiffé d'une couronne, vêtu d'un manteau d'écarlate ; on lui met à la main un roseau en guise de sceptre (Mt., xxvii, 26-31) ; on le traite donc exactement comme un *Barabas*. Mais alors que signifie l'histoire du séditieux Barabas, du choix laissé à la populace entre Barabas et Jésus ? Il se trouve, par surcroît, qu'Origène, vers 250, lisait, dans un très ancien manuscrit de l'Évangile de Matthieu, que Barabas s'appelait *Jésus Barabas*. Il résulte de ces rapprochements que Jésus aurait été mis à mort, non de préférence à Barabas,

mais *en qualité* de Barabas. Les évangélistes n'ont compris ni la cérémonie qu'ils racontaient, ni la nature des honneurs dérisoires rendus à Jésus ; ils ont converti en mythe ce qui devait être un rite. S'il y a, sous leurs récits, un fait historique, il y est si bien enveloppé de légendes, qu'il est devenu impossible de l'en dégager (1).

Risum teneatis, amici ! Amis lecteurs, gardons notre sérieux, quand même... Les arguments invoqués par M. Reinach sont-ils si décisifs ? D'abord, écrit-on, les récits sont tendancieux : on le dit, mais qu'est-ce qui prouve que les choses ne se sont point passées ainsi ? Eût-il été le gouverneur « à la russe » que l'on prétend, Pilate pourrait fort bien avoir été également le juge dépeint par les évangélistes : les contradictions — si contradictions il y a — que l'on aperçoit entre l'un et l'autre sont-elles inconciliables dans la vie d'un homme, et connaît-on suffisamment le procureur romain pour les déclarer telles ? Il est vrai que M. Reinach est un psychologue avisé ; que, pour lui, non seulement la psychologie des sauvages et celle des enfants, mais même celle des animaux supérieurs n'ont plus guère de secret. Je ne crois tout de même pas que l'âme de Pilate lui soit transparente comme le cristal. En second lieu, ce que M. Reinach écrit sur la date de la mort de Jésus n'est qu'une simple affirmation ou négation dénuée de preuves : M. Loisy et d'autres ont pu prétendre que « cette fixation avait pour but... de rappeler le sacrifice expiatoire de l'agneau pascal » ; mais ils n'ont pas justifié leur sentiment, et l'on ne voit point, par ailleurs,

(1) *Orpheus*, p. 337-338.

pourquoi Jésus n'aurait pu mourir la veille de Pâque ou le jour de Pâque. Enfin et surtout, les rapprochements auxquels M. Reinach se livre au sujet de Karabas-Barabas, quelque « ingénieux » qu'il les suppose, ne sont-ils pas manifestement fantaisistes, et est-il croyable que les évangélistes, si voisins des événements, aient commis la grossière méprise qu'on leur attribue ?

Mais il y a plus, ajoute M. Reinach. Dans le Psaume 22, le Juste persécuté dit que ses ennemis tirent au sort ses vêtements : ce détail a pris place dans l'histoire de la Passion, où il a été introduit pour « vérifier » la prophétie. Mais le Juste dit aussi : « Ils m'ont percé aux mains et aux pieds », c'est-à dire : « Ils m'ont mis en croix. » Si l'on ne veut pas user de deux poids et de deux mesures, il faut reconnaître que le verset du Psaume *peut* (1) être l'origine de la tradition qui fait crucifier Jésus. Que reste-t-il alors de toute l'histoire évangélique, depuis l'étable de Bethléem jusqu'au Golgotha (2) ?

Peut-être, en effet, si l'on admet que tel détail a pu être imaginé pour « vérifier » telle prophétie, faudra-t-il reconnaître que tel autre détail a pu l'être pareillement pour « vérifier » telle autre prophétie, — bien que cependant il y ait détail et détail et que celui-ci ne soit pas nécessairement comparable à celui-là. — Mais qu'est-ce donc qui prouve que les vêtements de Jésus n'ont réellement pas été tirés au sort ? Rien ne nous oblige à mettre un doigt dans l'engrenage (3).

M. Reinach conclut : « Si ces épîtres [les épîtres

(1) C'est M. Reinach qui souligne.

(2) *Orpheus*, p. 341.

(3) M. Loisy, *Revue historique*, novembre-décembre 1909, p. 308-313, écarte assez dédaigneusement l'une après l'autre les « petites raisons » de M. Reinach.

de saint Paul] n'existaient pas, ou si elles n'étaient pas de saint Paul, ce qui a été affirmé, mais non démontré, il n'y aurait aucun paradoxe à révoquer en doute la réalité de Jésus(1). » Comment donc ! Sans les épîtres de saint Paul, nous pourrions croire que le christianisme a pu, en plein siècle d'Auguste, se fonder sur une aussi vaste illusion ? En quelques années, une pareille légende aurait pu éclore, se développer et s'imposer, sans même que le moindre fait historique en ait été le germe ou l'occasion, sans même que Jésus de Nazareth ait jamais existé ? Une critique qui aboutit à d'aussi extravagantes énormités, se condamne et se détruit elle-même.

« Saint Thomas veut toucher les plaies de Jésus avant de croire à sa réalité et il est blâmé de n'avoir pas cru avant de sentir. La critique moderne s'inspire volontiers de saint Thomas(2). » J'en doute. Je trouve plutôt que nos critiques libres penseurs croient trop facilement... à leurs fantaisies.

Incrédules, les plus crédules ! aurait dit Pascal.

*
* *

Nous avons montré précédemment quelle place démesurée, presque exclusive, M. Reinach faisait aux esprits, aux tabous et aux totems dans les religions des sauvages actuels ou des peuples anciens. Il ne pouvait manquer de retrouver ses amis préférés dans le judaïsme et au sein même du christianisme.

« Le nom *Elohim*, écrit-il, est un pluriel...,

(1) *Orpheus*, p. 339.

(2) *Ibid.*, p. 338-339.

signifiant les dieux. Il suffit à prouver que les Hébreux furent, à l'origine, polythéistes (1). » A supposer — ce qui n'est pas — que ce seul nom suffit à prouver que les Hébreux furent polythéistes, il resterait à préciser de quelle « origine » l'on parle. Nous savons par la Bible elle-même que les ancêtres directs, immédiats, des Hébreux furent polythéistes : « Vos pères et Tharé, père d'Abraham et de Nachor... servaient d'autres dieux », dit Josué au peuple d'Israël (2). Mais ce qui fut à un moment donné, n'était pas nécessairement à l'origine des temps, et nous pouvons continuer de croire ce que la Bible nous raconte de la révélation primitive. « La prétention [du peuple d'Israël] d'avoir débuté par le monothéisme spiritualiste, ajoute M. Reinach, ne résiste pas à l'examen (3) » : voilà qui est catégorique, mais voilà qui n'est pas démontré. Que les Hébreux aient été enclins au polythéisme, comme leurs voisins ; qu'ils aient eu, eux aussi, des fétiches, de petites idoles portatives qu'ils auraient consultées dans la divination, la chose est très probable et même certaine. Il n'en résulte point que le monothéisme n'ait pas été seulement restauré, mais inventé par Abraham, ni, non plus, qu'après Abraham il ait jamais été comme submergé, anéanti, étouffé par les superstitions populaires.

M. Reinach est d'avis que « l'idée de tabou, commune à tous les primitifs, a laissé beaucoup de traces dans la Bible (4). » Tabou, le nom véritable de Dieu qui ne doit pas être prononcé ; tabou,

(1) *Orpheus*, p. 261.

(2) Josué, xxiv, 2.

(3) *Orpheus*, p. 263.

(4) *Ibid.*

l'arbre de la science du bien et du mal ; tabou, l'arche d'alliance ; tabou, le sabbat, etc. Que de tabous, en effet ! Mais sont-ils tous authentiques ? Quand cela serait, il n'y aurait peut-être pas à s'en effrayer. On n'en constaterait que mieux l'immense progrès religieux et moral qui s'est produit dans le peuple d'Israël. Mais cela est-il ? Dans ces interdictions, n'y a-t-il en réalité que vaines superstitions et folles terreurs ? Qu'y a-t-il de si déraisonnable dans l'épreuve imposée à Adam, dans le respect du nom de Dieu, de sa présence et du jour qui lui est consacré ? Aussi bien M. Reinach est-il contraint d'avouer que, dans la Bible, les idées morales se dégagent des tabous ; peut-être serait-il plus exact de dire tout simplement que les tabous dont on parle n'ont jamais été de vrais tabous. Que le lecteur en juge. « Le sabbat, écrit-on, est à l'origine un jour tabou, c'est-à-dire néfaste ; personne ne doit travailler ce jour-là, ni faire travailler son serviteur ou sa bête de somme, parce qu'ils risqueraient de se blesser ou de gâcher leur ouvrage. Mais, dans la Bible, cette notion grossière est en voie de transformation ; l'idée du jour de repos apparaît, avec celle de la bonté, de la pitié pour la fatigue d'autrui. Dans le Décalogue, on trouve, au milieu d'interdictions, ce précepte positif : « Honore ton père et ta mère, afin que tu vives longtemps. » (Ex., xx, 12.) C'est la forme modifiée et comme retournée d'un tabou avec menace de mort : « Si tu frappes ton père et ta mère, tu mourras. » Mais le tabou est devenu ainsi un commandement de moralité (1). » Conjectures, simples conjectures,

(1) *Orpheus*, p. 264.

vous dis-je : il n'y a pas, dans ce qu'on vient de lire, le moindre commencement de preuve que les deux préceptes du Décalogue signalés ici aient été primitivement des tabous.

« Aujourd'hui même, écrit M. Reinach, on sait que les prêtres catholiques ont souvent le devoir, en confession, de rassurer leurs fidèles contre des scrupules vains, héritage de tabous préhistoriques, dont l'ignorance est toujours prompte à s'embarrasser (1). » Pour M. Reinach, tous les « scrupules vains » de nos fidèles seraient-ils un « héritage de tabous préhistoriques » ? N'est-ce pas se moquer de nous que de voir ainsi des tabous partout, en tout ce que l'hygiène ou la morale sociale ne justifient pas ? L'athée, naturellement, ne peut voir que « scrupules vains » dans nos devoirs particuliers envers Dieu : mais c'est l'athée qui est déraisonnable de nier Dieu ; et non pas nous, de l'adorer et de lui témoigner notre respect.

Poursuivons. « Le totémisme n'a pas laissé moins de traces chez les Hébreux que les tabous. L'idée même de l'alliance d'Israël avec Jahveh est une de celles que l'on retrouve partout dans le totémisme, où un clan, une tribu font alliance avec une espèce animale ou végétale (2). » L'analogie est assez lointaine, et va-t-on réduire le totémisme à l'idée d'alliance avec quelque divinité (3) ? — « Les Hébreux s'abstiennent de tuer et de manger des animaux, comme le porc, dont les ancêtres (sangliers) avaient été les totems des

(1) *Orpheus*, p. 32.

(2) *Ibid.*, p. 267.

(3) « L'idée même de l'alliance d'Israël avec Jahveh » donnée comme une trace de totémisme : « C'est raide », se contente de remarquer le P. Lagrange, *Revue biblique*, 1910, p. 37.

leurs (1). » Où M. Reinach a-t-il vu cela ? Serait-il, lui aussi, antisémite et voudrait-il ridiculiser les Juifs ? Pourquoi, en réalité, le porc était-il interdit aux Hébreux ? Quand ce ne serait pas pour une raison d'hygiène, il n'en résulterait pas que cela doit être pour la raison indiquée : avouons humblement notre ignorance. — « Le culte du taureau et du serpent, chez les Hébreux, sont des survivances indubitables du totémisme (2). » Pour M. Reinach qui veut en voir partout, oui ; mais le culte des animaux ne doit pas être confondu avec le totémisme. — N'est-ce pas vraiment dépasser toutes les bornes que de découvrir des survivances du totémisme dans le « rôle joué par l'ânesse dans Zacharie (ix, 9), comme dans le récit de l'entrée de Jésus à Jérusalem », dans ce que les Évangiles nous racontent de la colombe descendant du ciel sur Jésus, dans l'usage (?) de « manger le poisson sacré », « forme primitive », assure-t-on, « du repas eucharistique » (3) ? — « Il est permis de penser, continue M. Reinach, que la communion, telle que l'a pratiquée et comprise tout le moyen âge, est une survivance de cette superstition infiniment ancienne qui consiste à se fortifier et à se sanctifier par la manducation d'un être divin. Si le christianisme primitif (4), avec ses pratiques de théophagie, a si rapidement conquis

(1) *Orpheus*, p. 267.

(2) *Ibid.*, p. 268.

(3) *Ibid.*, p. 25, 27, 28, 269.

(4) « Depuis qu'on sait à quel point la théophagie fait partie des rites plus ou moins secrets d'une foule de religions non chrétiennes, il devient difficile de nier que, dès l'époque de saint Paul et dans sa pensée, la Cène n'ait tendu à revêtir ce caractère. » (*Orpheus*, p. 421-422). Encore un pas et l'on reconnaîtra que notre dogme de la présence réelle remonte à Jésus lui-même. — Le totémisme a quelquefois du bon, n'est-il pas vrai ?

l'Europe, c'est que cette idée de la manducation du dieu n'était pas nouvelle et ne faisait que revêtir d'une forme moins grossière un des instincts religieux les plus profonds de l'humanité (1). » Sans doute, répliquerons-nous, la communion répond à « un des instincts religieux les plus profonds de l'humanité » : nous l'enseignons publiquement, et notre apologétique ne manque pas de s'en prévaloir ; mais qu'elle soit une survivance du totémisme, qui le croira ? Ne savons-nous pas positivement qu'il n'en est rien et que Jésus, qui l'a instituée, n'a nullement subi l'influence des vieilles superstitions ? Dire que nous sommes « totémistes sans le savoir (2) » est facile, mais le prouver est autre chose (3).

Arrivons à la magie. « Par réaction contre les peuples païens qui entouraient Israël et dont les pratiques le séduisaient sans cesse, le sacerdoce juif, dont l'Ancien Testament est l'œuvre, s'est montré hostile à toute magie, comme aussi à la croyance populaire en la survie des âmes, qui pouvait autoriser l'évocation des morts ou nécromancie. Cependant cette stratégie de l'animisme est si naturelle à l'homme, que la Bible en renferme encore de nombreux exemples. Moïse et Aaron sont des magiciens, qui rivalisent avec les magiciens de Pharaon (Ex., VII, 11-20)... La divination, qui est l'emploi de la magie pour découvrir la volonté des êtres spirituels, était pratiquée au moyen des *Urim* et des *Thummim*, sortes de dés

(1) *Orpheus*, p. 26-27.

(2) *Ibid.*, p. 269.

(3) On n'a peut-être pas eu tort de penser que M. Reinach ne tient si fort à son hypothèse du totémisme qu'à cause des « graves conséquences » qui lui paraissent en résulter pour le christianisme. Cf. Frédéric BOUVIER, *Recherches de science religieuse*, 1910, p. 83.

enfermés dans un coffret dit *éphod* (1). » Que la magie ait été en grande vogue dans toutes les religions anciennes et que le peuple juif, et plus tard les peuples chrétiens, y aient été comme naturellement portés, je ne songe pas à le mettre en doute. Mais les chefs autorisés de la religion juive et de la religion chrétienne ont-ils favorisé cette superstition ? Pour peu qu'on soit honnête et pourvu qu'on ne voie pas de la magie là où il n'y en a point, on sera bien forcé d'avouer qu'ils l'ont combattue au contraire. Qu'est-ce que la magie ? C'est l'art de dominer les esprits ambiants et de leur commander en maître. La religion supplie, la magie ordonne. Si cette définition est exacte — et elle est admise par M. Reinach — il en résulte que Moïse et Aaron n'ont pas été des magiciens, puisque les prodiges, opérés par eux, ne l'ont été qu'en vertu de l'aide, *religieusement* obtenue, de Iahweh. De même, l'Eglise n'entend point par ses sacrements forcer Dieu à agir malgré lui : les sacrements n'agissent qu'en vertu d'une promesse librement faite par Dieu et grâce au libre concours de Dieu lui-même. L'autorité souveraine de Dieu est sauve, et, par conséquent, toute trace de magie disparaît.

Le judaïsme et le christianisme ne ressemblent donc pas aux religions anciennes par la sauvagerie primitive qu'on y retrouverait. D'autres similitudes seraient-elles constatables ?

M. Salomon Reinach ne manque pas de relever certaines ressemblances. « Ne pas traiter les autres comme on ne voudrait pas l'être soi-même »,

(1) *Orpheus*, p. 269-270.

écrit-il, est un précepte que Confucius n'a pas eu besoin d'emprunter à nos Livres saints... « Paie le mal avec la justice et la bonté avec la bonté. » Ce précepte [de Laotsé] n'est pas emprunté non plus à nos saints Livres (1). » D'accord, mais qu'il y a loin de cette honnête morale à la morale, toute débordante d'amour, de l'Évangile, telle que la formule, entre cent autres, ce passage de saint Matthieu : « Vous avez appris qu'il a été dit : Tu aimeras ton prochain et tu haïras ton ennemi. Et moi je vous dis : Aimez vos ennemis, bénissez ceux qui vous maudissent, faites du bien à ceux qui vous haïssent, et priez pour ceux qui vous maltraitent et qui vous persécutent : afin que vous soyez les enfants de votre Père qui est dans les cieux ; car il fait lever son soleil sur les méchants et sur les bons, et descendre sa pluie sur les justes et sur les injustes. Si vous aimez ceux qui vous aiment, quelle récompense méritez-vous ? Les publicains n'en font-ils pas autant ? Et si vous ne saluez que vos frères, que faites-vous d'extraordinaire ? Les païens mêmes n'en font-ils pas autant ? Vous donc, soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait (2) ».

Nous savons, au surplus, que par certains côtés la vraie religion ressemble aux fausses. Il le faut bien, puisque toutes répondent foncièrement aux mêmes besoins, puisqu'elles ont même destination et même fonction. L'abbé de Broglie le remarquait très judicieusement : « Quelle que soit la cause qui ait produit une religion dans le monde, que cette cause soit naturelle, divine ou

(1) *Orpheus*, p. 219-220.

(2) *Matth.*, v, 43-48.

humaine, cette religion a nécessairement certains caractères et par là même ressemble à une autre religion, de même qu'un habit ressemble à un autre habit quel que soit le tailleur qui l'a fait (1). » Quand donc le christianisme se rapprocherait encore davantage du lamaïsme — cette « caricature du romanisme (2) », au dire de M. Reinach — ou du mazdéisme, ou du mithraïsme, ou de l'orphisme, ou du bouddhisme, nous n'en serions pas autrement surpris et embarrassés. Mais ces similitudes, en réalité, sont beaucoup moins importantes qu'on ne le prétend. M. Reinach parle de « la parenté intime (3) » des doctrines chrétienne et bouddhique : cette parenté n'existe que sur des points assez secondaires ; et quelles différences essentielles entre une religion qui, par exemple, croit à un Dieu incarné pour nous sauver et nous rendre éternellement heureux dans le ciel, et une autre religion où les dieux n'existent pas et où l'idéal est d'aboutir au *nirvâna*, au néant ou à quelque chose de bien approchant ! L'universalisme bouddhique ou mahométan ou manichéen est assez différent aussi de l'universalisme chrétien : les moyens employés ou les résultats obtenus sont tout autres. En définitive, le judaïsme et surtout le christianisme ne sont pas, par bien des côtés essentiels, comparables aux autres religions.

M. Reinach lui-même, dans le passage où il signale « la parenté intime » des doctrines chré-

(1) Abbé DE BROGLIE, *Problèmes et conclusions de l'histoire des religions*, p. 270, Paris, 2^e édition, 1886.

(2) *Orpheus*, p. 87.

(3) *Ibid.*, p. 85.

tienne et bouddhique, écrit ces lignes significatives : « L'analogie entre le bouddhisme et le christianisme a été remarquée de bonne heure et a donné lieu à des hypothèses aventureuses. En réalité, les ressemblances les plus précises portent sur des légendes apocryphes et tardives, comme celle de la naissance miraculeuse du Bouddha, du saint vieillard et des pèlerins venus de loin pour le saluer au berceau. Ces histoires sont probablement des emprunts postérieurs faits par le bouddhisme au christianisme (1). » On le voit, M. Reinach se garde bien de donner dans les extravagantes théories d'après lesquelles le christianisme ne serait qu'une copie du bouddhisme. Il est cependant trop enclin, lui aussi, à exagérer les emprunts faits aux vieilles religions par le judaïsme et le christianisme naissant.

Nous accordons volontiers que la Genèse « et le code dit mosaïque » (2) se sont parfois inspirés de traditions ou de documents babyloniens. N'est-il pas excessif toutefois d'écrire, que, « par l'intermédiaire de la Bible et par celui de la science grecque, nous sommes les héritiers de la religion babylonienne (3) » ? « Quand le terme [la mort] approche, dit-il ailleurs, le prêtre [mazdéen] fait réciter au moribond une confession de pénitence, il verse le *haôma* dans sa bouche et dans ses oreilles : c'est une véritable extrême-onction et peut-être la source même de ce rite chrétien. Après l'exposition du cadavre dans un lieu isolé, sur une sorte de tour, où il est dévoré par les

(1) *Orpheus*, p. 84.

(2) *Ibid.*, p. 49.

(3) *Ibid.*, p. 57.

oiseaux de proie, on célèbre pendant trois jours des fêtes funéraires pour faciliter le voyage de l'âme. Ces fêtes comprennent une offrande de pain sacré, qui est partagé entre les assistants. Pendant ce temps, Sraosha conduit l'âme et la protège contre les démons, lorsqu'elle est assez pure pour leur échapper ; la *pesée des âmes* a lieu ensuite sur une haute montagne ; celles qui sont légères franchissent le pont qui mène au Paradis ; les autres sont précipitées dans l'Enfer. Toutes ces conceptions sont tellement voisines de celles du judéo-christianisme que l'hypothèse d'une influence de la Perse sur la Palestine paraît s'imposer, mais, vu la rédaction tardive de l'Avesta, on peut, parfois, se demander de quel côté est l'emprunt (1). » Je ne trouve pas que ces conceptions soient tellement *voisines* et, par conséquent, qu'il soit nécessaire de parler de source ou d'emprunt (2). L'influence de l'hellénisme sur le judaïsme post-exilien et sur le christianisme primitif est également exagérée. D'après M. Reinach, la Trinité chrétienne « n'est pas une invention des chrétiens (3) » : M. Reinach voudrait-il nous indiquer à qui les chrétiens l'ont empruntée — je parle, bien entendu, de la vraie Trinité, telle que les chrétiens la conçoivent. Ce serait se moquer de nous, en effet, que de comparer le Dieu un et trois personnes distinctes, égales en toutes choses, aux « triades » babyloniennes ou autres. Les doctrines de l'expiation et de la substitution des victimes seraient, à entendre M. Reinach, « à la

(1) *Orpheus*, p. 98.

(2) Cf. LAGRANGE, *Revue biblique*, loc. cit., p. 135.

(3) *Orpheus*, p. 50. Cf. LAGRANGE, *ibid.*, p. 134.

fois païennes et juives » et appartiendraient « au vieux fonds des erreurs humaines (1). » De même, le christianisme et le mithraïsme auraient « pour source commune, en partie du moins, une ou plusieurs de ces vieilles religions asiatiques dont nous ne connaissons que les formes relativement modernes et qui avaient pour caractères essentiels le sacrifice du dieu et la communion (2). » Allez-y voir ! L'hypothèse explicative ne s'impose pas, — pas plus, du reste, que l'identité des doctrines ou des rites. Il n'y a pas que les apparences qui doivent compter : il faut voir surtout le fond qu'elles revêtent ou l'esprit qui s'y cache.

Vraiment, n'est-il pas clair, pour tout homme impartial, que la religion de Moïse, des prophètes et de Jésus, telle que nous pouvons la reconstituer en toute sûreté, se différencie sensiblement des autres religions ? Dans toutes les religions, sans doute, on prie, et il n'est pas impossible, non plus, que la vraie religion ait pris ailleurs certains détails qu'elle a ou purifiés ou transformés ou animés de son propre esprit : la divine originalité du judaïsme et du christianisme n'en éclate pas moins.

Aussi ne devons-nous pas nous étonner que M. Salomon Reinach lui-même proclame la supériorité de la Bible, de l'Évangile sur tous les autres livres sacrés : « Si l'on compare la Bible à n'importe quel recueil analogue de livres sacrés — indous, persans, arabes — on reconnaîtra qu'elle

(1) *Orpheus*, p. 348.

(2) *Ibid.*, p. 103. — Le P. Lagrange, *Revue biblique*, loc. cit., p. 135, montre bien tout ce qu'il y a d'« inexact » dans les analogies qu'on imagine entre le christianisme et le mithraïsme.

est plus lisible, plus instructive, moins infectée de mysticisme et de phraséologie vague, moins tyrannisée par les préjugés rituels, en un mot plus humaine et plus laïque. On peut dire que toutes les grandes idées de la civilisation moderne y sont en germe (1), et constater, l'histoire en mains, combien la civilisation moderne lui est redevable... Ce « livre par excellence » a fait beaucoup de mal et beaucoup de bien ; mais il faudrait condamner toute la civilisation des pays chrétiens, c'est-à-dire tenir un propos absurde, pour nier que la part du bien ne l'emporte (2). »

Laissons, de cette citation, ce qui s'y ressent du « laïcisme » de M. Reinach, et gardons-en seulement ce qu'il y dit de la valeur morale du judaïsme. Rien non plus n'est comparable à l'esprit de l'Évangile, en qui l'on ne peut faire autrement que reconnaître « la plus haute manifestation de la conscience humaine cherchant le bonheur dans la justice » (3). L'Évangile, le christianisme de Jésus est bien plus et bien mieux que cela : c'est beaucoup, toutefois, d'entendre dire par ses ennemis qu'il est ce que la conscience humaine a, jusqu'ici conçu de plus « haut ».

(1) Ailleurs, p. 241, M. Reinach écrit : « La civilisation occidentale est la fille de la Renaissance du xvr^e siècle, qui retrouva et remit en honneur la sagesse des Grecs. » Notre civilisation est donc fille tout ensemble d'Israël et de la Grèce.

(2) *Orpheus*, p. 255-256.

(3) *Ibid.*, p. 341.

CHAPITRE IV

L'Église Catholique.

Les quatre derniers chapitres d'*Orpheus* — presque 250 pages — sont consacrés à l'histoire de l'Église catholique. Il est assez difficile parfois d'y trouver un plan bien net, des divisions clairement tracées, et l'on souhaiterait souvent d'y rencontrer un auteur moins partial. Ce n'est assurément pas la meilleure partie du livre, j'entends au point de vue scientifique, historique. Il se pourrait toutefois que ces pages fissent grande impression sur les esprits peu réfléchis, et c'est pourquoi il importe d'indiquer sommairement les solutions à donner aux graves problèmes que soulève l'histoire de l'Église catholique.

*
*
*

C'est par l'histoire intérieure de l'Église que nous commencerons, par l'histoire de son dogme, de son culte et de sa hiérarchie.

Nos ennemis disent volontiers que le catholicisme est une altération, une corruption du christianisme de Jésus. M. Salomon Reinach ne manque pas de leur faire écho.

Saint Paul est responsable de la première déviation, la plus importante, la plus décisive, de la pensée chrétienne. Jésus n'avait jamais songé à se considérer comme un être surhumain et l'idée d'expiation lui fut étrangère. Paul, qui ne connut point Jésus de Nazareth, se laissa guider par ses

visions et par son éducation rabbinique teintée d'hellénisme. Aussi bien, pour devenir une religion universelle, pour se répandre dans le monde gréco-romain, le christianisme devait-il en adopter les idées. « Bien qu'hostile à l'hellénisme plus encore qu'au judaïsme », l'Église s'hellénisera « par la force des choses, parce que, dès ses origines avec saint Paul, elle avait paru comme une secte grecque du judaïsme (1). » C'est surtout dans sa lutte contre les hérésies du ⁱⁱe et du ⁱⁱⁱe siècle que se constitua l'orthodoxie actuelle.

De même, le culte et la hiérarchie de l'Église ne sont pas l'œuvre de Jésus. C'est également au cours de ses luttes contre les hérétiques des premiers siècles que « l'Église devint un gouvernement et que le pouvoir spirituel s'y concentra. L'évêque fut le chef de sa communauté et, Rome étant la capitale de l'Empire, l'Église romaine tendit naturellement à devenir l'impératrice des Églises (2). » Au ^{iv}e siècle, l'Église, « à l'exemple de l'Empire, ... adopta une hiérarchie rigoureuse ; les évêques des grandes villes devinrent des préfets, présidant les conciles ou assemblées du clergé de la province (3) ». Pareillement, « les rites furent compliqués par des emprunts mal dissimulés au paganisme ; le baptême comporta l'exorcisme des démons ; le culte des martyrs, origine du culte des saints, prit la place du culte des héros grecs, parfois même jusqu'à leurs noms et à leurs légendes... Enfin, l'Église oublia de plus en plus ses origines jui-

(1) *Orpheus*, p. 380-381.

(2) *Ibid.*, p. 374.

(3) *Ibid.*, p. 380.

ves (1). » L'Église triomphait; « elle se prit à aimer le faste et s'entoura des pompeux oripeaux du paganisme... Le service divin perd sa simplicité; les églises, même en plein jour, sont inondées de la lumière des cierges; l'encens et l'eau lustrale sont empruntés aux cultes païens (2). » Du ^v^e au ^{vi}^e siècle, seulement, le culte de la Vierge se dessine, pour se développer à partir du ^{xi}^e siècle, en France surtout. De nombreuses dévotions surgissent, et bientôt le trafic des indulgences devient éhonté. Au ^{xix}^e siècle, sous le tout-puissant patronage des jésuites, la superstition coule à pleins bords, la centralisation ecclésiastique s'achève et l'infailibilité pontificale est érigée en dogme.

Je ne m'attarderai pas à discuter pied à pied chacune des assertions de M. Reinach. Il y faudrait pour le moins un volume. A quoi bon, au surplus? Le lecteur n'en demande pas tant. Il lui suffira de savoir comment il convient d'apprécier le développement, le progrès intérieur du dogme, du culte et de la hiérarchie catholiques.

Ce progrès est indéniable. Tel le grain de sénévé, le christianisme s'est développé puissamment. Dans leur fond substantiel, le dogme, le culte et la hiérarchie sont bien l'œuvre de Jésus; on peut le prouver historiquement (3). Mais il est bien clair que, de la petite communauté primitive de Jérusalem à l'Église catholique d'aujourd'hui, il y a loin. Quel épanouissement merveilleux! Quelques

(1) *Orpheus*, p. 380.

(2) *Ibid.*, p. 389.

(3) Voir, entre autres études, la série d'articles, mentionnée déjà, que la *Revue du Clergé français* a publiée en réponse au défi de M. Loisy; et aussi P. BATIFFOL, *L'Église naissante et le catholicisme*, 3^e édit., Paris, 1909.

paroles très simples de Jésus ont fourni et fourniront une ample, une inépuisable matière aux méditations des fidèles, aux travaux des théologiens et aux définitions des conciles ou des papes. Quelques rites sont devenus notre admirable liturgie, si riche et si suggestive en même temps que si pieuse et si émouvante. Oui, sans doute. Mais tout cela, encore une fois, était en germe dans ce que Jésus avait dit et institué : la papauté et l'épiscopat, tous nos dogmes, tous nos sacrements. Qu'importe que tout n'ait pas éclos à la première heure ! Qu'importe même que, pour mieux s'exprimer et pour se faire tout à tous, la pensée chrétienne, la piété chrétienne, l'organisation chrétienne, aient parfois emprunté quelques matériaux au monde ambiant, si l'esprit chrétien a tout purifié, tout imprégné, tout transformé ! Les saints n'en sont pas pour si peu les « successeurs des dieux », au sens où on le dit, ni la Vierge une déesse : nous les vénérons, nous les prions d'intercéder pour nous ; mais nous ne les adorons pas et nous savons bien que Dieu reste le seul maître souverain de toutes choses. M. Reinach se moque de nos « idoles » (1) bariolées de bleu ou de rose, du grossier fétichisme qu'il croit observer dans notre culte du Sacré-Cœur, du motif bassement intéressé de notre dévotion à Notre-Dame de Lourdes. Comme on voit qu'il n'y comprend rien ! Les saints et les saintes ne sont pas pour nous des « idoles », et nul d'entre nous ne croit que leurs images les contiennent réellement. Le culte du Sacré-Cœur, ou de l'amour ineffable du Sauveur

(1) *Orpheus*, p. 562.

Jésus se manifestant par son cœur de chair, n'a rien en soi de révoltant, n'a rien que de très légitime et de très moral. Pourquoi enfin ne priions-nous pas celle que nous croyons notre Mère du ciel, de nous soulager et de nous guérir, si telle est la volonté de Dieu, des maladies qui nous dévorent ? — Mais toutes ces dévotions sont nouvelles, on peut fixer la date de leur naissance. — Nouvelles ! dans leur forme actuelle seulement ; dans leur fond, elles sont aussi anciennes que le christianisme, et c'est bien l'esprit du christianisme qui s'y conserve et les anime. Le catholicisme ne veut pas être *catholique*, universel, seulement en étendue, il veut l'être encore en intensité ; il veut conquérir tous les peuples, il veut aussi garder tout l'héritage religieux des siècles écoulés : il est assez fort, assez vivace pour le faire sans se renier lui-même et se dissoudre. L'histoire intérieure du catholicisme n'est pas l'histoire de ses déviations, elle est l'histoire de son épanouissement normal.

M. Reinach insiste assez peu sur cette histoire du dogme, du culte et de la hiérarchie catholiques (1). Il préfère s'étendre tout à l'aise sur ce qui lui paraît plus capable d'émouvoir la masse des lecteurs en lui inspirant une salutaire horreur de l'Église : la répression de l'hérésie tient une place très large dans *Orpheus*.

« Dès que le christianisme se sentit maître de l'Empire, il commença à persécuter non seulement les païens, mais les chrétiens dissidents (2). »

(1) M. Gabriel Monod, *Revue historique*, novembre-décembre 1909, p. 302, a remarqué avec raison que M. Reinach néglige trop « le côté spirituel » de la religion pour n'insister que sur le « côté temporel » : on ne fait plus alors que « l'histoire externe », et non « l'histoire générale » des religions.

(2) *Orpheus*, p. 381.

En l'an 385, l'évêque Priscillien et six de ses principaux partisans étaient mis à mort pour hérésie. Depuis, c'est par milliers que les « martyrs » de l'intolérance de l'Église se chiffrent. Albigeois, Vaudois, Hussites, Protestants, Sorcières, Inquisition, Saint-Barthélemy, Révocation de l'Édit de Nantes : ces mots évoquent tout un passé d'atroces tueries et de bûchers exécrables. Heureusement, l'Inquisition finit par se rendre aussi ridicule qu'odieuse, et tous les gouvernements civils se sont refusés à mettre le glaive au service du fanatisme clérical.

Jamais, continue M. Reinach, le monde n'avait connu pareille horreur. « Les Grecs se sont montrés, en général, fort tolérants; les persécutions religieuses ne tiennent aucune place dans leur histoire (1) » : l'intolérance dogmatique ne fut pour rien dans la mort de Socrate, ce fut une simple affaire de « mévente des bestiaux (2) ». De même, le Sénat romain sévit contre les Bacchantes, « non par intolérance religieuse, mais par crainte que ces confréries pussent cacher des associations politiques (3). » Plus tard, le gouvernement romain persécuta les chrétiens parce qu'il « se méfiait, à bon droit, des sociétés secrètes et voyait dans les chrétiens des juifs plus remuants que les autres (4), » ou encore à cause de leur « aversion pour la carrière des armes » et leur « refus persistant de s'associer au culte impérial (5) ».

(1) *Orpheus*, p. 133.

(2) *Ibid.*, p. 134.

(3) *Ibid.*, p. 153.

(4) *Ibid.*, p. 370.

(5) *Ibid.*, p. 375.

Il faut aller chez les Juifs pour trouver « nombre de massacres épouvantables commandés par le Seigneur (1) » : l'exclusivisme religieux, avec sa lamentable suite de calamités et de ravages, est un héritage de la Bible juive. C'est là sans doute que Mahomet a puisé le principe de la « guerre sainte ». Encore M. Reinach, oublieux de ce que nous apprenons, tous les jours, des massacres du Liban, d'Arménie ou d'ailleurs, remarque-t-il complaisamment que l'intolérance musulmane n'a rien de comparable à l'intolérance de l'Église : « Partout où la victoire a porté l'Islam, les populations indigènes n'ont été ni massacrées ni converties de force... Quand Omar prit Jérusalem en 636, il assura aux habitants, chrétiens et juifs, le libre exercice de leur culte, la sécurité de leurs personnes et de leurs biens. Mais lorsque les Croisés prirent Jérusalem en 1099, ils massacrèrent tous les musulmans et brûlèrent vifs les juifs ; 70.000 personnes, dit-on, furent ainsi exterminées en moins de huit jours pour attester la supériorité morale du christianisme (2). »

C'est l'Église qui est la grande coupable. A elle il faut s'en prendre des quelques crimes des protestants, de Calvin, d'Élisabeth, ou même de la Révolution : M. Reinach, nous le savons, y voit « un fruit de l'éducation intolérante donnée par l'Église romaine à l'Europe (3) ».

Rien qu'à lire ce pâle résumé des faits tels que les présente M. Reinach, on sent combien l'exposé en est tendancieux dans *Orpheus*. Pour tout ce qui

(1) *Orpheus*, p. 7.

(2) *Ibid.*, p. 243.

(3) *Ibid.*, p. 466

n'est pas l'intolérance doctrinale de l'Église, l'auteur cherche des excuses, il atténue, il passe doucement et vite ; mais s'agit-il de l'Église, il est prodigue d'indignations, il insiste, il grossit les chiffres. Un historien impartial n'aurait pas deux poids et deux mesures.

La partialité de M. Reinach se manifeste encore dans l'acharnement qu'il met à souligner la responsabilité de l'Église en cette matière.

A propos de la condamnation de Priscillien par l'empereur Maxime, il écrit : « Saint Martin de Tours, brave homme, s'indigna, ainsi que saint Ambroise ; mais peu d'années après, saint Jérôme, irrité par Vigilance qui combattait le culte des reliques, déclara que les châtiments temporels sont utiles pour sauver les coupables de l'éternelle perdition. L'Église d'Afrique et saint Augustin firent appel au bras séculier contre les donatistes ; enfin, en 447, le pape Léon I^{er} ne se contenta pas de justifier le crime de Maxime, mais affirma que, si on laissait la vie aux suppôts d'une hérésie condamnable, c'en était fait des lois divines et humaines. L'Église, adoptant cette monstrueuse doctrine, a fait verser des torrents de sang par les détenteurs du pouvoir séculier, jusqu'au jour où celui-ci, tardivement éclairé, a refusé de servir d'instrument à la fureur des haines théologiques (1). » Dans l'affaire des Templiers, M. Reinach note cependant que la responsabilité du roi fut plus lourde encore que celle du pape ; n'empêche que si celui-ci, « faible et domestiqué », ne fut pas « l'instigateur du roi »,

(1) *Orpheus*, p. 383-384.

il en fut « le complice » (1). De même, pour la condamnation de Jeanne d'Arc. L'Inquisition a été bel et bien instituée par Grégoire IX ; ses tribunaux « ne pouvaient condamner à mort, à cause du principe « l'Église a horreur du sang » qui interdit, par exemple, à un prêtre de procéder à une opération chirurgicale. . Mais l'Inquisition trouva un biais pour être sanguinaire sans « irrégularité ». Quand elle jugeait qu'un accusé méritait la mort, elle lui déclarait que l'Église ne pouvait plus rien pour lui, qu'il était retranché de l'Église et abandonné au bras séculier, c'est-à-dire aux magistrats civils. Ceux-ci avaient ordre de le brûler vif ; s'ils hésitaient, l'Église les menaçait d'excommunication. Elle joignait ainsi l'hypocrisie à la cruauté (2). » Pie V écrivait à Charles IX, dès le 28 mars 1569 : « Poursuivez et abattez tout ce qui vous reste d'ennemis. Si vous n'arrachez les dernières racines du mal, elles repousseront comme elles l'ont déjà fait tant de fois. » « C'était prêcher la politique d'extermination, suivie jadis contre l'hérésie albigeoise ; elle mena tout droit à la Saint-Barthélemy. » L'odieux massacre fut ensuite approuvé par le pape Grégoire XIII, successeur de Pie V : « Grégoire XIII célébra une cérémonie religieuse « pour la très « heureuse nouvelle de la destruction de la secte « huguenote ». Il envoya à la cour de France le légat Orsini qui, passant par Lyon, octroya publiquement des indulgences à tous les massacreurs. Enfin, il offrit la rose d'or, destinée à récompenser le zèle le plus ardent pour l'Église.

(1) *Orpheus*, p. 418.

(2) *Ibid.*, p. 440-441.

au roi assassin de ses sujets, à Charles IX (1). » La Révocation de l'Édit de Nantes fut également réclamée et approuvée par l'Église : « La royauté avait besoin des subsides gracieux du clergé ; chaque fois qu'il en accorda, ce fut pour réclamer des mesures contre les protestants. « Où sont, « disait, devant Louis XIV enfant, l'orateur de « l'assemblée du clergé en 1651, où sont les lois « qui bannissent les hérétiques du commerce des « hommes ? » « Nous souhaiterions au moins, dit « un autre orateur, que si votre autorité ne peut « étouffer ce mal tout d'un coup, elle le rendit « languissant et le fît périr peu à peu par le « retranchement et la diminution de ses forces. » Tel était le programme, qui fut fidèlement exécuté. » Innocent XI louait Louis XIV d'avoir « détruit un si grand nombre d'hérétiques » et de vouloir « exterminer entièrement cette malheureuse secte dans le royaume ». La Révocation, déclarait le pape dans un Bref adressé au grand roi, « était la plus belle chose que Sa Majesté eût jamais faite, la plus propre pour éterniser sa mémoire et lui assurer les plus rares bénédictions du ciel. » Ce sentiment était celui de Bossuet et de presque tous ses contemporains (1). C'est l'Église encore qui est, en majeure partie, responsable de l'Inquisition royale d'Espagne : les chrétiens, les musulmans et les juifs « ne demandaient qu'à vivre en paix et entretenaient de bons rapports ; l'Église, dès le ^x^e siècle, travailla à les envenimer. Elle ne réussit que trop bien à fanatiser l'Espagne » et à faire de ce pays « un enfer,

(1) *Orpheus*, p. 486, 488.

(2) *Ibid.*, p. 490-495, *passim*.

éclairé par la seule lueur des bûchers ». Sans doute, la papauté « chercha parfois querelle à l'Inquisition d'Espagne, devenue toute-puissante » ; mais « c'est parce que celle-ci ne respectait pas assez ses droits et l'intérêt de ses finances, non parce qu'elle faisait griller ou périr trop de mécréants (1) ». L'Église, la papauté surtout, voilà donc la grande coupable ! « Partout et toujours, dans cette longue série d'attentats au droit, quand le roi ou le ministre proscriit, quand le soldat frappe, c'est l'Église romaine, implacable, qui dirige leur plume ou leur bras (2) », — la papauté fidèlement servie par les dominicains et, plus tard, par les jésuites.

Je n'essaierai pas de discuter le terrible réquisitoire qu'on vient de lire (3). Ces matières sont tellement complexes qu'il est toujours possible à la haine d'y trouver sujet d'accusation. Je ne veux même pas tenter de pallier la responsabilité de l'Église : l'Église a toujours proclamé son droit de réprimer l'hérésie, non seulement par des peines spirituelles, mais encore par des peines corporelles. Toutefois, si l'on veut être juste, il faut bien se garder d'accueillir trop facilement les dires des historiens protestants ou ennemis de l'Église : il n'est pas de matière, peut-être, où le mensonge ait sévi avec plus d'audace. Surtout, il convient d'être exact dans la détermination des motifs qui ont poussé l'Église à châtier les hérétiques.

(1) *Orpheus*, p. 506-508, *passim*.

(2) *Ibid.*, p. 493.

(3) Qu'on lise les ouvrages de Mgr Douais, de MM. Guiraud, Lu-chaire, Vacandard... On trouvera aussi quelques indications dans mon livre : *Ce qu'on enseigne aux enfants dans nos écoles publiques*, Paris, Letouzey et Ané, 1910, surtout aux chap. I et IV.

« Les Albigeois, écrit M. Reinach, avec leur ascétisme outré, seraient devenus, à la longue, un danger pour la société civile. Mais il ne paraît pas que l'Église, dans sa lutte contre les sectaires, se soit inspirée de considérations aussi sages... L'Église a lutté pour son autorité, pour ses privilèges, pour ses richesses (1). » « L'Église, lit-on ailleurs, est une grande administration fort chère ; il lui faut beaucoup d'argent. Je défie qu'on trouve une seule opinion persécutée par l'Église du moyen âge dont l'adoption n'aurait eu pour conséquence une diminution de ses revenus... L'Église ne fut pas si tyrannique pour le plaisir de l'être, mais parce qu'elle avait ses finances à ménager (2). » Plus que les hérésies dogmatiques, les hérésies *antisacerdotales*, qui « veulent réformer profondément ou même supprimer la hiérarchie », seront poursuivies avec rigueur par l'Église, « parce qu'elles menacent son organisation et ses biens (3). » Son intérêt : en persécutant les hérétiques, l'Église n'aurait eu que cela en vue. M. Reinach prend évidemment plaisir à rapetisser et à salir ses adversaires. On dirait, à le lire, qu'il n'y a chez nous que des *panamistes* et que l'argent est le seul mobile de tous nos actes. En réalité, il n'est pas d'institution qui, dans l'ensemble, ait fait preuve de plus de désintéressement que l'Église catholique, depuis le jour où saint Pierre jetait à la tête de Simon le Magicien l'argent que celui-ci lui offrait, jusqu'au jour où nous perdions l'Angleterre pour avoir résisté aux

(1) *Orpheus*, p. 433

(2) *Ibid.*, p. 427.

(3) *Ibid.*, p. 429.

caprices d'un roi amoureux, jusqu'au jour où, fièrement, Pie X nous demandait de tout sacrifier pour garder notre liberté. Assurément, dans l'Église, à côté de Dieu, il y a les hommes, avec leurs infirmités et leurs faiblesses. Nous le savons et nous le reconnaissons sans difficulté. Mais c'est une odieuse calomnie de prétendre, comme le fait M. Reinach, que l'Église, dans la répression de l'hérésie, n'a voulu que défendre son autorité et, surtout, ménager ses finances. L'Église a voulu garder intact le dépôt qui lui avait été confié par son fondateur et empêcher ses enfants rebelles ou égarés de nuire à leurs frères. M. Reinach ne croit pas à la révélation chrétienne, ni à la mission divine de l'Église, ni à l'importance de la foi pour le salut. Dès lors le souci de maintenir la pureté de la doctrine ou les droits inaliénables de l'autorité ecclésiastique lui apparaît comme un vain prétexte. Mais ce n'est pas une raison, parce que M. Reinach n'y comprend rien, de le croire sur parole ; au contraire.

« On se demande, écrit-il, comment de pareilles horreurs ont pu être supportées par une partie de l'Europe, pendant des siècles. Cela s'explique par l'idée que l'Église avait enracinée profondément au cœur des populations : l'hérésie, crime contre Dieu, était le plus grand des crimes et exposait une ville, une province, une nation à la colère céleste, à la famine, aux inondations, si elle n'était pas immédiatement et impitoyablement réprimée. L'hérétique devait être traité comme un pestiféré, ou plutôt comme les vêtements d'un pestiféré qu'on jette au feu sans

scrupule (1). » Il n'y avait donc pas, pour l'Église, en toute cette affaire, qu'une question de gros sous ! L'hérésie n'était pas seulement une menace pour les biens de l'Église ; elle était un « crime contre Dieu » qui méritait une grave punition, et aussi un grand danger pour les âmes des fidèles qui devait être sévèrement conjuré.

Çà et là, M. Salomon Reinach laisse entendre clairement que nos lois récentes de proscription et de confiscation lui paraissent fort légitimes ; il souhaite aussi que tout droit d'enseigner nous soit ravi. Je veux bien croire, moi, que, seuls, l'amour de la vérité et le plus grand bien de la société lui inspirent ce violent désir de désarmer et d'annihiler des adversaires puissants. Mais pourquoi, lui, ne nous traite-t-il pas avec le même respect ? Ce n'est pas chez nous qu'on a recruté les derniers « liquidateurs », si tristement fameux par leurs rapines...

Si l'on est vraiment libéral, qu'on le soit jusqu'au bout et avec tous, et même avec l'Église, même avec ces jésuites contre lesquels M. Reinach s'acharne d'une façon si grotesque. Aussi bien, l'expérience, une longue et douloureuse expérience, ne nous a-t-elle pas appris que l'intolérance, que la persécution — quelles que puissent être les raisons théoriques qu'on fait valoir — est, en définitive, condamnable. Sans doute, comme le disait d'Alembert, « la peur des fagots est rafraîchissante » (2), elle a empêché bien des débordements, et il ne suffit pas, pour condamner le principe de la répression, de soutenir qu'elle est

(1) *Orpheus*, p. 443.

(2) *Ibid.*, p. 19.

incompatible avec la douceur tant recommandée par l'Évangile. Mais l'histoire est là pour prouver qu'il vaut beaucoup mieux combattre l'erreur par la discussion et par la charité que par le bûcher, l'échafaud ou les lois d'exception. Comme il serait souhaitable que tous le comprissent une bonne fois — M. Salomon Reinach le premier !

*
* *

L'Église est une société autonome, indépendante, qui a le droit de se gouverner librement. Mais, il n'y a pas que des catholiques sur cette terre, et, n'y eût-il ici-bas que des catholiques, leurs intérêts matériels seraient toujours régis par la société civile. Quels ont été les rapports de l'Église avec les infidèles et avec le pouvoir temporel ? Dans les pages précédentes il y a été fait plusieurs fois allusion, mais il convient d'insister davantage.

M. Reinach note soigneusement que, non moins que « la cupidité des souverains en mal d'argent (1) » et la jalousie des peuples, le fanatisme du clergé est responsable de toutes les cruautés et iniquités dont les Juifs sont victimes depuis quinze siècles. L'Église avoue bien n'avoir de droits que sur ses enfants, sur les baptisés. Mais il y a toujours moyen pour elle de pénétrer partout. « Ceux des Juifs qui se convertissaient de gré ou qu'on convertissait de force ou par surprise, notamment en Espagne, tombaient, par le fait du baptême, sous la coupe de l'Inquisition. Alors, si les convertis observaient ou semblaient observer encore des rites judaïques, on les déclarait relaps

(1) *Orpheus*, p. 305.

et on les brûlait. Tel fut le sort d'innombrables malheureux appelés *nouveaux chrétiens* ou *mar-ranes*, dont l'Inquisition d'Espagne fit de joyeuses flambées, après avoir chassé d'Espagne ceux qui refusaient de se convertir (1). »

De même, l'Église déclare qu'elle ne veut convertir personne de force et que les infidèles ne peuvent pas être baptisés malgré eux. — Et, en effet, tel est bien le perpétuel enseignement de l'Église, le principe invariable auquel, en dépit de quelques erreurs de pratique dont elle n'est pas responsable, elle a conformé sa conduite. — Il n'en est pas moins vrai, oppose M. Reinach, qu'elle vit avec plaisir Théodose prohiber les sacrifices païens et fermer les temples; Honorius, interdire aux païens les fonctions publiques. Bien plus, elle n'eut que de l'admiration pour Charlemagne, qui ouvrit « l'ère des conversions violentes ». « Après l'an 1000, les conversions par la force deviennent la règle... Le pape Honorius ordonne une croisade contre les Prussiens, auxquels les Chevaliers teutoniques font une guerre d'extermination (2). »

Toujours et partout, l'Église a voulu s'étendre, par quelque moyen que ce soit. Sa liberté, qu'elle ne cesse de revendiquer à grands cris, ne lui suffit pas; elle veut commander à tous et se servir de tous et de tout. Les Églises de la Réforme se font trop volontiers les instruments des autorités séculières, l'Église romaine tend à les dominer (3).

(1) *Orpheus*, p. 306. Cf. p. 506-507.

(2) *Ibid.*, p. 396-397.

(3) Cf. *ibid.*, p. 477.

On pardonne à saint Jean Chrysostome d'avoir stigmatisé publiquement le luxe et l'inconduite de l'impératrice Eudoxie; à saint Ambroise, d'avoir refusé la communion à Théodose et obligé l'empereur « à faire pénitence, pour avoir ordonné un massacre à Thessalonique » (1). On peut même être reconnaissant aux évêques d'avoir été, jadis, « les protecteurs, capricieux sans doute, mais écoutés, des opprimés et des faibles (2). » Mais M. Reinach accuse les grands papes du moyen âge d'avoir employé volontiers l'arme de l'excommunication, si redoutable alors, pour « donner à leurs protégés, au détriment des souverains légitimes (3) », des royaumes dont ils prétendaient disposer à leur gré. Dans la longue lutte entre le Sacerdoce et l'Empire, M. Reinach ne voit, en somme, que l'ambition effrénée des pontifes romains. Les papes prétendent avoir tout pouvoir, au temporel comme au spirituel, et ils se disent seigneurs suzerains de tous les États ! Ici encore, n'est-ce pas rabaisser injustement des hommes qui furent grands par leur énergie et leur indomptable fierté ? Qu'est-ce donc que cette manie de ne soupçonner en tout, quand il s'agit de l'Église, que calcul intéressé ou ambition ? Grégoire VII et Innocent III ont combattu pour la liberté de l'Italie et surtout pour la liberté et la réforme de l'Église, ils ont souffert pour des causes glorieuses entre toutes : leur mémoire mérite d'être éternellement honorée de tous les gens de bien, de tous ceux qui comprennent la parole libéra-

(1) *Orpheus*, p. 388.

(2) *Ibid.*, p. 394.

(3) *Ibid.*, p. 403-404.

trice du Maître : « Rendez à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu. »

A lire *Orpheus*, on croirait parfois que, si l'Église s'est largement répandue et s'est acquise une grande et durable influence, c'est aux moyens violents, employés par elle, qu'elle le doit. Comme on se tromperait ! L'inintelligence et la partialité de M. Reinach se révèlent, une fois de plus, quand, par exemple, il affirme — faussement — que le christianisme « compte moins de fidèles que le bouddhisme (1) », ou quand il qualifie de « prodigalité vraiment puérile (2) » l'argent dépensé par la Sainte-Enfance pour assurer le baptême des petits païens en danger de mort. Mais l'évidence des faits est telle que, bon gré mal gré, M. Reinach ne peut pas expliquer le succès du christianisme sans rendre quelquefois hommage à son mérite et à sa haute valeur.

« Si, écrit-il, les succès personnels de Mahomet s'expliquent par son énergie sans scrupule et son intelligence lucide, sinon cultivée, l'étonnante fortune de sa doctrine est due surtout à sa simplicité (3) ; » plus encore, peut-être, à la facilité de sa morale et à « ses promesses de joies sensuelles (4) ». Mais à quelles causes attribuer la fortune, plus étonnante encore, du christianisme, d'une religion qui jamais n'a transigé avec les passions humaines ?

Le christianisme primitif a triomphé des religions orientales, « ses concurrentes » et ses servantes inconscientes, parce que, « issu du prophé-

(1) *Orpheus*, p. ix.

(2) *Ibid.*, p. 584.

(3) *Ibid.*, p. 239.

(4) *Ibid.*, p. 243.

tisme juif, il leur était supérieur par la simplicité et la pureté ». « Ce sont, ajoute M. Reinach, ces qualités qui lui assurèrent la victoire et qui lui ont permis de durer jusqu'à nos jours (1). » Les synagogues juives, disséminées partout, facilitèrent son universelle expansion. Mais, au fond, son influence « est due, pour une grande part, à la beauté, tantôt idyllique, tantôt tragique de la légende [de Jésus], et plus encore à ce qu'on appelle la morale de l'Évangile, telle qu'elle se dégage des paraboles et des discours attribués au Sauveur (2). » M. Reinach appelle *légende* la vie historique du Christ et veut faire entendre que les paraboles et les discours évangéliques ne sont pas — tous, du moins — authentiques : la critique n'impose pas ce radicalisme exégétique ; et nous ne retiendrons, de la phrase que l'on vient de lire, que ce qui y est dit de la « beauté » de la vie de Jésus et de la sublimité robuste et simple de sa morale. Plus loin, M. Reinach explique que le christianisme devait l'emporter et l'emporta « sur les autres sectes gnostiques, parce qu'il était plus raisonnable, plus simple et se perdait moins dans des divagations. Préoccupé de bienfaisance, de pureté morale, foncièrement hostile aux formes déprimantes de l'ascétisme, il recruta de préférence ses adhérents parmi les hommes de bon sens et de bonne volonté, tandis que le gnosticisme s'adressait aux déséquilibrés et aux rêveurs (3). » De même, « la société du moyen âge doit beaucoup à l'Église » ; « le nier », ce serait « faire un miracle de sa durée » (4).

(1) *Orpheus*, p. 159.

(2) *Ibid.*, p. 341.

(3) *Ibid.*, p. 367.

(4) *Ibid.*, p. 393.

Tout cela est vrai; mais tout cela est insuffisant pour rendre compte du succès, vraiment prodigieux, obtenu si rapidement par la religion chrétienne : M. Reinach ne croit pas au miracle et rejette *a priori* toute intervention de Dieu en ce monde; nous qui n'avons pas peur du surnaturel, nous osons voir les choses telles qu'elles sont et, comme ici les causes humaines sont vraiment trop faibles pour produire des résultats aussi considérables, nous reconnaissons volontiers que Dieu lui-même n'a cessé de travailler à la fondation et au développement de son œuvre.

Au cours des siècles, l'Église, sans doute, a perdu, hélas! de grandes nations qu'elle avait d'abord conquises à Jésus-Christ. L'Islam, le schisme grec, le protestantisme, le rationalisme contemporain ont rétréci le champ de son action salutaire.

Que ses enfants restés fidèles soient plus ou moins responsables de ces pertes douloureuses, nous ne songeons pas à le nier, bien que nous ayons garde de les en accuser eux seuls, eux surtout. Il n'y a pas que « les prétentions de Rome à gouverner la chrétienté (1) », ou « la corruption du catholicisme » (2), à l'origine du schisme d'Orient ou de la Réforme. Bien d'autres causes, politiques, sociales, économiques, morales, intellectuelles, sont à prendre en considération : on peut en avoir quelque soupçon en lisant *Orpheus* lui-même; les noms de Philippe, landgrave de Hesse, et de Henri VIII, par exemple, ne sont-ils pas suffisamment suggestifs? Les progrès de la

(1) *Orpheus*, p. 446.

(2) *Ibid.*, p. 455.

science et de la démocratie ne sont pas seuls, non plus, à envisager, pour expliquer la libre pensée moderne.

Aussi bien ces pertes de l'Église n'ont été que locales, et elles ont été partiellement compensées par de nouvelles conquêtes. Nous pouvons, au surplus, espérer qu'elles ne seront que passagères, et que viendra le jour — jour prochain, s'il plaît à Dieu — où, la libre pensée ayant achevé son œuvre de dissolution et s'étant révélée impuissante à sauver le monde, l'Église catholique verra les peuples chercher auprès d'elle la lumière, la force et la consolation dont nous ne cessons d'avoir besoin.

Il me plaît de clore par cette parole d'espérance ces rapides aperçus sur l'histoire, tant extérieure qu'intérieure, de l'Église catholique. M. Salomon Reinach veut, au contraire, donner au lecteur l'impression que l'Église est en pleine décadence et qu'elle s'achemine vers une ruine plus ou moins prochaine. On pourrait croire, quand on ferme *Orpheus*, que, discrédité par la mystification Léo Taxil ou l'affaire Dreyfus et par la condamnation du modernisme, ouvertement combattu par la Révolution et par la franc-maçonnerie toute-puissante, privé, par la Séparation, de l'appui de l'État, le catholicisme est à l'agonie et qu'il n'a plus qu'un souffle de vie. Ses ennemis ne l'attaqueraient pas avec tant d'acharnement, s'il était le moribond que l'on dit; et nous, ses enfants, nous qui trouvons en lui le plein rassasiement de nos âmes, nous savons bien que, aujourd'hui comme hier, comme il y a vingt siècles, il a tout ce qu'il faut pour sauver les individus et les nations.

Je l'ai dit et répété dans ce chapitre, tout n'est pas divin dans l'Église et l'homme s'y montre parfois à côté de Dieu. C'est ce qui explique les ombres qui se mêlent, çà et là, aux lumières de son histoire. Mais qui peut songer à s'en étonner? Nous ne demandons aux hommes de bonne foi que de ne pas voir uniquement les faiblesses et les erreurs de conduite où les gens d'Église ont pu tomber; nous leur demandons d'être justes envers l'Église et de reconnaître aussi ses bienfaits, ses services et ses gloires.

M. Salomon Reinach le fait quelquefois. Il ne le fait pas assez pourtant pour échapper au jugement sévère d'un savant critique, qui n'est pas des nôtres et dont l'auteur d'*Orpheus* ne peut contester l'impartialité et la compétence : « Si, écrit M. Gabriel Monod, si nous suivions pas à pas M. Reinach, nous aurions souvent, dans la partie de son livre relative au christianisme, à relever des passages où il nous semble qu'un certain parti pris l'a amené à déformer les faits, en l'empêchant de les apprécier à la mesure du temps où ils se sont produits (1). »

« Souvent... un certain parti pris l'a amené à déformer les faits » : ces paroles sont dures pour M. Reinach, on ne peut pas dire qu'elles soient imméritées.

CHAPITRE V

Nature, origine et avenir des religions.

Par ce qui a été dit dans les chapitres précédents, le lecteur peut se faire déjà une idée de ce

(1) *Revue historique*, novembre-décembre 1909, p. 304.

que M. Salomon Reinach pense des religions, de la religion chrétienne comme des autres, de leur nature, de leur origine et de leur avenir. Il convient cependant d'insister davantage sur ces graves questions. M. Reinach en traite surtout dans l'introduction d'*Orpheus* ; il nous a paru qu'il serait préférable de les réserver pour une étude finale et en guise de conclusion générale.

*
* *

Il semblerait, d'après l'exposé que M. Reinach fait des diverses religions et de leur histoire, qu'il va en donner une définition qui réponde adéquatement à son objet. Toutes les religions — même le bouddhisme considéré comme religion, et non comme système purement philosophique — admettent l'existence d'êtres extra-humains, surhumains et invisibles le plus souvent, avec qui l'homme peut entrer en rapport de société vivante et de qui il peut attendre aide et bonheur. Toutes les religions croient que, pour obtenir le secours de Dieu, des dieux ou des esprits, il faut les prier et s'efforcer de leur plaire en faisant leur volonté. En d'autres termes, toutes les religions renferment des croyances, une morale et un culte. Ces croyances, cette morale et ce culte sont plus ou moins élevés et purs, plus ou moins grossiers, plus ou moins enfantins ; les superstitions, les illusions s'y mêlent, en plus ou moins grandes proportions, avec les conceptions, les pratiques vraies et motivées. Mais partout la croyance à des esprits, à des volontés extra-humaines, la prière et certaines prescriptions ou interdictions se rencontrent. La religion est donc, envisagée

subjectivement, « l'ensemble des croyances, des obligations et des pratiques par lesquelles l'homme reconnaît le monde surnaturel (1), s'acquitte envers lui de ses devoirs et lui demande son assistance (2) ». Considérée objectivement, elle serait l'institution organisée pour satisfaire les besoins religieux des hommes ou d'un groupe d'hommes. Assurément, il en sera de cette institution comme des croyances, du culte et de la morale religieuse : elle sera plus ou moins rudimentaire ou imparfaite, faisant ici, dans le catholicisme, l'admiration de tous les gens impartiaux, là à peine ébauchée et toute pénétrée encore de la barbarie ambiante.

Or, la définition de M. Reinach ne ressemble guère à celle que nous venons d'esquisser. « La religion, écrit-il d'abord, est au premier chef, un sentiment, et l'expression de ce sentiment par des actes d'une nature particulière qui sont les rites (3). » Pourvu que l'on élargisse la signification du mot « sentiment » pour en faire le synonyme de toute la vie psychique : intelligence, émotions, tendances ; pourvu encore que dans les « rites » on comprenne les prescriptions et interdictions de la morale religieuse aussi bien que le culte proprement dit, cette première notion de la religion serait acceptable, à la rigueur. Mais M. Reinach rétrécit plutôt qu'il n'élargit le sens des mots qu'il emploie, ou, s'il l'élargit, c'est pour vider ces termes de tout contenu proprement religieux. Écoutez-le :

(1) Le mot *surnaturel* est pris ici dans un sens très large.

(2) Mgr A. LE ROY, *La religion des primitifs*, Paris, 1909, p. 49.

(3) *Orpheus*, p. 2.

On ferait un volume en énumérant et en discutant les définitions de la religion qui ont été proposées par les savants modernes. « La religion, dit Schleiermacher, consiste en un sentiment absolu de notre dépendance. » « C'est, dit Feuerbach, un désir qui se manifeste par la prière, le sacrifice et la foi. » Kant voulait y voir « le sentiment de nos devoirs en tant que fondés sur des commandements divins ». « La religion, dit Max Müller, est une faculté de l'esprit, qui, indépendamment des sens et de la raison, met l'homme en état de saisir l'infini. » Plus modestement, le grand ethnographe anglais Tylor admet, comme définition *minima* du mot religion, « la croyance à des êtres spirituels ». Le premier peut-être, en 1887, Marie-Jean Guyau a introduit, dans la définition de la religion, un élément essentiel à toutes les religions, le caractère social : « La religion, dit-il, est un *sociomorphisme* universel... Le sentiment religieux est le sentiment de la dépendance par rapport à des volontés que l'homme primitif place dans l'univers. » De toutes les définitions que j'ai citées jusqu'à présent, celle-là est incontestablement la meilleure.

Je lui trouve pourtant un grave défaut. Le mot de *religion* étant ce que l'a fait l'usage, il est nécessaire qu'une définition *minima*, comme dit Tylor, convienne à toutes les acceptions où on l'entend. Or, les Romains parlaient déjà de la religion du serment, *religio juris jurandi* ; nous en parlons à notre tour, ainsi que de la religion de la patrie, de la famille, de l'honneur.

Employé ainsi, le mot de religion ne comporte ni l'idée de l'infini, ni le désir dont parle Feuerbach, ni même la dépendance à l'égard d'autres volontés dont parle Guyau. En revanche, il implique, sans contrainte matérielle, une limitation de la volonté individuelle, ou plutôt de l'activité humaine en tant qu'elle dépend de la volonté. Comme il y a de multiples religions, il y a des limitations multiples, et je propose de définir la religion : *Un ensemble de scrupules qui font obstacle au libre exercice de nos facultés.*

Cette définition est grosse de conséquences, car elle

élimine, du concept fondamental de la religion, Dieu, les êtres spirituels, l'infini, en un mot tout ce qu'on a l'habitude de considérer comme l'objet propre du sentiment religieux. J'ai montré qu'elle convient à la religion de la famille, à celle de l'honneur ; je vais essayer d'établir qu'elle ne convient pas moins à ce qui constitue le fond irréductible des religions.

Le terme *scrupule* a le tort d'être un peu vague et, si j'ose dire, trop *laïcisé*. Nous avons scrupule à parler haut dans une chambre mortuaire ; mais nous avons aussi scrupule à entrer avec un parapluie dans un salon. Les scrupules dont il est question, dans la définition que j'ai proposée, sont d'une nature particulière ; à l'exemple de beaucoup d'anthropologistes contemporains, je les appellerai des *tabous* (1).

La religion est donc, pour M. Reinach, un ensemble de tabous. Voilà, n'est-ce pas, une définition *minima* qui ne manque ni d'une certaine saveur ni de quelque originalité. Elle n'en vaut pas mieux pour cela.

D'abord, le tabou lui-même, pour s'expliquer, a besoin d'autre chose. Le tabou, en effet, n'est pas nécessairement inné dans l'homme. M. Reinach, qui veut faire sortir l'homme de la bête, prétend bien que « le scrupule ou tabou, cette barrière opposée aux appétits destructeurs et sanguinaires, est un héritage transmis à l'homme par l'animal (2) » ; mais il ne le prouve pas. Que certains animaux « ne mangent pas leurs petits et ne se mangent pas entre eux », la chose peut s'expliquer sans qu'on ait recours à je ne sais quel « scrupule du sang » (3), qui n'existe même pas, on le reconnaît, dans toute l'humanité primitive ou sauvage.

(1) *Orpheus*, p. 2-4.

(2) *Ibid.*, p. 8.

(3) *Ibid.*, p. 6.

De fait, le tabou, c'est-à-dire, en définitive, l'interdiction religieuse — « enfant de la peur, fruit de généralisations hâtives et de rapprochements arbitraires (1) », si l'on veut — est postérieur à la croyance aux dieux, aux forces, aux esprits qui l'explique. M. Reinach aurait dû mentionner cette croyance dans sa définition. Il l'exclut, de propos délibéré, pour que cette définition puisse convenir à la religion de la famille, à celle de l'honneur. Mais vraiment n'est-il pas puéril, est-il sérieux, pour trouver une définition qui s'applique à ce qui n'est religion que métaphoriquement, d'en imaginer une qui ne s'applique pas à ce que jusqu'ici tout le monde a entendu par une religion proprement dite (2)?

Et puis, la religion, qu'on la considère subjectivement ou objectivement, est bien autre chose qu'une collection de « scrupules » : pourquoi, dans une définition, indiquer tel élément à l'exclusion des autres tout aussi essentiels? C'est peut-être que M. Reinach veut nous donner une définition, non pas *descriptive*, comme disent les philosophes, mais *génétique*; peut-être veut-il non pas énumérer les éléments essentiels de la religion, mais signaler l'élément qui, d'après lui, produit tous les autres. Si telle est sa pensée, nous venons de voir, et nous verrons plus longuement encore par la suite, qu'il se trompe également et que, de toute manière, sa définition est fausse. Il fera bien de la remiser en compagnie de son « dada » préféré (3).

(1) *Orpheus*, p. 30.

(2) « Définir un terme reçu à rebours de l'opinion générale, c'est un jeu puéril ou un attrape-nigaud. » LAGRANGE, *Revue biblique*, 1910, p. 131.

(3) Nous avons parlé de ce fameux « dada » dans notre premier chapitre, p. 31.

Très souvent, dans *Orpheus*, M. Reinach insiste sur certaines notions ou pratiques que l'on retrouve au fond de toutes les religions : le sacrifice, par exemple, non seulement le « sacrifice-don », mais « le sacrifice de communion » (1). « Il est permis de penser — écrit-il gravement, et nous avons cité déjà ces quelques lignes — que la communion, telle que l'a pratiquée et comprise tout le moyen âge, est une survivance de cette superstition infiniment ancienne qui consiste à se fortifier et à se sanctifier par la manducation d'un être divin. Si le christianisme primitif, avec ses pratiques de théophagie, a si rapidement conquis l'Europe, c'est que cette idée de la manducation du dieu n'était pas nouvelle et ne faisait que revêtir d'une forme moins grossière un des instincts religieux les plus profonds de l'humanité (2). » N'aurait-il pas fallu examiner d'un peu près cet « instinct de l'humanité » ? Au lieu de considérer *a priori* comme des « superstitions » l'idée et la pratique qui y correspondent ou y donnent satisfaction, n'aurait-il pas été plus scientifique d'en chercher l'origine et de voir si vraiment il n'est pas l'œuvre de Dieu ? Au lieu de déclarer *a priori* que notre communion est une illusion « grossière », n'aurait-il pas été plus scientifique, plus sage de soumettre à un examen impartial et honnête les textes bibliques qui en racontent l'institution ? Pour nous, nous ne taxons pas si légèrement de folie l'humanité entière et nous croyons que Dieu, qui travaille au fond de toutes les âmes, qui peut éveiller en toutes le besoin et comme la nostalgie

(1) *Orpheus*, p. 127.

(2) *Ibid.*, p. 26-27.

du divin, a pu aussi instituer un sacrement où il se donne réellement à nous sous de chétives apparences.

La critique historique et la philosophie, bien loin de condamner cette croyance si consolante, la confirment au contraire. Et c'est pourquoi une définition de la religion ne devrait pas manquer de mentionner cet «*appétit*», cette faim, cette soif du divin qui, de tout temps, a tourmenté l'humanité entière. A la définition mutilée et fausse de M. Reinach nous avons donc le droit de préférer celle que nous avons exposée plus haut : s'il y avait lieu d'y apporter quelque modification, ce serait, non pour l'appauvrir, mais pour l'enrichir et la compléter. Telle qu'elle est, elle diffère déjà notablement de la définition-caricature de M. Reinach ; corrigée dans le sens que je dis, elle en différerait davantage encore, et elle n'en serait que plus vraie et plus exacte.

*
* *

Pour M. Reinach, la religion, qui n'est qu'un ensemble de tabous, est, par quelque côté, «*un héritage transmis à l'homme par l'animal* ». Il est vrai que le tabou, pour s'expliquer, a besoin de la croyance aux esprits. Mais, précisément, l'animal est *animiste*, et, par conséquent, à ce titre encore, la religion nous vient des animaux. «*L'animal, autant que nous pouvons en juger, écrit M. Reinach, ne distingue pas les objets extérieurs suivant qu'ils ont une volonté ou n'en ont pas.* » «*Autant que nous pouvons en juger* », remarque-t-on. Mais nous n'en pouvons juger que fort peu : «*Les animaux, avoue M. Reinach lui-*

même, ne nous font pas de confidences » et « leur psychologie nous est mal connue (1) ». Laissons-les donc, et attachons-nous à quelque chose de plus sûr.

« Tout le monde, continue M. Reinach, n'a pas l'occasion d'aller observer les sauvages, mais nous en avons presque l'équivalent auprès de nous : ce sont les enfants. » Or, « nous pouvons affirmer que l'enfant et le sauvage sont animistes, c'est-à-dire qu'ils projettent au dehors la volonté qui s'exerce en eux... Les exemples de cette tendance animiste sont innombrables ; il nous suffit, pour en trouver de concluants, de réveiller nos plus lointains souvenirs d'enfance (2). »

Il y aurait beaucoup à dire sur ces affirmations de M. Reinach, sur l'« équivalence » du sauvage et de l'enfant, sur leur universel animisme. Mais passons.

L'animisme d'une part, les tabous de l'autre, tels sont les facteurs essentiels des religions. A l'action naturelle, on dirait presque physiologique de l'animisme, sont dues les conceptions de ces génies invisibles qui fourmillent dans la nature, esprits du soleil et de la lune, des arbres et des eaux, du tonnerre et de l'éclair, des montagnes et des rochers, sans parler des esprits des morts qui sont les âmes et de l'esprit des esprits qui est Dieu ; à l'influence des tabous, qui créent la notion du sacré et du profane, des choses et des actions interdites ou permises, sont dues les lois religieuses et la piété. Le Jéhovah des rochers et des nuées du Sinaï est un produit de l'animisme ; le Décalogue est le remaniement d'un vieux code de tabous (3).

(1) *Orpheus*, p. 8.

(2) *Ibid.*

(3) *Ibid.*, p. 10.

Nous savons déjà à quoi nous en tenir sur l'animisme et les tabous bibliques. Nous nous bornerons à quelques brèves remarques.

« L'animisme d'une part, les tabous de l'autre, tels sont les facteurs essentiels des religions. » — De toutes les religions ? Oui, dans la pensée de M. Reinach. Mais c'est ce qui serait à prouver et c'est ce qu'on ne prouve pas. On affirme que la conception de Dieu est due à l'action de l'animisme : à supposer que ce soit vrai pour les sauvages — ce qui est loin d'être démontré (1) — c'est sûrement faux pour un certain nombre d'hommes. Je ne suis pas, que je sache, un être exceptionnel ; or, j'ai beau réveiller mes « plus lointains souvenirs d'enfance », ce n'est pas ainsi que l'idée de Dieu est née dans mon esprit ; ce n'est pas ainsi, non plus, qu'elle y subsiste et, si l'on peut dire, qu'elle y renaît sans cesse. Que vient-on, par conséquent, expliquer ma religion par l'animisme des primitifs, cet animisme qu'on étend à tout et à tous sans preuve valable et pour les besoins de la cause ? J'en dis autant des lois religieuses que j'observe et de la piété qui inspire ma vie : les tabous n'ont rien à y voir, pas même comme « survivances », si par tabous il faut entendre ce que dit M. Reinach.

L'animisme et les tabous expliqueraient-ils la religion des sauvages, des primitifs ? Cela même n'est pas aussi certain que M. Reinach le pro-

(1) D'après A. Lang, le P. Schmidt, Mgr Le Roy, « bien des sauvages possèdent, en fait, la notion d'un Dieu non dérivée de l'animisme *seul*, mais de la croyance à la *moralité* et à une *causalité* qu'ils constatent d'abord en eux par expérience dans l'exercice des actes volontaires, dans la fabrication des instruments, en particulier. » Marcel HÉBERT, *Revue d'histoire et de littérature religieuses*, 1910. p. 83.

clame. Mais quand cela serait, il faudrait, pour pousser l'explication à fond, se demander si l'animisme lui-même ne suppose pas autre chose.

« A l'action naturelle, on dirait presque physiologique de l'animisme, sont dues... » — M. Reinach a vite fait : « héritage transmis à l'homme par l'animal », « action naturelle, physiologique », ces semblants d'explication lui suffisent, il ne va pas chercher plus loin. Ne nous contentons pas de cette solution paresseuse qui rappelle la *vertu dormitive* de l'opium.

M. Reinach cite Fontenelle. Aujourd'hui encore, remarque ce dernier, « nous expliquons les choses inconnues de la nature par celles que nous avons devant les yeux et... nous transportons à la physique les idées que l'expérience nous fournit... Les hommes [primitifs] voyaient bien des choses qu'ils n'eussent pas pu faire, lancer les foudres, exciter les vents, agiter les flots de la mer... Ils imaginèrent des êtres plus puissants qu'eux et capables de produire ces grands effets. Il fallait bien que ces êtres-là fussent faits comme les hommes : quelle autre figure eussent-ils pu avoir (1)? » Tout, dans ce passage, n'est pas à prendre à la lettre; mais nous pouvons en retenir l'idée juste qui y est renfermée, à savoir qu'« il y a eu de la « philosophie », c'est-à-dire la curiosité de rechercher la cause des phénomènes, même dans les siècles les plus grossiers (2) ». A la base de l'animisme, il y a, en effet, le besoin d'expliquer qui est le fond de la raison humaine. Qu'il y ait autre chose encore, je le croirais sans peine ;

(1) Cité dans *Orpheus*, p. 17.

(2) *Ibid.*

mais il y a cela aussi. Pourquoi donc M. Reinach se contente-t-il de nous parler d' « action naturelle, presque physiologique » ?

L'animisme et les tabous sont, pour M. Reinach, « les principaux facteurs des religions ». « Mais, ajoute-t-il, ces facteurs ne sont pas les seuls. Il en est deux autres qui, pour être moins primitifs, n'ont pas agi d'une façon moins générale : je veux parler du totémisme et de la magie (1). » J'ai déjà fait des réserves sur la « généralité », l'universalité du totémisme comme aussi sur le fond « religieux » de la magie : je n'y reviendrai pas. Qu'il suffise de souligner ici ce que dit M. Reinach de leur caractère « moins primitif ». En réalité, totémisme, si totémisme il y a, et magie se ramènent finalement, en grande partie du moins, à l'animisme. Il n'est donc pas nécessaire d'insister davantage sur ces dérivés, et nous pouvons, sans plus tarder, aborder la grave question de la Révélation ou des Révélations.

« La doctrine que je viens d'exposer brièvement, écrit l'auteur d'*Orpheus*, est en opposition absolue avec deux explications longtemps reçues et qui trouvent encore çà et là des partisans. La première est celle de la *révélation*; la seconde est celle de l'*imposture*. La première a été admise par tout le moyen âge et conserve pour défenseurs ceux qui cherchent leurs enseignements dans le passé; la seconde a été, d'une manière générale, celle des philosophes du XVIII^e siècle (2). » Suit un exposé de la théorie de la révélation, qui n'est

(1) *Orpheus*, p. 20.

(2) *Ibid.*, p. 10.

que partiellement exact (1). Puis, M. Reinach continue : « Quelque étrange que soit cette doctrine, elle a pour elle l'autorité de tous les grands théologiens de l'Église (2). » C'est tout pour la Révélation : M. Reinach passe aussitôt à la théorie de l'imposture. Avouez que c'est un peu sommaire. Doctrine « étrange », qui « conserve pour défenseurs ceux qui cherchent leurs enseignements dans le passé » : mais ce ne sont pas là des raisons, ce n'est pas là une réfutation. Une doctrine peut paraître « étrange » à M. Reinach et être vraie tout de même. Le passé n'a pas conçu et dit que des folies, et l'on peut, sans s'y asservir aveuglément, s'en inspirer parfois avec grand profit.

Regardons-y avec plus de soin.

Mgr Le Roy, qui connaît les Négrilles pour avoir vécu avec eux pendant vingt ans, croit que, si l'on sépare de leur religion la magie, la superstition et la mythologie qui, d'après lui, n'en font point réellement partie, on peut, dès lors, « la faire consister dans la reconnaissance des mânes, des esprits tutélaires et d'un Être souverain, maître de la nature et père des hommes, avec observances morales, et pratiques de la prière, de l'offrande et du sacrifice » (3).

Or, il pense, après examen, que « l'humanité primitive a dû avoir un fonds commun de croyances religieuses générales, analogue » à celui-là.

(1) Les théologiens les plus autorisés et l'Église ne prétendent pas que c'est « à la révélation seule que l'humanité est redevable de la connaissance de Dieu et de la religion » et que les « lumières de la raison » (*Orpheus*, p. 11) n'y sont pour rien. Le *fidéisme* est une hérésie que l'Église a plusieurs fois condamnée. — « Le fidéisme, écrit ailleurs M. Reinach, avait sa raison d'être lorsque la critique historique n'était pas née » (*ibid.*, p. 583). Que veut-il dire au juste ? En tout cas, tel n'est pas le sentiment de l'Église...

(2) *Orpheus*, p. 11.

(3) A. LE ROY, *op. cit.*, p. 453.

« Sur ce fonds, poursuit-il, les différents peuples, en se dispersant, ont travaillé avec un esprit, qui, étant partout celui de l'homme, et de l'homme-enfant, s'est ressemblé partout : ils y ont ajouté ce que leur activité propre, leur genre de vie, leur état social, pouvaient leur suggérer ; ils l'ont plus ou moins altéré, souvent oublié, rendu parfois à peine reconnaissable ; mais il n'en reste pas moins, et, sous le parasitisme qui le défigure, on le retrouve toujours... Mais alors, dira-t-on, c'est la Révélation primitive que vous voulez démontrer ici ? — Et je réponds : Je ne veux pas démontrer ici la Révélation primitive, mais je ne fuis pas systématiquement devant elle. Et si, en remontant jusqu'à l'origine des religions, je trouve Dieu en conversation avec l'homme, je m'incline humblement devant Lui, je L'adore et je Le remercie (1). » Mgr Le Roy ne prétend pas que l'histoire démontre la réalité d'une Révélation primitive ; mais il soutient que rien, non plus, ne prouve historiquement le contraire. Il est impossible de démontrer *directement* à un incroyant l'existence de cette Révélation. Mais pour quiconque croit en Dieu, elle apparaît aussitôt, non pas comme certaine, mais comme possible, vraisemblable, et sa conservation, qui peut être assez imparfaite au demeurant, n'apparaît pas comme inconcevable. Pourquoi, en vérité, Dieu qui est notre Père, Dieu qui nous aime, n'aurait-il pas daigné nous révéler les vérités élémentaires dont notre vie morale a besoin ? Il le peut, certes, et, s'il l'a fait, il faut, comme dit Mgr Le Roy, l'en remercier. Que voit-

(1) A. BROS, *La religion des peuples non civilisés*. Paris, 1908. Lettre de Mgr Le Roy à l'auteur, p. XXII-XXIII.

on d'absurde ou même de simplement « étrange » en cette façon de penser ?

L'accord des peuples de tous les temps et de tous les pays sur un certain nombre de croyances religieuses et morales, sur la croyance en un Dieu unique par exemple, n'est pas prouvé, et il est des prêtres catholiques, nullement suspects de modernisme, qui le nient formellement. D'autre part, cet accord fût-il solidement établi, il ne s'ensuivrait pas que, seule, une Révélation en pût rendre compte : pourquoi, en effet, l'esprit humain, aidé, dirigé, soutenu par l'action incessante et universelle de Dieu, ne pourrait-il pas produire ces similitudes ? L'esprit de l'homme est essentiellement le même partout, partout il a pu créer, enfanter les mêmes conceptions — il s'agit de conceptions très simples au fond, très élémentaires. « La grammaire générale, écrivent MM. Bros et Habert, montre [disons, si l'on veut, par prudence : semble montrer] que les principes généraux du langage se retrouvent dans tous les dialectes ; allons-nous en conclure qu'une telle concordance ne peut évidemment provenir que de la Révélation primitive (1) ? » Non, sans doute. Mais encore une fois, l'existence d'une Révélation primitive, qui ne peut être démontrée par l'histoire des religions, n'est pas non plus condamnée par elle — et c'est tout ce que nous voulions établir contre M. Reinach.

M. Reinach, naturellement, ne croit pas plus aux Révélations juive et chrétienne qu'à la Révélation primitive. Il n'y a plus que les esprits attardés qui admettent ces « étranges » choses ! L'auteur

(1) A. BROS et O. HABERT, « Chronique d'histoire des religions », dans la *Revue du Clergé français*, 1^{re} février 1909, t. LVII, p. 329.

d'*Orpheus* a son siège fait : nous aurions beau dire et beau faire, nous ne le convaincrions jamais. Comme il est malheureusement vrai que la peur du surnaturel est mille fois plus préjudiciable à la liberté de l'esprit et à sa claire vision que la croyance en Dieu et à la possibilité du miracle ! Que Dieu ait révélé certaines vérités à Moïse, aux prophètes, que Jésus, le Fils unique de Dieu, nous ait parlé : la raison ne dit pas que cesoit impossible et le cœur souhaite qu'il en soit ainsi. Or l'histoire démontre que cela a vraiment eu lieu. M. Reinach le nie ; mais c'est qu'il s'asservit à une critique radicale que rien ne justifie, c'est qu'il ne veut pas admettre la possibilité du miracle, c'est qu'en définitive il ne croit pas en Dieu. La croyance en Dieu lui semble être le produit de l'animisme et l'animisme ne peut être qu'une illusion. Il se trompe doublement : il se pourrait, en effet, que l'animisme ait imaginé juste sur quelques points, et il est certain, d'autre part, que la croyance en Dieu peut venir à l'homme par bien d'autres voies que l'animisme. Dieu n'est-il pas au bout de toutes les avenues de notre esprit, de notre cœur, de tout notre être ?

Bref, M. Reinach n'a pas prouvé que toutes les religions sont le produit de l'animisme et des tabous primitifs. La philosophie et l'histoire établissent, au contraire, que l'âme humaine tout entière y a contribué, la raison non moins que l'imagination, le cœur autant que la raison ; bien plus, elles nous invitent à croire que Dieu y a collaboré avec l'homme, que Dieu n'a pas manqué, au cours des siècles, non seulement de soutenir l'effort religieux de sa créature, mais encore de

lui enseigner directement les vérités du salut. Libre à M. Reinach de trouver ces assertions « étranges » : elles n'en sont pas moins fondées sur la plus solide réalité.

*
* *

Conséquemment à ce qu'il pense de la nature et de l'origine des religions, M. Reinach se prononce contre leur nécessité et leur éternelle durée.

Ne nous laissons pas induire en erreur par quelques phrases où il semble affirmer qu'elles subsisteront toujours : « Non seulement les religions, qui se partagent actuellement l'Europe, ont devant elles un avenir indéfini, mais on peut être certain qu'il en restera toujours *quelque chose* (1), parce qu'il restera toujours du mystère dans le monde, parce que la science n'aura jamais accompli toute sa tâche, parce que les hommes apporteront toujours dans la vie les illusions de l'animisme ancestral, tour à tour exaltées par la douleur qui cherche une consolation, par le sentiment de notre faiblesse, par l'admiration émue des magnificences ou des terreurs de la nature (2). » Ce « quelque chose » qui resterait des religions ne serait plus comparable à ce que l'on a toujours désigné sous ce nom. On ferait mieux de parler, comme Guyau, de l'*irréligion de l'avenir*.

L'émancipation de l'esprit, la laïcisation des « religions elles-mêmes » comme des « sciences auxquelles elles ont donné naissance » (3), se poursuit lentement mais sûrement. C'est le sacerdoce qui a fait faire aux hommes leurs premiers

(1) C'est moi qui souligne.

(2) *Orpheus*, p. 35-36.

(3) *Ibid.*, p. 36.

pas dans la voie de l'affranchissement, et cette libération s'est poursuivie et se poursuivra malgré lui (1). « La civilisation occidentale est la fille de la Renaissance du xvi^e siècle, qui retrouva et remit en honneur la sagesse des Grecs. Toute victoire nouvelle de la civilisation étend le domaine moral de l'hellénisme et restreint celui des religions orientales. Celles-ci peuvent s'en accommoder, mais à la condition d'évoluer, comme l'ont fait le judaïsme et le christianisme, dans un sens opposé à celui des vieilles théocraties (2). » La Bible a été « la première éducatrice de l'Europe », « l'a préparée à s'imprégner d'hellénisme depuis la Renaissance » et, « en lui ouvrant des perspectives plus larges, l'a peu à peu mise en état de se passer d'elle (3). »

Le mouvement de la laïcisation tend à se répandre partout. L'Inde ne se contentera plus longtemps de sa vieille religion ; elle « ne deviendra cependant pas chrétienne ; elle ne veut pas non plus être musulmane... La régénération morale et intellectuelle de ce grand pays dépend de l'école primaire qui, tout en inspirant le respect d'un long passé, enseignera à tous l'idée de l'évolution, plus scientifique que celle de la métempsychose, et les élèvera peu à peu au niveau des Européens instruits, à qui suffit la religion du devoir social (4) ». Les « Jeunes Turcs » finiront par s'apercevoir que « leurs doctrines, celles de la civilisation moderne », ne sont pas « compatibles avec le Koran » : les francs-maçons européens le

(1) Cf. *Orpheus*, p. 31-32.

(2) *Ibid.*, p. 241.

(3) *Ibid.*, p. 256.

(4) *Ibid.*, p. 91.

leur feront comprendre (1). Le judaïsme, dont le « grand titre d'honneur » est « d'avoir, presque seul en Europe jusqu'à la Réforme, maintenu l'idée de l'unité divine et refusé d'admettre le *Credo* irrationnel de Nicée », est entamé par le libéralisme religieux : son « émancipation intérieure... sera pour lui le plus pressant des devoirs dès que son émancipation politique et sociale, encore imparfaite, aura été complétée par l'opinion et les lois (2). »

Chez les chrétiens de toute dénomination, le mouvement est plus avancé encore ou se dessine vigoureusement. « Tous les chrétiens sont ariens dans leur for intérieur. Cela est surtout vrai des réformés, chez qui l'idée de Dieu est restée vivante ; car les catholiques invoquent plus volontiers Jésus, Marie et Joseph (J M J., la « Trinité jésuitique ») et ne nomment plus le Père Éternel que par habitude. La vieille Trinité ne survit qu'à l'état de formule théologique (3). » Que de soi-disant chrétiens ne sont réellement que des déistes et ne reconnaissent Jésus que comme un homme de Dieu, un inspiré (4) !

Il reste beaucoup à faire dans les Églises orientales « restées conservatrices et nationalistes » et toutes pénétrées encore du vieux paganisme ; mais « le mouvement libéral qui a doté l'Empire turc d'une constitution et y a créé la liberté de la presse », « exercera d'ici peu une répercussion bienfaisante » sur leur religion vieillotte et for-

(1) *Orpheus*, p. 241, 246.

(2) *Ibid.*, p. 303.

(3) *Ibid.*, p. 383.

(4) *Ibid.*, p. 467.

maliste : l'adolescent ne doit pas, ne peut pas « continuer à se nourrir de lait » (1).

« On ne passe pas sans transition lente du despotisme à la liberté. Là même où elle l'emporta, la Réforme adopta les principes autoritaires du catholicisme ; au lieu de la libre foi individuelle, elle ne produisit qu'un catholicisme atténué. Le germe de la liberté religieuse était en elle, mais ne se développa et ne porta ses fruits qu'après deux siècles, grâce à la brèche pratiquée par Luther dans le vieil édifice romain (2). » Sans doute, des réactions, dites *réveils*, se sont produites, et le ritualisme n'est qu'« un catholicisme déguisé » (3), le protestantisme orthodoxe français qu'une « caricature du romanisme » (4). Mais le libéralisme gagne partout. Il viendra un temps où, au lieu de s'obstiner à prêcher, comme Vinet, « un Christ pacifique, réconcilié avec la civilisation moderne, toujours vivant dans la conscience de l'humanité, » les protestants libéraux jugeront « plus simple de chercher une loi morale dans nos consciences, dépositaires de toutes les expériences, de tous les enseignements du passé, y compris ceux du christianisme (5). » N'est-ce pas ce que plusieurs font déjà ?

Enfin, en dépit des réactions du xviii^e et du xix^e siècle, « la liberté de la pensée, stimulée par la science en progrès » (6), est victorieuse au sein même du catholicisme. Quoi que fassent « le pape et les jésuites, toujours étroitement unis pour la

(1) *Orpheus*, p. 448-449.

(2) *Ibid.*, p. 456.

(3) *Ibid.*, p. 532.

(4) *Ibid.*, p. 554.

(5) *Ibid.*, p. 576, 577.

(6) *Ibid.*, p. 515.

plus grande gloire de Dieu » (1), les esprits et les peuples s'affranchissent de leur domination. La France a eu « l'honneur, au début du xx^e siècle, de renouer en Europe une tradition glorieuse, en essayant de laïciser la société par la séparation des Églises et de l'État (2). » Surtout le *modernisme*, cette « pénétration du catholicisme orthodoxe par la critique », est « gros de conséquences » (3). « Le modernisme, suivant une estimation digne de foi, compte au moins 15.000 adhérents dans le clergé français ; il les gardera et fera des recrues nouvelles. C'est un mouvement irrésistible, parce qu'il se fonde sur la science catholique. L'orthodoxie a pu longtemps se défendre contre les libelles des laïcs et l'érudition agressive des protestants ; l'originalité et le péril du modernisme, c'est qu'il est né dans l'Église même, au pied des autels, qu'il est le produit du savoir de clercs, lesquels, en étudiant les textes, sont arrivés à des conclusions plus radicales encore que les protestants et les historiens libéraux (4). »

Sans doute, l'intérêt et le *snobisme* ont suscité dans le « monde », dans la « société », une foule d'hypocrites qui affectent de croire et pratiquent sans aucune conviction. « Mais un fait général, déjà sensible vers le milieu du xix^e siècle, devient sans cesse plus évident de nos jours. A l'époque de Voltaire, la libre pensée n'éclaire que les sommets ; elle ne descend pas dans les profondeurs. Au xix^e siècle, les gens de loisir se disent croyants

(1) *Orpheus* p. 555.

(2) *Ibid.*, p. 515-516.

(3) *Ibid.*, p. 578.

(4) *Ibid.*, p. 581.

sans l'être ; les travailleurs, du moins dans les villes, cessent de l'être et osent le dire. Le monde ouvrier échappe presque partout à l'autorité des Églises ; les paysans eux-mêmes s'en émancipent (1). »

Nous ne nierons pas qu'il y ait, dans ces aperçus sur le mouvement religieux contemporain, une part de vérité. Mais il est clair que M. Reinach exagère ce qui est à notre détriment ou ce qui lui paraît tel. Deux exemples seulement. Sans doute, parmi les gens « bien pensants » il se rencontre des hypocrites qu'on ne saurait trop mépriser ; mais de quel droit affirme-t-on qu'ils le sont tous ou presque tous ? Le catholicisme n'est pas une religion à laquelle on ne puisse sincèrement adhérer quand on a l'esprit cultivé ; l'intérêt ne fait pas, non plus, que des Tartuffes et des menteurs : il se peut fort bien qu'il nous aide à mieux voir ce qui est réellement. De même, s'imaginer que le modernisme « compte au moins 15.000 adhérents dans le clergé français » est une erreur manifeste (2). Oui, les « prêtres instruits et probes » sont nombreux parmi nous (3) ; mais, Dieu merci ! on peut être « instruit et probe » sans être moderniste. Nous sommes des « milliers » (4) à aimer, de notre pays et de notre siècle, tout ce qu'ils nous paraissent contenir de vrai et de beau ; mais nous ne songeons nullement à faire, au sens

(1) *Orpheus*, p. 590.

(2) 15.000 ! « Je n'en donnerais pas 1.500 », affirme M. Loisy, et le modernisme « est en pleine déroute ». *Revue historique*, novembre-décembre 1909, p. 307-308.

(3) Ailleurs, p. 496, M. Reinach proclame que « le clergé de France » est « le plus respecté et le plus respectable de l'Europe ». J'aime à penser que cette bonne opinion qu'il a de nous n'a rien à voir avec le « modernisme » qu'il nous attribue trop généreusement...

(4) *Orpheus*, p. 581.

où on le dit, « du temple chrétien... une maison de refuge pour toute l'humanité », un abri où puissent vivre côte à côte « non seulement des protestants et des juifs, mais tous les hommes de bonne volonté » (1), même les athées.

Le catholicisme ne se modernisera pas pour devenir une « religion laïcisée ». Sera-t-il remplacé par la science ou encore par ce que l'on appelle « la religion du devoir social » ?

M. Reinach le souhaite et il espère que l'école réussira à élever peu à peu tous les hommes « au niveau des Européens instruits, à qui suffit la religion du devoir social (2) ». Qu'a-t-on besoin du Christ et de sa religion ? Il est « bien plus simple de chercher une loi morale dans nos consciences » (3). Sans doute, « la science n'aura jamais accompli toute sa tâche (4) ». Mais depuis longtemps déjà, « fille pressée », elle « hérite de sa mère encore vivante » (5) ; depuis longtemps, elle vise à laïciser « tout, même les microbes » (6). Elle « a mis en lumière des faits physiologiques ou psychologiques qui, au XVIII^e siècle et même plus tard, devaient nécessairement passer pour miraculeux » (7). Le domaine de la religion dogmatique va se rétrécissant de plus en plus. Le plus sage est de se contenter, une fois pour toutes, de la science et de la morale.

Pour n'être pas tout à fait nouvelle, la thèse de M. Reinach n'en est pas mieux fondée. « On ne

(1) *Orpheus*, p. 582.

(2) *Ibid.*, p. 91.

(3) *Ibid.*, p. 577.

(4) *Ibid.*, p. 36.

(5) *Ibid.*, p. 46.

(6) *Ibid.*, p. 95.

(7) *Ibid.*, p. 568.

détruit que ce qu'on remplace », a dit, je crois, Auguste Comte, le positiviste fameux dont l'esprit anime encore l'auteur d'*Orpheus*. La science et la morale remplacent-elles, pourront-elles jamais remplacer la religion, la vraie religion, la religion proprement surnaturelle ? Hé ! non. La science expliquera les phénomènes de la nature, en déterminera les lois ; la métaphysique s'élèvera jusqu'à l'esprit et jusqu'à Dieu. Mais l'homme ne peut et ne pourra posséder Dieu, dont il a besoin, que si Dieu veut bien se donner à lui : or, ce n'est ni la science ni la morale qui nous donnent Dieu, c'est la religion qui nous apprend comment et à quelles conditions Dieu daigne se révéler et se communiquer à nous. La morale — celle-là même qui n'exclut pas Dieu, qui cherche en lui le fondement et le couronnement dont elle ne peut se passer — la morale nous enseigne le détail de nos devoirs ; mais où puiser la force divine qui nous est nécessaire, sinon dans la prière, une prière que Dieu a promis d'exaucer ? Bref, la science, la morale ne répondent pas aux mêmes besoins que la religion, et parce qu'elles ne peuvent la « remplacer », elles ne la « détruiront » pas.

La religion, la science, la morale peuvent fort bien vivre ensemble ; bien plus, au lieu de chercher à se supplanter l'une l'autre, elles peuvent et elles doivent se prêter un mutuel concours. S'il est religieux, le savant, le philosophe sera plus libre de préjugés et ne se crèvera point les yeux par peur du miracle et pour ne pas voir ce qui est. La religion assurera à la morale la base nécessaire du devoir et le couronnement d'une juste et inévitable sanction. elle soutiendra les volontés

chancelantes et stimulera les âmes généreuses. D'autre part, la science et la morale contribueront soit à établir la vérité de la religion, soit même, par quelque côté, à la spiritualiser de plus en plus en la purifiant de tout élément étranger.

Non, l'histoire des religions, étudiée sans parti pris, ne nous oblige pas à désespérer de l'avenir de la religion. Les fausses religions finiront par se dissoudre : la science les rongera peu à peu, pour n'en laisser subsister que ce qu'elles contiennent d'éternellement vrai. Or, cette âme de vérité se retrouve dans le catholicisme, cette religion divine qui n'est précisément *catholique*, universelle, que parce que tous les hommes peuvent y puiser la pleine satisfaction de tous leurs besoins religieux.

On peut donc sans témérité prévoir et prédire que, dans un avenir encore éloigné peut-être, toutes les fausses religions actuellement existantes auront disparu, et que, au point de vue religieux, les hommes se répartiront en trois groupes seulement : les athées, les théistes rationalistes, les catholiques : ceux qui, ne croyant pas à un Dieu personnel, se passeront, à leur grand dommage, de toute religion ; ceux qui, bien que croyant au Dieu vivant, au Dieu esprit, se refuseront à admettre qu'il ait jamais parlé aux hommes et institué quelque religion ; ceux, enfin, qui seront convaincus que Dieu, le Créateur du monde, veut bien s'intéresser à nous, qu'il s'est révélé aux hommes et a fondé l'Église pour nous diriger dans la voie du salut.

M. Reinach est à ranger dans la première catégorie. Son *Orpheus* ne laisse pas le moindre doute

à ce sujet, Pour lui, Dieu n'est qu'une vieille illusion de l'animisme primitif et il n'y a, nulle part, d'Être supérieur qui veille sur nous et prépare une couronne à nos laborieux efforts. D'où venons-nous ? où allons-nous ? M. Reinach n'en sait rien ; ou, s'il répond à ces angoissantes questions, c'est pour dire que nous ne venons pas de Dieu et que nous n'avons rien à espérer au delà de la tombe. Hélas ! Il a beau, au frontispice de son livre, proclamer le bonheur de l'irréligion : *Veniet felicior ætas* ; il a beau parler, en finissant, des « perspectives consolantes » qu'« ouvrent à l'esprit humain le règne de la raison et l'affranchissement de la pensée(1) ». Sans Dieu et sans ciel, la morale chancelle et s'écroule ; sans Dieu et sans ciel, la vie de l'homme est et sera toujours désespérément triste : vaut-elle même et vaudra-t-elle jamais la peine d'être vécue ? Est-il nécessaire de rappeler ici le désarroi dont souffre la génération actuelle, les suicides qui se multiplient jusque parmi les adolescents de nos lycées ?...

Pour nous aussi, notre choix est fait. Nous croyons à un Dieu ineffablement bon, qui ne cesse de s'intéresser à son œuvre, qui ne reste pas sourd à nos prières, qui s'est incarné par amour pour nous et veut être notre nourriture, qui nous attend là-haut pour nous rendre éternellement heureux avec lui. L'histoire des religions, pas plus qu'aucune autre science, ne dit rien qui soit inconciliable avec ces si douces croyances ; elle établit, au contraire, l'universalité et la légitimité du sentiment religieux comme aussi la divine transcendance du christianisme. Faudrait-il re-

(1) *Orpheus*, p. 592.

gretter que ce qui est vrai fût, aussi, souverainement consolant ?

Qu'on compare avec ces conceptions essentielles, avec cette synthèse du catholicisme intégral la synthèse de l'irréligion contemporaine telle que M. Reinach l'expose dans *Orpheus*, cette œuvre pseudo-scientifique et malfaisante, et qu'on dise laquelle des deux est, non seulement la plus délectable pour le cœur, mais encore la plus encourageante et la plus vraie.

« Œuvre pseudo-scientifique et malfaisante » : tel nous apparaît le livre de M. Salomon Reinach. Et c'est bien ainsi, à des degrés divers, que l'apprécient, en général, les juges les plus autorisés, de quelque côté qu'ils se tiennent.

On sait déjà que M. Gabriel Monod lui reproche de « négliger le côté spirituel » de la religion et de « déformer les faits » « dans la partie... relative au christianisme. »

Malgré le « respect » qu'il professe pour la personne de M. Reinach, malgré l'« admiration » qu'il a « pour sa science et pour son talent », M. Loisy n'est pas moins sévère pour *Orpheus*. « Avec une telle philosophie générale, écrit-il, *Orpheus* — le choix de ce titre est déjà un indice — ne pouvait être qu'un froid exposé de doctrines toutes également déraisonnables, une critique des religions considérées dans leurs défauts plutôt que dans leur vie intime et dans la contribution qu'elles ont fournie au progrès de l'humanité. » Suit un relevé de quelques-unes des inexactitudes ou des erreurs d'*Orpheus*, et M. Loisy n'a pas de peine à montrer la puérilité, la faiblesse de certaines

argumentations. « Je ne crois pas non plus, ajoutez-il, pouvoir me dispenser de dire qu'un livre classique qu'on voudrait destiner aux élèves de nos lycées et collèges et même aux jeunes filles réclamerait une méthode un peu différente. Un manuel d'histoire des religions, destiné à la jeunesse des écoles, exigerait surtout une critique plus prudente, moins abondante en théories et en conjectures toutes personnelles (1). »

« A tout prendre, écrit enfin le P. Lagrange, si l'on songe au talent de l'auteur, à ses connaissances, à son autorité scientifique, à sa situation, on ne saurait dire que l'*Orpheus* ajoute à sa gloire, ni qu'il soit un service rendu au public. La méthode, qui est trop souvent l'à peu près, a pour conséquence nécessaire la confusion. Insuffisamment scientifique par l'abus des conjectures et des rapprochements hasardeux, l'*Orpheus* a encore moins le ton tranquille de la science. C'est une œuvre de combat. Si elle n'est pas engendrée par vengeance (2), elle respire du moins le mépris des seules institutions qui aient travaillé efficacement jusqu'ici à rendre l'humanité meilleure. Après la lecture du livre, la haine et le mépris germeront dans les âmes. Est-ce dans un pareil enseignement qu'il faut chercher le salut de l'humanité pensante et les consolations du règne de la raison, ou simplement un peu de cette paix dont la France a tant besoin (3)? »

Décidément, nous ne quitterons pas le Christ Jésus pour Orphée.

(1) *Revue historique*, novembre-décembre 1909, p. 305-313, *passim*.

(2) On prétend en effet que M. Reinach a voulu, par *Orpheus*, venger son coreligionnaire Dreyfus...

(3) *Revue biblique*, 1910, p. 141.

INDEX ALPHABÉTIQUE

Les chiffres en italique indiquent les passages les plus importants.

ALEMBERT (d'), 88.

Almah, 12.

AMBROISE (saint), 91.

Animisme, 31, 33-34, 43-44, 103-107.

AUGUSTIN (saint), 82.

AULARD, 8.

Bacchanales, 15, 80

Baptême, 24.

BARABAS, 59-60, 61.

BATIFFOL, 25, 58, 77.

BENJAMIN CONSTANT, 44.

Bible, 14, 21, 53-62, 73-74.

BOSSUET, 84.

Bouddhisme, 41, 71, 92.

BOULE, 31.

BOUVIER, 67.

BRICOUT, 5, 56, 85.

BROGLIE (de), 69-70.

BROS, 25, 45-47, 49, 109, 110.

BRUNETIÈRE, 5.

CABROL, 25.

CALVIN, 16.

Camisards, 25.

CATON, 40.

CHANNING, 12.

CHANTEPIE DE LA SAUSSAYE, 9.

CHARLEMAGNE, 90.

Chrétiens et païens, 10.

Commission biblique, 55.

COMTE, 119.

Concordistes, 53, 54.

CONFUCIUS, 69.

Congrès d'Oxford, 7, 30-31.

« Dada » de M. S. Reinach, 30-31, 50, 101.

DHORME, 25.

Dieu, pas inconnu des sauvages, 50-51 ; au bout de toutes les avenues de l'âme humaine, 111.

DIODORE, 22.

Donation de Constantin, 14.

DOUAIS, 85.

DREYFUS, 25, 95, 123.

DUCHESNE, 25.

DUPUIS, 27.

Eglise catholique, serait de mauvaise foi, 12, 13 ; intéressée, 13-15, 86-88 ; absurdité de son dogme et de son culte, 17-21 ; son intolérance, 15-17, 79-90 ; son esprit de domination, 90-91 ; ses bienfaits, 23, 93 ; ses succès, 92-93 ; ses revers, 93-95 ; voir Universalisme.

Eglises orientales, 114.

Etudes, 31.

Evangelies, 58-62, 74.

Fausse Décrétales, 14.

Fétiche, 34, 35.

FEUERBACH, 99.

Fidéisme, 108.

FONTENELLE, 106.

FOUCART, 42.

Franc-Maçonnerie, 20, 113.

FRAZER, 52.

GALILÉE, 15.

GOBLET D'ALVIELLA, 33.

GRÉGOIRE (saint), 13.

GRÉGOIRE VII, 91.

GRÉGOIRE IX, 83.

GRÉGOIRE XIII, 83-84.

GUIRAUD, 85.

GUYAU, 99, 112.

HABERT, 45-47, 49, 110.

HÆCKEL, 20.

HAMMURABI, 54.

Haóma, 71.

HAVET, 8.

HÉBERT, 42, 105.

HENRI VIII, 94.

Histoire des religions, science
nouvelle, 7-8; difficulté et
moyen de croire, 5, 8-9.

HOMAI, 28.

HONORIUS, 90.

HUBERT, 9, 49.

Infailibilité pontificale, 18, 77.

INNOCENT III, 91.

INNOCENT XI, 84.

Inquisition, 15, 80, 83-85, 90.

Isaïe, 55.

JEAN CHRYSOSTOME (saint), 91.

JÉRÔME (saint), 82.

JÉSUS, 13, 58-62, 93, 123.

Jeunes Turcs, 113.

Job, 13.

Judaïsme libéral, 114.

Juifs persécutés, 89-90.

JULIEN L'APOSTAT, 16.

JULIENNE (sainte), 19.

KANT, 99.

Koran, 113.

LA COLOMBIÈRE, 19.

LAGRANGE, 10, 14, 15, 25, 42,
45, 65, 72, 73, 101, 123.

Lamaïsme, 70.

LANG, 51-52, 105.

LAOTSÉ, 69.

La Salette, 14.

LÉON I^{er} (saint), 82.

LÉON XIII, 12.

LÉO TAXIL, 25, 95.

LE ROY, 25, 42, 43, 45, 50, 51-
52, 98, 105, 108-109.

LESÈTRE, 55.

LÉVY, 9.

Libéral, pseudo-, 16-17, 88.

LOISY, 29, 53, 56, 60, 61, 77,
117, 122-123.

Lourdes, 13, 78, 79.

LUCAIN, 27.

LUCHAIRE, 85.

Magie, 35, 67-68, 107.

MAHOMET, 13, 81, 92.

MANGENOT, 25.

MANNHARDT, 7.

Marranes, 90.

MARTIN (saint), 82.

MAUSS, 49.

Mazdéisme, 71-72.

MICHEL SERVET, 17.

Mithraïsme, 73.

Modernisme, 115, 117-118.

MOIGNO, 54.

« Moncornillon », 18.

MONOD, Gabriel, 79, 96, 122.

MONOD, J., 24.

MÜLLER, Max, 7, 99.

Mythologie, 35.

ODILON (saint), 19.

ORPHÉE, 10.

Orpheus, succès, 8-11 ; œuvre malfaisante, 6, 9, 12-24, 26-28, 122-123 ; et pseudo-scientifique, 29-32, 122-123.

Panamistes, 86.

PASCAL, 21, 47, 62.

PAUL (saint), 13-14, 18, 21, 61-62, 66, 75.

Pentateuque, 54, 55.

Persécutions romaines, 80.

PHILIPPE, de Hesse, 94.

PIE V, 83.

PIE X, 14, 87.

PILATE, 59, 60.

PLINE LE JEUNE, 13.

Polythéisme des Hébreux, 62-63.

Prêtres, exploiters, 13-15.

Protestantisme libéral, 115.

RAYMOND DE CAPOUE, 19.

Religions, leur nature, 97-103 ; leur origine, 103-112 ; leur avenir, 112-122.

Religions de l'Afrique, 35-36.

Religions de l'Amérique, 37-38.

Religion de l'Arabie, 35.

Religion babylonienne, 71.

Religions égyptiennes, 41.

Religion de la Gaule, 39.

Religion grecque, 39.

Religions de l'Inde, 40-41, 113.

Religion des Iraniens, 41.

Religions de l'Océanie, 36-37.

Religions orientales, 10, 92-93.

Religion romaine, 40.

Renaissance, 74, 113.

RENAN, 57.

Révélation primitive, 42, 107-108.

Révocation de l'Edit de Nantes, 84.

Revue du Clergé français, 25, 31, 45-47, 49, 55, 56, 77, 110.

Sacré-Cœur, 78-79.

Saints, 78.

Saint-Barthélémy, 83-84.

Sainte-Enfance, 92.

SCHLEIERMACHER, 99.

SCHMIDT, 42, 105.

SEIGNOBOS, 8.

Séparation, 95, 116.

Septante, 12.

SMITH, Robertson, 7.

SOCRATE, 13, 80.

Syllabus, 18.

Tabou, 30, 34, 35, 40, 44-48, 63-65, 100-101, 104-105.

Templiers, 82.

Théologie, 66, 102-103.

Terreur, 17, 25-26, 81.

Théologie de Clermont, 24.

TIELE, 9.

Totem, 30, 31, 34, 35, 48-50, 65-67, 107.

TOUTAIN, 30.

Trinité chrétienne, 72, 114.

Trinité jésuitique, 24, 114.

« Trois témoins célestes », 12.

TURMEL, 25.

TYLOR, 7, 99.

Universalisme, 70, 76, 79, 120.

VACANDARD, 25, 85.

VAN GENNEP, 49.

Védas, 13.

VERNES, 9.

VEUILLOT, Louis, 18.

VIGOUROUX, 25.

VINCENT, 25.

VINET, 115.

VOLTAIRE, 11, 17, 19, 21, 27, 28, 116.

VON ORELLI, 9.

WINTREBERT, 31.

ZOLA, 13.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages.
PRÉFACE. — Il faut et l'on peut établir, par l'histoire des religions, la transcendance du catholicisme.	5

CHAPITRE PREMIER

Les raisons de se défier.

I. — Ce qui explique le succès d' <i>Orpheus</i>	7
II. — Impression hostile à l'Église, au christianisme, à toutes les religions	12
III. — Pourquoi il faut se défier de M. Reinach ;	
1° C'est un apôtre de la libre pensée la plus radicale	24
2° C'est un esprit systématique. Son « dada ».	29

CHAPITRE II

Religions non chrétiennes.

I. — Les religions des sauvages actuels. Animisme, tabous, totems, fétichisme, magie	33
Comment toutes les religions anciennes auraient d'abord été semblables aux religions des sauvages	38
II. — Quand cela serait, nos croyances n'en seraient pas endommagées. Mais M. Reinach a vu de travers et il n'a pas tout vu.....	42

CHAPITRE III

Judaïsme et Christianisme.

I. — Comment la peur du surnaturel trouble la critique biblique de M. Reinach. Réponse à quelques difficultés.....	53
--	----

II. — Le judaïsme et le christianisme n'ont rien de la sauvagerie primitive que dit M. Reinach....	62
Ressemblent-ils et ont-ils emprunté à d'autres religions ? Leur transcendance.....	68

CHAPITRE IV

L'Église catholique.

I. — <i>Histoire intérieure.</i> — 1° Le catholicisme n'est pas une corruption du christianisme primitif. Dogme, culte, hiérarchie. Leur développement.	75
2° L'intolérance de l'Église n'a pas été aussi intéressée qu'on le prétend.....	79
II. — <i>Histoire extérieure.</i> — 1° Rapports avec les infidèles. La lutte du Sacerdoce et de l'Empire : « A César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu »	89
2° Progrès et reculs du Catholicisme.....	92

CHAPITRE V

Nature, origine et avenir des religions.

I. — La religion « ensemble de tabous » ! Combien cette définition est superficielle et fausse.....	97
II. — Les fantaisies de M. Reinach n'expliquent pas l'origine de la religion. Révélation primitive. Révélations juive et chrétienne.....	103
III. — Mouvement général de « laïcisation ». Modernisme	112
Le catholicisme ne sera remplacé ni par la science ni par la morale. — Le Christ Jésus et Orphée.	118
INDEX ALPHABÉTIQUE.....	124

II. — Le judaïsme et le christianisme n'ont rien de la sauvagerie primitive que dit M. Reinach....	62
Ressemblent-ils et ont-ils emprunté à d'autres religions ? Leur transcendance.....	68

CHAPITRE IV

L'Église catholique.

I. — <i>Histoire intérieure.</i> — 1° Le catholicisme n'est pas une corruption du christianisme primitif. Dogme, culte, hiérarchie. Leur développement.	75
2° L'intolérance de l'Église n'a pas été aussi intéressée qu'on le prétend.....	79
II. — <i>Histoire extérieure.</i> — 1° Rapports avec les infidèles. La lutte du Sacerdoce et de l'Empire : « A César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu »	89
2° Progrès et reculs du Catholicisme.....	92

CHAPITRE V

Nature, origine et avenir des religions.

I. — La religion « ensemble de tabous » ! Combien cette définition est superficielle et fausse.....	97
II. — Les fantaisies de M. Reinach n'expliquent pas l'origine de la religion. Révélation primitive. Révélations juive et chrétienne.....	103
III. — Mouvement général de « laïcisation ». Modernisme	112
Le catholicisme ne sera remplacé ni par la science ni par la morale. — Le Christ Jésus et Orphée.	118
INDEX ALPHABÉTIQUE.....	124

10/10/10

10/10/10

La Pensée Chrétienne

TEXTES ET ÉTUDES

VOLUMES IN-16.

- BARUZI (Jean).** — **Leibniz**, avec de nombreux textes inédits.
1 vol..... 5 fr. »
- BREMOND (Henri).** — **Newman**, *Le Développement du Dogme chrétien. Edition refondue et augmentée*, avec Préface de Sa Grandeur Mgr MIGNOT, Archevêque d'Albi. 1 vol. 3 fr. »
- Du même auteur.* — **Newman**, *La Psychologie de la Foi*.
1 vol..... 3 fr. 50
- Du même auteur.* — **Newman**, *La Vie chrétienne*. 6^e édit.
1 vol..... 3 fr. 50
- Ces 3 ouvrages ont été couronnés par l'Académie française.*
- Du même auteur.* — **Gerbet**. 1 vol..... 3 fr. 50
- BRUNETIÈRE (Ferdinand)**, de l'Académie française, et **DE LABRIOLLE (P.)**, prof. à l'Univ. de Fribourg (Suisse). — **Saint Vincent de Lérins**. 1 vol..... 3 fr. »
- CAVALLERA (F.)**, Docteur ès lettres. — **Saint Athanase**.
1 vol..... 3 fr. 50
- DIEULAFOY (Marcel)**, de l'Institut. — **Le Théâtre édifiant en Espagne (Cervantès, Tirso de Molina, Calderon)**.
1 vol..... 3 fr. 50
- DUFOURCQ (Albert)**, prof. à l'Univ. de Bordeaux, docteur ès lettres. — **Saint Irénée**. 1 vol..... 3 fr. 50
- ERMONI (V.)** — **Saint Jean Damascène**. 1 vol..... 3 fr.
- GOYAU (Georges)**. — **Moehler**. 1 vol..... 3 fr. 50
- Du même auteur.* — **Ketteler**. 1 vol..... 3 fr. 50
- LABRIOLLE (P. de)**, prof. à l'Université de Fribourg (Suisse). — **Saint Ambroise**. 1 vol..... 3 fr. 50
- LA MAYNARDIÈRE (H.)**. — **Poètes chrétiens du XVI^e siècle**.
Textes choisis, publiés avec des Notices. 1 vol... 4 fr. »
- MICHELET (G.)**, professeur à l'Institut catholique de Toulouse. — **Maine de Biran**. 1 vol..... 3 fr. »
- PRAT (F.)**, secrétaire de la Commission biblique. — **Origène**,
1 vol..... 3 fr. 50
- RIVIÈRE (Jean)**, docteur en théologie, professeur à l'École de Théologie d'Albi. — **Saint Justin et les Apologistes du second siècle**, introduction par Pierre BATIFFOL, 1 vol.
3 fr. 50
- STROWSKI (Fortunat)**, professeur à l'Université de Bordeaux. — **Saint François de Sales**. 1 vol..... 3 fr. 50
- VACANDARD (E.)**. — **Saint Bernard**. 1 vol..... 3 fr. »

Demander le Catalogue

BL

390408

80

Bricout

R43B8

L'histoire des religions...

OCT 4 '62

ALG 12 '62

J. Paul

OCT 17 '62

UNIVERSITY OF CHICAGO



48 428 839

BL

80

R43B8

Bricout

L'histoire des religions...

390408

OCT 4 '68

W. E. B. Dubois

OCT 17 '68

131 Goodford Hall

AUG 19 '39

J. Paul

OCT 1 '36

8439 Kumbark

390408

UNIVERSITY OF CHICAGO



48 428 839